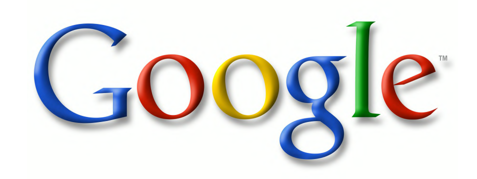
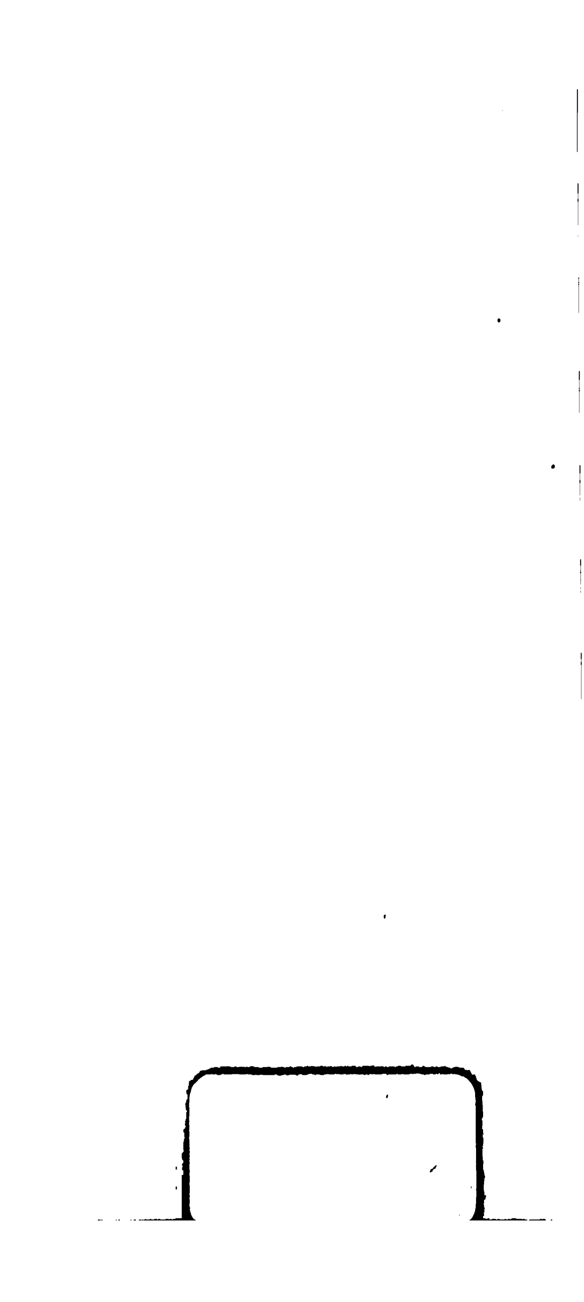
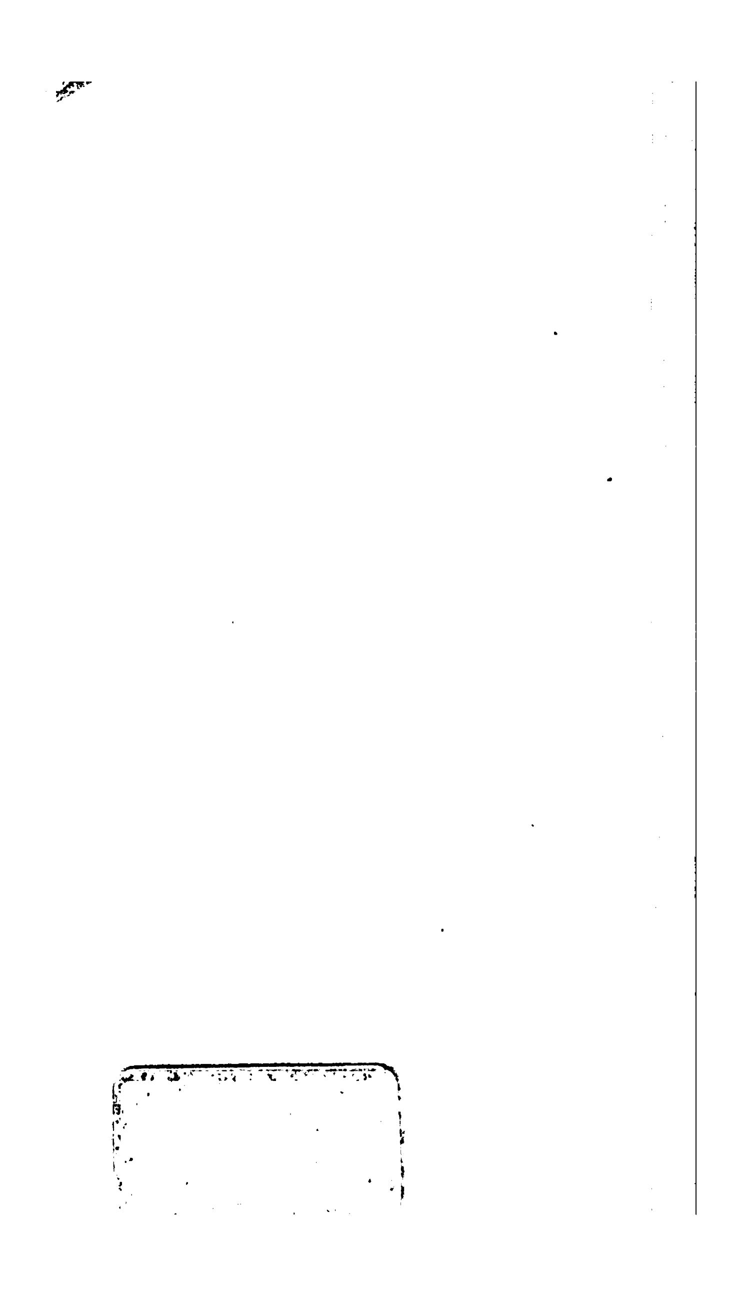






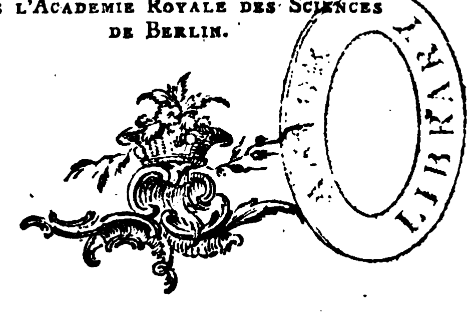






HISTOIRE
DE
L'ESPRIT HUMAIN
OU
MEMOIRES
SECRETS ET UNIVERSELS
DE LA
REPUBLIQUE DES LETTRES

PAR
M. JEAN BAPT. DE BOYER MARQUIS D'ARGENS,
CHAMBELAN DE S. MAJ. LE ROI DE PRUSSE,
DIRECTEUR DE LA CLASSE DE BELLES LETTRES
DANS L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES
DE BERLIN.



TOME II.

A BERLIN,
CHEZ HAUDE ET SPENER
1765.

MÉMOIRES SECRETS

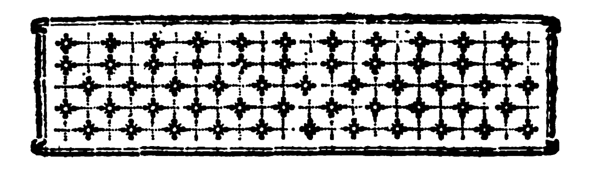
ET UNIVERSELS

DE LA

RÉPUBLIQUE

DES

LETTRES



LETTRE QUATRIEME.

§ I.

De l'abus que les Théologiens anciens ont fait des Miracles.

MONSIEUR.

Nous voici arrivés aux abus étonnants que les Théologiens, soit anciens, soit modernes, ont fait de l'autorité des Miracles. Lorsque les réels leur ont manqué, ils ont eu recours aux plus faux & aux plus ridicules. Pourvû qu'ils trouvassent le moyen d'appuyer leur sentiment sur quelques faits prodigieux, ils s'embarrassoient peu qu'ils heurtassent le Sens commun, & qu'ils fussent opposés aux notions les plus évidentes.

Tertullien[1], voulant prouver aux Epicuriens la réalité des Songes divins, se sert de l'autorité d'un Miracle opéré par le pouvoir d'un

[1] Tertull. *de Anima*, Cap. XLVI.

d'un Héros Payen, mort depuis plusieurs siècles. Il dit qu'Achille guérit en songe un Athlete, nommé Cléonyme, en lui enseignant les remedes qui lui étoient nécessaires.

Je ne conprends pas comment un si grand homme que Tertullien, n'a pas senti combien il étoit absurde de faire faire un miracle à une Ame, que sa Religion l'obligeoit de croire damnée. Les Philosophes contre lesquels il écrivoit avoient un beau champ pour le tourner en ridicule. Comment pouvez-vous exiger, auroient-ils pu lui répondre, que nous croyions des miracles, opérés par les Fondateurs de votre Religion, lorsque nous voyons que vous en adoptez dans une Croyance que vous condamnés, & que vous soutenez être directement contraire à l'idée qu'on doit avoir de la Divinité. Je ne sais pas trop ce que Tertullien eût pu répondre aux Objections des Epicuriens. Bien des Peres de l'Eglise auroient été presqu'aussi embarassés que lui; car ils avoient autant de goût pour les faits

[1] Si enim Miracula sanitatum, ut alia taceam, velim referre, quæ per hunc Martyrem, id est gloriosum Stephanum facta sunt in Colonia Calamiensi & nostra, plurimi conficiendi Libri, *August. Lib. XXII. de Civit. Dei. Cap. VIII.*

faits prodigieux, & tout ce qui tenoit du miracle leur paroissoit devoir être reçu aveuglément & sans examen.

St. Augustin, quelque grand génie qu'il eût, n'a pu se défendre de donner trop de croyance aux prodiges fabuleux, qui couroient de son tems parmi le Peuple. Je ne doute pas que dans le nombre des Miracles, dont ce Saint fait mention, il ne puisse y en avoir quelques-uns qui sont réellement arrivés; mais il est impossible d'ajouter foi à toutes les choses étonnantes qu'il raconte. Si l'on veut le croire, les Reliques de St. Etienne Martyr auront beaucoup plus fait de miracles que n'en fit Jesus-Christ pendant sa vie; puisqu'il assûre qu'il faudroit un grand nombre de Volumes [2] pour les contenir, & que dans deux ans de tems il en étoit arrivé plus de soixante-dix [3].

Le même St. Augustin nous apprend que les Corps des Martyrs Gervais & Protais furent découverts par St. Ambroise. „Ce fut „dans

3 Nondum est biennium, ex quo apud Hipponem cœpit esse ista memoria, & multis, quod nobis certissimum est, non datis libellis de iis quæ memorabiliter facta sunt, illi ipsi qui dati sunt ad septuaginta ferme numerum pervenerant, quando ista conscripsi. Calamæ vero,

„dans ce tems-là, *dit-il* [4], que Dieu fit con-
„noître à ce St. Evêque, en ſonge, en quel
„lieu repoſoient les Corps des Matyrs Gervais
„& Protais, qui depuis pluſieurs années
„étoient gardés dans le Secret de Dieu, & con-
„ſervés exemts de corruption; afin qu'ils
„fuſſent découverts pour reprimer la fureur
„d'une femme, qui étoit Imperatrice &
„Mere de l'Empereur. Car il ſe fit pluſieurs
„Miracles, lorſqu'après les avoir découverts
„& tirés de terre, on les portoit à la grande
„Egliſe avec tout l'honneur qui leur étoit du.
„Et non ſeulement des Poſſédés furent déli-
„vrés des Démons qui les tourmentoient, &
„qui ne pouvoient s'empêcher en les quittant
„de confeſſer la puiſſance de votre Saint Nom;
„mais encore un Aveugle recouvra la vûe.
„C'étoit un homme de Milan même, aveugle
„de-

ubi & ipſa memoria prius eſſe cœpit & crebrius dantur, incomparabili multitudine ſuperant. *Idem ibidem.*

4 Tunc memorato antiſtiti tuo per viſum apperuiſti quo loco laterent Martyrum Corpora Gervaſii & Protaſii, quæ per tot annos incorrupta in Theſauro Secreti tui recondideras, unde oportune promeres ad coercendam rabiem fœmineam, ſed regiam: cum enim propalata & effoſſa, digno cum honore transferrentur ad Ambroſinam Baſilicam, non ſolum quos immundi vexabant Spiritus, confeſſis eiſdem Dæmonibus, ſanabantur; verum etiam qui-

„depuis plusieurs années & connu de toute la „Ville. Comme il s'apperçut du bruit qui „se faisoit parmi le peuple, & qui marquoit „quelque sujet extraordinaire de joie, il de„manda ce que c'étoit. On le lui dit, & „aussitôt il se fit mener où étoient les Corps „de ces Saints Martyrs, dont la mort a été si „précieuse devant vous; & il n'eut pas plutôt „porté sur ses yeux un linge, qu'on lui permit „de faire toucher au Brancard qui les soute„noit, que la vûe lui fut rendue. Le bruit „de ces Miracles se répandit incontinent & „fit retentir vos louanges de toutes parts. Et „s'il ne ramena pas à la Foi orthodoxe cette „Princesse, si animée contre le Bienheureux „Ambroise, au moins elle modéra sa fureur, „& fit cesser la persécution qu'elle lui faisoit."

Un

dam plures annos cœcus Civis, Civitatique notissimus, cum Populi tumultuantis lætitiæ causam quæsiisset atque audivisset, exsiliit eoque ut duceret suum ducem rogavit. Quo perductus impetravit admitti, ut sudario tangeret feretrum *pretiosæ in conspectu tuo mortis Sanctorum tuorum.* quod ubi fecit, atque admovit oculis confestim aperti sunt. Inde fama discurrens, inde laudes tuæ ferventer lucentes, inde illius Inimicæ animus, etsi ad credendam sanitatem non applicitus, a persequendi tamen furore compressus est. *August. Conf. Lib. IX. Cap. VII.*

Un Ministre Protestant a fait quelques réflexions sur ces Faits miraculeux; je vais vous les rapporter, parce qu'elles en occasionneront quelques autres que je ferai sur elles & sur le Songe de l'Evêque de Milan. „Je „ne veux pas, *dit Mr. Jurieu* [5], faire à St. „Ambroise le tort de l'accuser d'avoir supposé „cette Vision pour tromper le peuple, pour „faire des faux Miracles, afin de faire triom-„pher le Parti du Consubrantiel sur l'Arianis-„me. Mais ce qui est certain, c'est que ce „fut un Esprit trompeur qui abusa St. Am-„broise, & qui lui découvrit ces Reliques pour „en faire des Idoles; parce qu'en ce tems-là „on commençoit à abuser des Reliques des „Saints. Des Miracles lesquels furent faits „par les Reliques, ou sont des Contes fabu-„leux d'hommes imposteurs, ou des pro-„ductions de celui qui est le Pere du Menson-„ge. St. Augustin dit que les possédés étoient „délivrés. Outre que la plûpart des Possédés „de ces Siècles étoient des Mélancoliques, il „n'est pas mal-aisé de concevoir que le Diable „a du faire son jeu pour établir l'Idolatrie „naissante. Il ne pouvoit moins faire que „de

5 Accomplissement des Prophéties, &c. Part. Chap. XX. pag. 229.

„de sortir d'un corps, feignant d'y être forcé
„par la vertu des Reliques, & par le mérite
„d'un Saint. Un aveugle recouvra la vûë,
„pour avoir porté à ses yeux un linge qui
„avoit touché le cercueil des Martyrs, le Peu-
„ple par sa crédulité fait tous les jours de ces
„sortes de miracles, & St. Augustin avoit sa
„bonne part de cette crédulité, mais, quand
cela seroit vrai, le Diable peut faire des cho-
„ses bien plus difficiles que celle de rendre la
„vûë à un homme qui a éte quelque tems
„sans voir."

Ne trouvez-vous pas extraordinaire, *Monsieur*, qu'un Théologien aime beaucoup mieux accorder au Diable le pouvoir de faire les plus grands miracles, que de convenir que les Saints peuvent intercéder auprès de Dieu pour ceux qui les invoquent? Je pense qu'un Philosophe dépouillé de tous préjugés trouvera qu'il est pour le moins aussi extraordinaire d'accorder à l'Esprit de ténèbres la liberté & le pouvoir d'opérer des miracles, réservés à la seule Divinité, que de croire que des hommes morts depuis plusieurs années prennent quelqu'intérêt à ce qui se passe dans ce Monde. *En vérité l'on peut dire, que si les Saints & les Saintes ont une grande obligation aux auteurs de leurs légendes, qui

leur ont fait faire tant de choses surprenantes, le Diable n'en a pas moins à certains Théologiens Réformés, qui lui ont accordé le pouvoir de renverser la Nature, & de faire lui seul plus de prodiges, qu'il n'y en a dans les Vies fabuleuses de bien des Saints. Ils soutiennent même l'authenticité de ses Miracles avec autant de zèle que les Capucins ceux de St. François d'Assise. Il en coûta cher à un Ministre Protestant d'avoir écrit contre la puissance du Diable; il fut interdit de ses fonctions, & ses Confreres le traiterent avec autant de rigueur, que les Inquisiteurs en auroient eu pour un homme qui auroit nié les Miracles de St. *Pantaléon* & ceux de St. *Dominique l'Encuirassé*. Le savant & ingénieux Bayle s'est moqué avec raison du zèle outré des Partisans d'Astarot. „Vous avez sans dou„te, *écrit-il à un de ses amis* [6], ouï parler „d'un Ministre d'Amsterdam, nommé Bekker, „qui a publié en Flamand un gros Livre „pour prouver qu'il n'y a point de Diable „qui ait aucun pouvoir sur la Terre; les Sy„nodes ont pris l'alarme de cela, & cette „affaire fait grand bruit.“

Avouez,

[6] Lettres de Bayle, Tom. I. pag. 340.

Avouez, *Monsieur*, que, lorsqu'on considére d'un œil Philosophique la conduite des Théologiens des différentes Sectes, on trouve une ample matiere à réflexions. On voit des gens, prenants les Noms de Docteurs & de Depositaires des Mystères de la Divinité, qui assemblés dans *Rome* déclarent, que quiconque ne croira pas que des faits fabuleux & qui ne sont jamais arrivés, ont été opérés par des Os & des cendres insensibles, doit être regardé comme un Monstre & un Impie digne des plus grands supplices. D'un autre côte on voit d'autres Docteurs qui déclarent à Amsterdam, que ceux de Rome sont des Imposteurs: que les Os & les Haillons sacrés qu'ils tâchent de déifier n'ont aucune puissance: & que tous les prodiges qui arrivent, & qui sont arrivés depuis plus de douze cens ans, dont les Historiens Catholiques ont fait mention, doivent être imputés à Belzebuth & à sa Sequelle.

Un homme sans passion & sans préjugés ne pourroit-il pas dire avec raison à ces différens Théologiens? Messieurs, avant que de prononcer, comme vous faites, sur la cause qui a produit tels ou tels Miracles, examinez s'ils sont réellement arrivés; & vous conviendrez peut-être que vous disputiez sur des faits

faits imaginaires & qui n'ont jamais eu de fondement. Je voudrois, s'il étoit possible, que les Docteurs Protestants & Catholiques voulussent entreprendre cet examen: que les premiers, sans avoir recours à Belzebuth & à Astarot, niassent simplement tous les Miracles, excepté ceux dont la Sainte Ecriture fait mention, cela paroîtroit plus raisonnable à un Philosophe que le respect que Mr. Jurieu affecte d'avoir pour St. Ambroise. Peut-être n'auroit-il pas paru aussi persuadé de son Songe & de sa bonne foi, s'il avoit fait réflexion que le même St. Ambroise avoit coutume de faire des rêves divins, & d'apprendre aux Peuples les inspirations nocturnes qu'il recevoit du Ciel. Il écrivit une Lettre qu'il répandit dans toute l'Italie pour faire connoître aux Fidèles, (c'est a-dire à ceux qui etoient dans son parti) „que St. Paul lui étoit apparu „pendant la nuit, & qu'il avoit parfaitement „reconnu cet Apôrte [7] par la ressemblance „qu'il lui avoit trouvée avec le Portrait qu'on „en voioit dans les Eglises.“ Il falloit que les

7 Tertia autem nocte, corpore confecto ac fatiscente ex jejunio priore, mihi quidem neutiquam dormienti, sed in raptu mentis posito, visi sunt cum persona quadam, quæ Beato Paulo Apostolo videbatur consimilis, pa-

les Peintres qui vivoient du tems de St. Ambroise eussent aussi des inspirations divines, qui leur apprenoient, comment étoit la figure des Saints qu'ils representoient. Les plus petits Barbouilleurs devoient même être dirigés par le Ciel, lorsqu'ils peignoient quelque Bienheureux; sans cela, comment tant de Dessinateurs différens, soit bons, soit mauvais, eussent-ils pu attraper le même air & la même ressemblance? Le St. Paul d'une Eglise n'eût pas ressemblé à celui d'une autre; & il auroit fallu que dans ses diverses apparitions il eut eu le soin de prendre la phisionomie qu'on lui avoit donnée dans l'Eglise la plus voisine. En vérité cela auroit été bien pénible; & si la Vision de St. Ambroise doit être constatée par la ressemblance de cet Apôtre avec son Portrait, un Saint qui veut se rendre visible cinq ou six fois dans une journée à différens particuliers, sera obligé de changer plus de fois de figure, qu'une Coquette d'habit de masque pendant la durée d'un Bal de vingt-quatre heures. Je

lam docente pictura ipsius in Imaginibus effigiem. *Ex Epist. S. Ambrosii Mediolanensium Episcopi ad univers. Ital. apud St. Joan. Damasc. Lib. II. Apolog. advers. eos qui Sanctas Imagines traducunt & criminantur, pag. 44.*

Je dirai, comme Mr. Jurieu, que je ne veux pas faire à St. Ambroise le tort de l'accuser d'avoir supposé cette seconde Vision mais je n'ajouterai pas comme lui, que ce fut un Esprit trompeur qui abusa ce Saint. Je pense que ce fut plutôt l'aveugle croyance qu'il donna à un Songe ordinaire, ou à une idée que lui offrit son imagination échauffée par les jeûnes.

Après tout, quel mal y auroit-il, quand St. Ambroise, pour faire triompher la Vérité, se seroit servi d'une ruse innocente, & que pour suspendre la persécution des Ariens il auroit supposé qu'il avoit fait un Songe divin, quoiqu'il eût dormi fort paisiblement? Je ne dis pas que cela soit; mais je pense qu'à juger du passé par ce que nous voions, on auroit des raisons plausibles pour le soupçonner. Ne voions-nous pas aujourd'hui que les Jansénistes & les Molinistes se disputent à qui debitera le plus de fables pieuses? On a fait plusieurs Volumes qui ne contiennent qu'une petite partie des Miracles de l'Abbé Paris. Des Evêques dont les mœurs sont pures,

* Relationes quas singulis annis Missionarii è Societate Romam ad suos Superiores mittunt, & quas *Sancta Congregatio de propaganda Fide* typis vetuit, facto de ea re

res, dont la conduite est irréprochable en certifient l'authenticité. D'un autre côté les Jésuites, qui crient tant contre les prodiges supposés, ne s'oublient pas; ils en debitent tous les jours de plus extraordinaires. Pendant un très long tems ils ont fait autoriser par le St. Siège les fables qu'ils racontoient au sujet de leurs Missionaires de Chine? le moindre d'entr'eux avoit fait lui seul plus de miracles, que tous les Saints ensemble. Il est vrai qu'à la fin ils ont poussé les choses trop loin: un reste de pudeur & de honte a émeu la Cour de Rome: Elle a compris que les Jésuites menoient les choses trop grand train: qu'ils tendoient par leur hardiesse & par leur indiscrétion à décréditer tout à-fait les Miracles: „Elle leur a défendu d'impri„mer les Relations que leurs Missionnaires „leur envoyent tous les ans de la Chine; & „la Congrégation *De propaganda Fide* a déclaré „par un Decret solemnel [8] qu'elle défendoit „l'impression de ces Relations, parce que „l'expérience a fait voir qu'elles contiennent „très-souvent des mensonges."

Voilà

Decreto, quod experientia docuisset eas semper non veritate niti. *Hist. Cultus Sinens.* pag. 145.

Voilà, *Monsieur*, un grand nombre de Docteurs, tant Molinistes que Jansénistes, qui pensent qu'il n'y a rien de contraire à la Religion de supposer des Miracles, qui peuvent servir à faire prospérer la bonne Cause, & à édifier les Fidèles. Si nous jugions des Théologiens du IV. & V. Siècles par ceux du XVII. & du XVIII. les Songes de St. Ambroise courroient grand risque d'être soupçonnés de supposition : plusieurs Histoires que St. Jérôme a écrites auroient le même sort : & je suis assûré que s'il les avoit publiées de nos jours, elles ne seroient pas moins défendues que les Relations des Missionnaires. Je ne crois pas que

9 Conspicit hominem Equò mixtum, cui opinio Poetarum Hyppocentauro vocabulum indidit. Quo viso salutaris impressione Signi armat frontem. *Et heus tu, inquit*, quanam in parte hic *Servus Dei* habitat? At ille barbarum nescio quid infrendens, & frangens potius verba quam proloquens, inter horrentia ora, *Senis* blandum quæsivit eloquium, & dextræ pretentione manus cupitum indicat iter; & sic patentes campos volucri transmittens fuga, ex oculis mirantis evanuit. *Hieronym. Epist. Lib. III. de Vita Pauli primi Eremitæ.*

10 Nec mora inter saxosam Convallem haud grandem, homunculum videt aduncis naribus, fronte cornibus asperata, cujus extrema pars corporis in Caprarum pedes desinebat. Infractusque & hoc Antonius spectaculo, *Scutum Fidei & Loricam Spei*, bonus Prælíator arripuit.

que jamais les Jésuites ayent rien debité d'aussi étonnant & d'aussi absurde que les Faits, que ce Saint a insérés dans les Vies de quelques Hermites.

Peut on rien voir de plus extraordinaire „que ce Centaure que St. Antoine rencontra „dans un Desert, lorsqu'il alloit visiter St. „Paul l'Anachorette, & qui, après lui avoir „montré le chemin en langage barbare [9], s'é„loigna ensuite au grand galop? Ce Monstre „ne fut pas le seul que St. Antoine trouva sur „sa route. „A quelque distance de-là il apper„çut un Satyre [10], tel que les Peintres les dépeig„nent, ayant la tête & le corps d'un homme, les „cuisses

Nihilominus memoratum Animal Palmarum fructus eidem ad viaticum, quasi pacis obsides, afferebat. Quo cognito gradum pressit Antonius, & quisnam esset interrogans, hoc ab eo responsum accepit: Mortalis ego sum, & unus ex Accolis Eremi, quos vario delusa errore Gentilitas, Faunos, Satyrosque, & Incubos vocans colit. Legatione fungor Gregis mei: precamur ut pro nobis communem Deum depreceris, quem pro Salute Mundi venisse cognovimus, & in universam Terram exiit sonus eius. Talia eo loquente longævus viator ubertim faciem lacrimis irrigabat, quas magnitudo lætitiæ indices effuderat. Gaudebat quippe de Christi gloria & de interitu Satanæ, simulque admirans, quod eius posset intelligere sermonem, & baculo humum percutiens ajebat: Væ tibi, *Alexandria*, quæ pro Deo por-

„cuisses & les jambes d'une Chévre. Le Saint „surpris d'une pareille rencontre s'arma d'a„bord d'un grand Signe de Croix. Le Satyre „n'en fut point épouvanté: apparemment „qu'il en faisoit luimême quelques uns; car „il vient offrir des fruits à St. Antoine & lui „apprit qu'il etoit député par ses Confreres „les autres habitans des Bois, pour le supplier „de vouloir bien prier Dieu pour eux, qu'ils „connoissoient & qu'ils savoient être venu dans „ceMonde pour le Salut des Créatures. St. Jéro„me ajoute qu'à ce discours St. Antoine répan„dit un torrent de larmes, & qu'il prédit tou„tes sortes de malheurs à la Ville d'Aléxandrie „qui refusoit d'adorer le vrai Dieu, lorsque des „Bêtes connoissoient & louoient sa puissance."

Ne seroit-on pas en droit de representer à St. Jérôme, s'il vivoit aujourd'hui, que de pareilles fables sont tout-à-fait propres à décrier l'authenticité des faits réels auxquels on les allie? Tous ces Centaures, ces Monstres,

tenta veneraris: Væ tibi, *Civitas Meretrix*, in quam totius Orbis Dæmonia confluxere. Quid nunc dictura es? Bestiæ Christum loquuntur, & tu pro Deo portenta veneraris. Idem ibid.

[x] Inter has sermocinationes suspiciunt Alitem (Corvum) in ramo arboris consedisse qui inde leviter subvo-

ſtres, ces Satyres qui parlent, & qui ſont des diſcours ſur la Religion, reſſemblent à ces Animaux, qui dans les Contes des Fées ſont les plus beaux raiſonnemens du monde. Lorſque je lis l'Hiſtoire de ce Corbeau [11], qui pendant ſoixante ans apporta réguliérement à St. Paul la moitié d'un pain tous les jours, & qui eut ſoin de ſe munir d'un entier le jour de la viſite de St. Antoine, il me ſemble voir le petit Chien *Tin Tin* que la Fée toute-bonne avoit donné à Agatine, pour lui ſervir de Pourvoyeur, & qui ne manqua pas, le jour que le Prince *Fanſan* vint voir cette Belle dans la Tour d'airain, de faire trouver à table deux Perdrix au lieu d'une qu'on y ſervoit ordinairement.

Je ſuis ſurpris que St. Jérôme ait rapporté une Hiſtoire auſſi fabuleuſe; d'autres perſonnes ne le ſeront pas moins du rôle qu'il fait jouer à la Divinité. En effet, n'eſt-il pas abſurde de lui faire regarder l'appétit de deux Solitaires, comme une choſe qui demande un mira-

labat, & integrum panem ante ora mirantium depoſuit. Poſt cujus abſceſſum: Eia inquit Paulus, Dominus nobis prandium miſit: vere pius, vere miſericors! Sexaginta jam anni ſunt, quod accipio dimidii ſemper panis fragmentum; verum ad adventum tuum militibus ſuis duplicavit annonam. *Idem, ibid.*

miracle particulier de sa Toute-puissance? Au reste, il faut avouer que les gens qui sont nourris aux dépens des Entrepreneurs Célestes font bien mauvaise chére. On ne leur donne que la moitié d'un pain. Je voudrois bien savoir qu'elle étoit la personne qui avoit le soin de le couper justement par le millieu, & de le remettre au Corbeau. St. Jérôme pour ôter tous les doutes n'eût pas mal fait de rapporter cette particularité; car je ne pense pas que ce fût le Corbeau qui le partageât lui-même dans l'endroit où il le prenoit. Peut-être que St. Jérôme le croioit ainsi; car non content d'accorder aux Faunes & aux Centaures la connoissance du vrai Dieu, il pensoit que les Bêtes raisonnoient sagement, & faisoient un grand cas de la bénédiction des Anachorettes. „Il ra„conte [12] „que St. Antoine étant fort em„bar-

[12] Ecce duo Leones ex interioris Eremi parte currentes, volantibus quasi per colla jubis, ferebantur Quibus aspectis exhorruit, rursusque ad Deum referens mentem, quasi Columbas videret mansit intrepidus. Et illi quidem directo cursu ad cadaver Beati Senis substiterunt, adulantibusque caudis circa ejus pedes accubuere, fremitu ingenti rugientes, prorsus ut intelligeret eos plangere quomodo poterant. Deinde haud procul cœperunt humum pedibus scalpere, arenamque certatim egerentes

„barrassé pour creuser une fosse, où il pût
„mettre le Corps de St. Paul, deux Lions
„sortirent tout à coup du fond de la Fo-
„rêt, qui après s'être venus prosterner aux
„pieds du St. mort, & avoir poussé de
„grands rugissemens, qui marquoient leur
„chagrin & leur douleur, creusérent eux
„mêmes une fosse; après quoi ils s'appro-
„chérent humblement de St. Antoine, les
„oreilles basses, l'air rampant & soumis, &
„lui lechérent les pieds. Ce Saint com-
„prit ce que demandoient ces Animaux, &
„& leur donna la bénédiction. Il est vrai
„qu'il fut un peu embarrassé sur le choix des
„termes dont il devoit se servir, & sur les
„souhaits qu'il devoit faire pour la prospé-
„rité des dévots Lions; mais il prit enfin son
„parti, & en leur donnant la bénédiction,
„il pria Dieu de leur accorder tout ce qu'il
„juge-

unius hominis capacem locum foderunt; ac statim quasi mercedem pro opere postulantes, cum motu aurium cervice rejecta ad Antonium petrexerunt, manus ejus pedesque lingentes. At ille animadvertit benedictionem eos a se precari. Nec mora in laudationem Christi effusus quod muta quoque Animalia Deum sentirent, ait: Domine sine cujus nutu nec folium arboris defluit nec unus Passerum ad terram cadit, da illis sicut tu scis: & manu annuens iis ut abirent imperavit. *Id. ibid.*

„jugeroit leur être le plus nécessaire. Après „cette courte Oraison, les pieux Fossoyeurs „firent encore un *salamalec* à leur maniere „& se retirérent.“

Si St. Jérôme a composé la Vie de St. Antoine dans le goût des Contes des Fées, il a écrit celle de St. Hilarion dans le goût des Poëmes de l'Arioste. On y voit perpétuellement des enchantemens; les Diables y jouent un rôle aussi considérable que les Enchanteurs les plus malins dans le *Rolando Furioso*. Souffrez, *Monsieur*, que je vous fasse parcourir quelques uns des faits prodigieux attribués à St. Hilarion, pour vous montrer évidemment que les plus grands Peres de l'Eglise ont inséré quelquefois dans leurs Ouvrages les Histoires les plus hazardées.

„Le premier miracle que fit St. Hila„rion [13] fut en faveur d'une femme stérile, „qui vint le prier dans son Desert de lui „obte-

[13] Mulier quædam Eleutheropolitana cernens despectui se haberi a viro ob sterilitatem .... prima irrumpere ausa est ad Beatum Hilarionem, & nihil tale suspicanti repente genubus ejus advoluta.... Interrogavit (Hilarion) causam adventus ejus ac fletuum; & postquam didicit, levatis oculis, recedere iussit, euntemque lacrymis,

„obtenir un enfant du Ciel. Après bien des „fupplications le Saint promit d'employer fon „interceffion, & à la fin de l'année cette „femme accoucha d'un beau garçon". Il n'y a rien dans ce premier fait de contraire à la vraifemblance: les priéres d'un Jufte peuvent aifément obtenir des faveurs du Ciel: & fi tous les autres miracles reffembloient à celui-là, la Vie de St. Hilarion feroit écrite avec la décence que demande la Vie d'un Saint; mais que peut-on penfer des miracles opérés en faveur de ces fanatiques & des ces infenfés, auxquels on donnoit autrefois le nom de Poffédés? En voici quelques uns, tels que les rapporte St. Jérôme.

„ Un Cocher qui conduifoit tranquille-„ment fon Chariot [14] fut renverfé de fon „Siège par un Démon, & la chûte que cet „Efprit malin lui fit faire fut fi fâcheufe qu'il „ne pouvoit tourner la tête, ni remuer les „pieds & les mains, & qu'il ne lui refta „que

profecutus, exacto anno vidit cum filio. *Hieronym. Epift. Lib. III. de Vita Hilarionis.*

[14] Auriga quoque Gazenfis in Curru percuffus a Dæmone, totus obriguit, ita ut nec manum agitare, nec cervicem poffet reflectere. Delatus ergo in lecto, cum folam linguam moveret ad preces . . . & fe fponderet arti priftinæ renunciaturum . . . fanatus eft. Id, ibid.

„que la langue de libre. St. Hilarion le „guérit radicalement, à condition qu'il ne „feroit plus le même métier.“ La précaution étoit des plus sages; car s'il avoit fait une seconde chûte, peut être n'auroit-il pas trouvé un Médecin aussi habile que St. Hilarion.

On amena un jour à cet Anachorette un Possédé, qui lui seul en valoit trente [15]. Le Démon qui s'étoit emparé de lui étoit un des plus rudes *Sires* dont on ait jamais ouï parler. „Il se moquoit de tous les obstacles; il rom- „poit

[15] Præterea fortissimus Juvenis, nomine Marsitas, de Territorio Hierosolymœ, tantum sibi applaudebat in viribus ut quindecim frumenti modios diu longeque portaret, & hanc haberet palmam fortitudinis suæ, ut Asinos vinceret. Hic afflatus pessimo Dæmone non catenas, non compedes, non claustra ostiorum patiebatur: multorum nasum & aures amputaverat. . . Hilarion jussit eum ad se pertrahi & dimitti. Solutoque, inclina, ait, caput & veni. Tum tremere ille & cervicem inflectere, nec aspicere contra ausus, omnique ferocitate deposita, pedes cœpit sedentis lambere. Adjuratus itaque Dæmon, & tortus qui Juvenem possederat, septima die egressus est. Idem ibidem.

[16] Sed nec illud tacendum est quod Orionus vir primarius & ditissimus Urbis Ailæ, quæ Mari Rubro imminet, a legione possessus Dæmonum, ad illum adductus est. Manus, cervix, latera, pedes ferro onerati erant furoris-

„poit les chaînes il enfonçoit les portes, & avec „l'aide des dents du Corps dont il s'étoit saisi, „il coupoit quelquefois le nez & les oreilles „aux gens qu'il rencontroit. St. Hilarion mit „fin à tous ces desordres. On lui amena „le possédé: aussi-tôt qu'il fut en sa Présen„ce il oublia sa fureur, & vint lecher les „pieds du Saint qui l'exorcisa; enfin le Dé„mon décampa le septième jour."

L'histoire de ce premier Possédé n'est qu'une bagatelle en comparaison de celle d'un autre qui étoit en proye [16] à une Légion entiére

que sævitiam torvi oculi minitabantur. Cumque deambularet Sanctus cum Fratribus, & de Scripturis nescio quid interpretaretur, erupit ille de manibus se tenentium, & amplexus eum post tergum, in sublime levavit. Clamor ortus ab omnibus. Timebant enim ne confecta jejuniis membra collideret. Et Sanctus arripens: Sinite, inquit, & mihi meum Palæstritam dimittite. Ac sic reflexa super humeros manu caput ejus tetigit, apprehensoque crine ante pedes adduxit, stringens e regione ambas manus ejus, & plantas utroque calcans pede, simulque ingeminans: Torquere. Dæmonum turba. Cumque ille ejularet, & reflexa cervice terram vertice tangeret: Domine, inquit, Jesu, solve miserum, solve Captivum; ut unum, ita & plures vincere tuum est. Rem loquor inauditam: ex uno hominis ore diversæ voces, & quasi confusus Populi clamor audiebatur. Curatus itaque & hic, non post multum temporis cum

tiére de Démons. Vous jugez bien, *Monsieur*, qu'un homme qui a dix ou-douze mille Diables dans le Corps ne doit pas être fort à son aise. Aussi ce Possédé n'eut-il pas pour St. Hilárion la même politesse que le premier. „Car s'étant échappé des mains „de ceux qui le gardoient il sauta sur le dos du „Saint, qui étoit occupé à expliquer à quel„ques autres Solitaires les Saintes Ecritures. „Chacun crut qu'il couroit un grand danger; „mais lui se mettant à rire prit le Possédé par „les cheveux, & se déchargeant d'un fardeau „si incommode, il le renversa par terre & „chassa ensuite toute cette canaille de Dé„mons."

Je m'étonne que les Diables, qui connoissoient par expérience, qu'ils ne dévoient point se jouer à St. Hilarion, prissent à tâche de le suivre par-tout; car cet Anachorette trouvoit des Possédés sur la Mer comme sur la Terre. „Un jour qu'il navigeoit pour „la

uxore & liberis venit ad Monasterium, plurima, quasi gratia redditurus, dona afferens. Idem ibidem.

[17] Habens igitur Senex gazanum secum ascendit Classem, Siciliamque navigabat. . . . In medio ferme Adriæ, Naucleri filius a Dæmone arreptus clamare cæpit & dicere: Hilarion Serve Dei, cur nobis per te & in pelago tutos esse non licet? Da mihi spatium donec ad ter-

la Sicile [17], un Démon s'empara tout à coup d'un Marinier, qui se sentant possédé s'écria: O Hilarion, Serviteur de Dieu, pourquoi nous poursuis-tu jusque sur les Eaux? Donne-moi du moins le tems d'arriver au rivage, car sans cela je serois forcé de rentrer dans l'Abîme. St. Hilarion, qui par modestie ne vouloit point être connu des Matelots, répondit à ce Diable: si Dieu veut que tu demeures, reste: s'il ne le veut pas, sors d'ici & t'en va; pourquoi, t'adresses-tu à moi, qui ne suis qu'un pauvre pecheur? Quelque modeste que fût la réponse de St. Hilarion le Diable décampa, & apparemment que, ne pouvant nager jusqu'au bord, il fut dans les abîmes."

La façon dont St. Hilarion guérissoit les Aveugles étoit presqu'aussi singuliére que celle dont il se servoit pour chasser les possédés. „Une femme qui avoit perdu la vûe „l'étant

ram veniam, ne hic ejectus precipiter in abyssum. Cui ille, si Deus meus, ait, tibi concedit ut maneas, mane. Si autem ille te ejicit, quid mihi invidiam facis peccatori atque mendico? Hoc autem dicebat ne Nautæ & Negociatores, qui in navi erant, se, cum ad terram pervenissent, proderent. Id. Ibidem.

„l'étant venue prier de la lui rendre, & lu
„ayant dit qu'elle s'étoit ruinée en Méde
„cins [18], il lui représenta que si elle avoi
„donné aux pauvres l'argent qu'elle avoit dé
„pensé en remedes, elle eût été guérie; aprè
„quoi il lui cracha sur les yeux, & soudain
„elle vit clair."

Voilà des faits bien extrrordinaires, &
auxquels peu de gens ajouteront foi. Je ne
crois pas du moins que les Médecins con-
viennent jamais, que des aumônes soient aussi
efficaces pour rendre la vûe que leurs re-
medes; & quant à la maniere de guérir en
crachant aux yeux des Aveugles, je la trouve
assez bizarre & assez particuliére. Un hom-
me dont la salive auroit aujourd'hui les mê-
mes vertus que celle de St. Hilarion ne man-
queroit pas de pratique; il en auroit cent
fois plus que le savant Bourrhave. N'en
déplaise à St. Jérôme, je crois que les prie-
res peuvent obtenir du Ciel la guérison d'un
Aveugle; mais je regarde la cérémonie du
crachat

18 Facidia Vicus est Rhinocururæ Urbis Ægypti. De
hoc (sunt decem anni) cæca Mulier adducta est ad Bea-
tum Hilarionem, oblataque ei a Fratribus (iam enim
multi cum eo Monachi erant) omnem se substantiam ex-
pendisse ait in Medicos. Cui respondit: Si quæ in Me-
dicis perdidisti, dedisses pauperibus, curasset te verus

crachat comme une véritable mommerie; j'ai beaucoup de foi aux prieres des Justes & très-peu à la vertu miraeuleuse de leur salive.

Tous ces Faits extraordinaires & surprenants raportés par Saint Jérôme auroient du demeurer dans le silence. Je m'étonne qu'un aussi grand homme que ce Pere ait pu adopter des Fables qui n'étoient bonnes que pour amuser le Vulgaire il faut attribuer au goût du tems, où vivoit cet éloquent Ecrivain, les fautes que je lui reproche. Dès le IV. Siècle l'amour des prodiges & du merveilleux avoit saisi les esprits, & les Peres de l'Eglise, quelque grands Hommes qu'ils fussent, avoient leur bonne part de cet amour outré pour les Miracles. Une foule de Mélancoliques, qui vivoient dans ces Siècles, & qui se figuroient qu'ils étoient possédés, augmentoient la crédulité du Peuple. On peut dire de ces tems éloignés ce qu'un Illustre Poëte [19] a dit de celui où vecut Catherine de Mé-

Medicus Jesus. Clamante autem illa, & misericordiam deprecante, expuit in oculos eius, statimque Salvatoris exemplum virtus eadem prosecuta est. Id. ibid.

[19] Mr. de Voltaire dans sa HENRIADE, Chant. V. Not. sur le vers 213. & suiv.

Médicis. „Cette Reine avoit mis la Magi
„si fort à la mode en France, qu'un Prêtr
„nommé Sechelles, qui fut brûlé en Grév
„sous Henri III. pour *Sorcellerie*, accusa dou
„ze cens personnes de ce prétendu crime
„L'ignorance & la stupidité étoient poussées s
„loin dans ce tems-là, qu'on n'éntendoit par
„ler que d'Exorcismes, & de condamnation
„au feu. On trouvoit par-tout des hom
„me

[20] Jean Damascene, appellé ainsi, parcequ'il étoit de Damas, vecut sous l'Empereur Leon l'Isaurique. Il défendit contre ce Prince le culte des Images, & lui aiant survecu de beaucoup il soutint la même cause contre l'Empereur Constantin Copronyme. Ceux qui ont cru que Jean Damascene avoit vecu sous le regne de Theodose sont tombés dans une erreur grossiere. Voici comme parle de ce credule Moine le Cardinal Bellarmin. Sanctus Ioannes Damascenus, vir magnæ doctrinæ et sanctitatis, æqualis fuit venerabilis Bedæ, et unus Occidentem, alter Orientem sapientia sua illustravit, nam tempore Gregorii II. Papæ, & Leonis Isauri Imperatoris hæretici scripsit Orationes pro defensione sacrarum imaginum adversus prædictum Leonem circa annum Domini 731. Sed diu postea supervixit, & multa passus est ab Imperatore Constantino Copronymo propter fidem Catholicam. Itaque longe a veritate aberrant, qui Damascenum tempore Theodosii senioris floruisse scribunt. Belarmin. de Hist. Ecclesiast. Art. 731.

Moreri fait mention d'un Miracle arrivé à St. Jean Damascene. Il étoit bien juste qu'on rapportât quelque

„mes assez sots pour se croire Magiciens, & „des Juges superstitieux, qui les punissoient „de bonne foi comme tels.“

Pour connoître combien le Diable avoit part à tout ce qui se faisoit dans le Monde, ou du moins combien les Peres de l'Eglise lui en donnoient, il ne faut que jetter les yeux sur les Ecrits de St. Jean Damascène [20]. Il a compillé avec soin tous les Faits

conte de celui qui avoit pris soin d'en compiler tant de ridicules. Voici l'histoire de ce prétendu miracle. „Le „Calife des Sarrasins, nommé Hisiam, lui fit couper la „main, sous pretexte d'avoir écrit une lettre à l'Empe„reur Leon, pour lui donner avis, qu'il étoit aisé de sur„prendre la Ville de Damas. Mais cette Lettre avoit été „supposée par l'Empereur, qui vouloit perdre St. Jean „Damascene, parceque ce grand homme avoit écrit pour „la defense des Images. Et la nuit suivante, cette main „lui fut remise en dormant, par un miracle, qui fut „connu de tout le peuple.“ Voilà l'équivalent du miracle de St. Jean Nepomucene, si cher à la maison d'Autriche, quoi qu'il l'ait bien mal protegée dans la guerre qu'elle a eu contre les Prussiens. Il est vrai que la langue ni la tête de ce Saint ne furent point recollée miraculeusement; mais combien de prodiges n'ont elles pas fait, quoique separées du Corps! Quand je songe à tous ces miracles qui sont aussi bien constatés que ceux de l'Abbé Paris; je me persuade qu'il en est des reliques ainsi que des liqueurs, leur force s'évapore par la longueur du tems. Rien ne prouve plus que le pouvoir

Faits prodigieux qui se trouvent dans les Ecrits des Peres qui l'avoient précédé, & il n'a pas manqué de matiere. Je ne pense pas qu'il y ait de Livre plus propre pour desabuser de l'aveugle crédulité qu'on accorde à tout ce qui porte le nom de miracle. Ce Saint a prétendu défendre le culte des Images; mais il eût été à souhaiter qu'il n'eût point employé, pour autoriser son sentiment, un nombre prodigieux d'Histoires ridicules, qui ne peuvent servir qu'à le décréditer dans l'esprit

des Saints s'affoiblit peu à peu, que de voir S. Ignace n'avoir pû garantir en France & en Portugal ses Disciples de leur perte totale, & de leur entiere destruction. Exemple bien frapant & bien instructif pour ceux qui comptent aujourdhui sur le credit celeste du Diacre Paris.

[21] Dicebat Abbas Theodorus Æliotes quendam inclusum in Monte fuisse Oliuarum apprime concertatorem spiritualem. Hunc Spiritus nequitiæ & fornicationis oppugnabat. Die igitur quodam cum peracri stimulo eum perurgeret, dequeri cœpit & in lamenta prorumpere. Denique dicit Dæmoni: Quousque tandem ab infestando me nihil remittis? Vel deinceps hinc a me facessito. Ad hanc usque ætatem mecum consenuisti. Ob oculos ille se Dæmon exhibet visendum & conspicuum, respondens: Jura tu mihi, quod tibi sum dicturus nemini esse exprompturum, nec te imposterum oppugnabo. Juravit ei Senex per eum qui in altissimis habitat, nemini se arcanum eius revelaturum. Quodcumque dixeris mihi. Tunc Dæmon ait: Cave hanc adores Imaginem, nec te

prit de tous les gens qui ne ſont point aveug-lés par les préjugés. Si on veut l'en croire pluſieurs Images ont parlé, répandu du ſang, changé de place elles-mêmes, &c. Il ne rapporte pas des choſes moins extraordinaires du Diable que des Statues enchantées, & ſemblables à celles que les vieux Romanciers ont miſes dans les Jardins de l'Enchanteur Merlin. „Il dit [21] qu'un Solitaire étoit journelle-„ment tenté par un Démon qui ne lui don-„noit aucun relâche. Ce Démon etoit un „de

jam oppugnabo. Juravit ei Senex. Habebat ea Imago effigiem Reginæ noſtræ, Sanctæ Mariæ Deiparæ, Dominum noſtrum Jeſum Chriſtum bajulantis. Dicit Dæmoni ille Incluſus: Sine diſpiciam mecum quid facto opus ſit. Poſtero die is rei ſeriem retegit Abbati Theodoro Æliotæ tum è Laura Cœnobio, quod in Pharo Inſula Ægypto contigua ſitum eſt, advenienti: rem totam ordine pandit & narrat. Illi Incluſo reſpondet Senex: Abba, vere illuſione præventus es, quia Dæmoni te obſtrinxiſti juramento, niſi quia recte feciſti prodens & evulgans quod latebat arcanum. Profuerit tibi, ſi in Civitatem hanc pergens non ingrediaris proſtibulum, neve abneges venerabilem culturam Domino ac Deo noſtro Jeſu Chriſto, una cum ejus Matre. Ipſum igitur quum confirmaſſet, animumque verbis pluribus conſtabiliiſſet, illinc in ſuum ſe recepit locum. Proinde is Dæmon rurſus in conſpectum Incluſi illius prodit, eique dicit: Quid rei eſt, improbe Senex? Nonne per Sancta juraſti mihi te nemini dicturum? Ecqua ratione ei qui ad te

„de ceux qui soufflent les desirs de l'impu-
„reté, & qui sont cent fois plus obstinés que
„les autres, résistant à l'Eau-Benite & aux
„Signes de la Croix. Le Solitaire ne sachant
„plus à quel Saint se vouer, & desesperant
„d'être jamais délivré de cet Esprit de téné-
„bres fut agreablement surpris. Ce Diable
„lui apparut, & lui proposa de conclure une
„paix stable & solide. Le Solitaire fut d'abord
„charmé de cette offre; mais il fut bien éton-
„né lorsque le Seigneur Belphhegor lui apprit
„quelles devoient être les conditions de ce
„Traité. Il tira de dessous sa noire Jaquette
„une petite Image de la Vierge qui tenoit son
„Fils dans ses bras, & dit au Solitaire: Je cesserai
„de te tourmenter, pourvû que tu n'adores
„jamais cette Image, & que tu ne parles à
„personne de ce dont nous serons convenus.
„Le Solitaire promit tout ce que le Diable
„voulut; mais il ne tint pas parole; parce-
„qu'il confia ce secret à un autre saint Her-
„mite, qui le fit résoudre à continuer d'ho-
„norer & de prier l'Image de la Vierge. Le
„Diable fut fâché qu'on eût violé le Contrat:
„il

venit, nota fecisti omnia? Dico tibi, Senex nequam, quia die Judicii perjurii condemnaberis. Respondit ei Inclusus dicens: Scio equidem me jurasse & pejerasse,

„il parut de nouveau, & dit d'un ton de colére: „Réponds-moi, vieux Trompeur, ne m'a-„vois-tu pas promis que tu ne dirois mot „de notre Accord? Va je t'annonce que tu „seras damné tôt ou tard. Le Solitaire, sans „s'effrayer de la fausse prédiction, repliqua „tranquillement: J'ai juré, il est vrai; mais „j'ai du ne pas tenir mon serment. Và „t'en à tous les Diables; je ne veux point „t'entendre."

Vous trouverez, *Monsieur*, que cette Histoire n'est pas fort convaincante en faveur de la puissance des Images, & qu'elle a tout l'air d'un Conte de Nourrice J'en conviens avec vous; cependant il y en a trente ou quarante de pareilles dans les Ecrits du même Saint Jean Damascène, qu'il a extraites avec beaucoup de soin des Ouvrages des anciens Peres, & qui sont encore plus absurdes. Vous en pouvez juger par vous-même.

Quoique St. Jean Damascène ait rapporté plusieurs Miracles hazardés ou visiblement faux, il ne faut point donner dans l'excès de ceux qui méprisent totalement ses Ecrits. Il n'a

te autem non audio. *S. Joan. Damascen. Lib. I. Apologet. pro venerat. Sanctar Imag. p. 26. Edit. Paris. ap. Guillel. Guillard. Anno 1555.*

n'a point mal ſoutenu dans bien des endroits la cauſe des Images: il a diſtingué avec ſoin, ainſi que font aujourd'hui les Docteurs Catholiques, les différens Cultes; & il reproche [22] à ſes Adverſaires, qu'il faut être aveuglé pour appeller Idolâtre un homme qui chérit ſi fort tout ce qui peut renverſer & détruire l'Idolâtrie. Liſez, *Monſieur*, le paſſa-

[22] Me vero ubi videris adorare Imaginem Chriſti, aut Sanctiſſimæ ejus Matris, aut cujuſpiam Sancti, mox incandeſcis & acriter ſuccenſes, oneras maledictis, reſilis a me, me appellas Idololatram. Nihilne te pudet? non perhorreſcis? nullus rubor frontem occupat tuam, (me quum videas in dies ſingulos, toto terrarum orbe Templa Idolorum demolientem, & eorum vice Templa excitantem Martyribus? Si Idola colerem, qua fronte cumularem honore Martyres, quos conſtat Idolorum everriſſe culturam? Si juxta tuam objectionem Lignis defero gloriam, qua ex cauſa honore afficio Sanctos, qui ligneas Statuas Dæmonum incenderunt igni? Quod ſi lapideos glorifico, qua ratione glorioſos prædico Apoſtolos, qui Idola lapidea perfregerunt? Si Imagines colo Deorum falſi nominis, quamobrem glorifico, laudibus veho, diemque feſtum concelebro trium Puerorum, qui ſunt in Babylone celebri ac illuſtri certamine perfuncti, ut ne aureæ Imagini & idolicæ venerabundi procideren? Atqui nimiſquam multa eſt & præfracta iſtorum Exlegum inſenſibilitas, multa excæcatio, ô Judæe, multa & ea impudens audacia tibi ſuppetit, ſimul & impietas. Revera abs te veritas inique oprimitur. Exurge, Deus, Judi-

paſſage original de ce Pere, que je vous tranſcris au bas de la page, & vous y trouverez de l'éloquence & du feu.

Les Théologiens qui écrivent aujourd'hui avec le plus de vivacité pour le Culte des Saints ne diſent guère rien de plus que ce qu'a dit St. Jean Damaſcène. Il a aſſez bien répondu aux Objections [23] qu'on faiſoit à propos

ca Cauſam tuam. Judica, & ſecundum nos pronunciato ſententiam de Gente non ſancta, ſed impia & abſurdi moris, & quæ te nullo non tempore exaſperat. *Joan. Damaſcen. Lib. III. Apologet. pro venerat. Sanctar. Imag. p. 78.*

[23] Quod ſi objicias eximium illum & admirabilem Epihanium palam interdixiſſe earum cultu. Primum quidem reſponderim doctrinam illam a marginaria annotatione forte relatam in contextum, atque ita eſſe commentitiam, non item profectam ex ejus lucubratione, alterius magis eſſe qui eodem dictus ſit nomine, id quod multi facere conſueverunt. Tum ſecundo loco, ſi opponis: Scimus Beatum Athanaſium vetuiſſe Sanctorum Reliquias imponi Capſulis, ſive Loculis, verius præcepiſſe ut eædem terra conderentur, ob id quod modis omnibus cuperet abrogare abſurdam Ægyptiorum conſuetudinem, qui ſuorum cadavera non terra tegebant, ſed in lecticis & pheretris deponebant. Forſan & Epiphanius eximius tale aliquid ad rectitudinem revocare volens, lege cavit, ne depingerentur Imagines, ut & donemus ipſius fuiſſé ſententiam. Nam quod hujus propoſitum non fuerit eas ſummovere, Eccleſia iſtius Beati Epipha-

pos de quelques Evêques, qui sembloient avoir été contraires aux Reliques & aux Images: il a autorisé son sentiment, autant qu'il l'a pu, par des passages de l'Ecriture [24], il a expliqué ceux qui lui paroissoient contraires ou obscurs; & si l'on ôtoit le ramas de Miracles absurdes qu'il a insérés dans son Livre, cet Ouvrage seroit aussi bon dans son genre que bien d'autres qu'on estime davantage. Pour avoir voulu appuyer son opinion par des faits extraordinaires, le bon Saint a fait tort non-seulement à lui même, mais encore à tous les Peres anciens, dont il a compilé les Contes sans distinguer les Miracles réels des faux & des ridicules.

Je regarde St. Jean Damascène comme le Conteur de son Siècle; il a fait d'assez bonnes choses qu'il a flétries par des fables aussi extravagantes que celles de Marie à Lacoque

nii testimonio est ad nostra usque tempora exornata omni ex parte Imaginibus. Tertio responderim: Non infrequens aut rarum quid inventu est Lex Ecclesiæ tradita, neque enim una Hirrundo facit Ver. *Id. ibid. Lib. I. pag. 16.*

[24] Jubet autem (Deus) ut exculpant similitudinem Cherubim. . . . ut pro decoro obumbrent Propitiatorium. Conveniebat enim ut Imago Ministrorum cœlestium

coque. Au lieu que dans les Ouvrages des autres Peres, un fait surprenant & contraire à la Raison ne frappe qu'en passant, parcequ'il est corrigé par d'autres bien circonstanciés & accordés avec les lumieres naturelles de l'entendement. Dans les Ecrits de St. Jean Damascène cette quantité de Miracles entassés les uns sur les autres révolte un Lecteur sensé. On peut cependant reprocher plus ou moins à tous les Peres le défaut que je condamne dans celui-ci, c'est d'avoir fait fléche de tout bois, & de n'avoir pas su rejetter un miracle, quelqu'absurde qu'il parût, dès qu'il favorisoit l'opinion qu'ils soutenoient.

§. II.

Que les Théologiens modernes ont donné dans le même excès que les anciens au sujet des Miracles.

Comme j'ai résolu, *Monsieur*, de ne faire aucune mention de ce nombre prodigieux d'Ecri-

imaginem Sacramentorum divinorum obumbraret. Quid autem dicis, Aram illam, Urnam, Propitiatorium, non manibus esse affabre confecta? Non esse opera manuum hominum? Non, uti censes, ex ignominiosa & aspernabili materia exsculpta sunt? Quid autem Tabernaculum illud omne? Nonne Imago erat? Nonne umbra & exemplar? *Idem, ibidem. Lib. 1. pag. 8.*

d'Ecrivains ſubalternes, que ces derniers tems ont produit, je ne citerai que deux ou trois fameux Théologiens de ce Siècle, pour vous prouver que les Modernes ont donné dans le même excès que les Anciens au ſujet des Miracles. Non-ſeulement ils ont adopté & reçu aveuglément tous les Contes qu'ils ont trouvés chez les Auteurs qui les ont précédés; mais ils ont ſoutenu avec beaucoup de confiance les Fables que leurs contemporains ont inventées. Il eſt étonnant que des gens d'une érudition profonde, & d'un rare ſavoir ayent été aſſez la dupe de leurs préjugés, pour ne point éviter de ſe briſer contre un écueil auſſi dangereux. Les plus grands Théologiens Catholiques ont diminué le poids de leurs objections par les faits miraculeux dont ils les ont voulu appuyer. Ils n'ont pas même ſu faire un choix parmi les miracles, & ils les ont tous rapportés, quelque hazardés quils euſſent du leur paroître. Le Pere Scheffmacher eſt tombé dans ce défaut: il cite pluſieurs Auteurs pour prouver la puiſſance des Reliques; & preſque tous les miracles dont il parle, peuvent être contredits, j'oſe même dire détruits par des faits dont l'expérience journaliére nous démontre la réalité. Ceux qui fondent leurs ſentimens ſur l'autorité des miracles, ne réfle-

flechiſſent pas aſſez ſur ce qui ſe fait tous les jours pour donner un air de vérité à des impoſtures groſſiéres. Un peu plus d'attention leur feroit connoître que, puiſqu'il y a parmi les hommes, & ſur-tout parmi ceux qui s'érigent en Directeurs de Conſcience, tant de fourbes ou de crédules, il pourroit aiſément y en avoir eu dans les Siècles paſſés. „Quoi de plus merveilleux, *dit le Pere Scheffmacher* [25] que ce que rapporre Evagre du „Tombeau de Sainte Euphémie! Il dit que „cette Ste. apparoiſſoit ſouvent en ſonge à „l'Evêque de Conſtantinople ou à quelque au„tre homme d'une piété diſtinguée, pour „avertir qu'il étoit tems de venir recueillir „le ſang qui avoit coulé de ſes playes: que „pour lors l'Empereur, le Clergé, le Magi„ſtrat & une très grande foule de peuple ſe „rendoient dans l'Egliſe, & qu'en préſence „de cette multitude on paſſoit par un trou, „fait à un des côtés du Tombeau, une épon„ge attachée à une verge de fer; & que „moyennant cette éponge qu'on enfonçoit „bien avant dans le Tombeau, on en reti„roit une ſi grande quantité de ſang caillé, „qu'il

25 Lettres d'un Docteur Cathol. de l'Univerſité de Straſbourg à un Magiſtrat Lutherien de la même Ville. p. 389.

„qu'il y en avoit assez non-seulement pour „en faire part à tous ceux qui étoient presens, „mais aussi pour en envoyer dans les Provin-„ces à quiconque en demanderoit. Ce qu'il „y avoit de fort remarquable, c'est que ce „Sang ne se corrompoit jamais, & que sa „couleur étoit toujours également vive & „vermeille. Le même Auteur ajoute, que „le Tombeau repandoit une odeur si exquise, „qu'aucune autre odeur soit de fleurs, soit de „parfums, soit d'essences préparées, ne pou-„voit en approcher."

Assûrément, *Monsieur*, on peut dire, sans passer pour incrédule & pour entêté, que le recit de ce miracle porte avec lui sa réfutation; rien n'a l'air plus imposteur. Je demande pourquoi cette cérémonie de ne tirer le sang de Ste. Euphémie que par un trou & avec le secours d'une éponge; en sorte que personne ne pouvoit voir ce qu'il y avoit dans ce Tombeau? D'où vient, s'il étoit vrai que les playes de la Ste. répandoient du sang, n'ouvroit-on pas son Mausolée, & ne montroit-on pas aux yeux de tout le Peuple ce Corps sanglant? Avoit-on peur que le grand air joint à la perte du sang ne fît tomber Ste. Euphémie en foiblesse? En vérité il faut être aveugle, pour ne pas voir dans ce prétendu mira-

miracle, jusqu'où peut aller la fourberie & la mauvaise foi de quelques Ecclésiastiques.

Le P. Schemmacher dira peutêtre pour sa défense, que l'on ne peut sans injustice taxer de mensonge des gens illustres, tels que bien des Patriarches de Constantinople, qui certifioient que la Ste. leur avoit apparu en songe. Je répondrai à cela, que les hommes ont été à peu près de même dans tous les tems, & que j'ai des preuves authentiques que les Evêques & les Patriarches Grecs font aujourd'hui des momneries & des impostures aussi grandes. Il arrive tous les ans à Jérusalem un miracle aussi surprenant que celui qui se faisoit autrefois à Constantinople. La seule différence qu'il y a, c'est que l'un arrivoit au Tombeau de Ste. Euphémie, & que l'autre s'opére dans un lieu bien plus auguste, & qui devroit arrêter la mauvaise foi des Evêques Grecs par le respect qu'il inspire à tous les Chrétiens. „Le Samedi Saint, *dit un Au-* „*teur Catholique* [26], à deux heures après midi, „l'Evêque Grec de Jérusalem se fait donner la „Clef du St. Sépulcre, y entre & s'y enferme. „Les

[26] Voyage du Sr. Paul Lucas fait par ordre du Roi Louïs XIV. dans l'Asie Mineure, la Macedoine, l'Afrique, &c. Tom. I. pag. 309.

„Les Grecs croient que pendant cet intervalle
„qu'il y reste; il descend sur lui un feu du
„Ciel, qu'il reçoit. De cette idée ils conçoi-
„vent des joies inexprimables qu'ils tâchent
„de marquer par toutes sortes de folies. On
„les voit courir autour du S. Sépulcre comme
„des insensés: ils font même souvent des cho-
„ses qui paroîtroient indécentes dans des
„actions purement civiles; enfin l'Evêque
„sort & tient à la main un paquet de petites
„bougies allumées. Alors le silence revient,
„mais on s'empresse d'avoir de ce feu céleste,
„& ceux qui ont pu s'en faire donner des pre-
„miers s'estiment fort heureux. Ensuite on
„fait l'Office à l'ordinaire, & s'il y a quel-
„que ferveur assûrement la modestie ne s'y
„trouve point.“

Voilà un Miracle qui se fait annuellement dans un Tombeau, sans que personne puisse voir ce qui s'y passe: un Evêque chargé de l'exécution; un Peuple entier qui accorde sa croyance à celui qui assûre avoir reçu un feu céleste. Je demande au Pere Scheffmacher s'il y a rien d'aussi ressemblant au Fait dont Evagre fait mention; & je le prie de songer qu'il regarde cependant le Miracle de Jérusalem comme une imposture avérée, dans le tems qu'il reçoit aveuglément & sans exa-

examen celui de Conſtantinople. Voyons un autre prodige cité par ce Jéſuite. „On „voit, *dit-il* [27], à Florence dans l'Egliſe des „Dames Carmélites le Corps de Ste. Marie „Magdelaine de Pazzi, avec la conſiſtence, la „fraîcheur, le coloris & la fléxibilité que „donne la vie; de ſorte qu'à conſidérer ſon „air & ſa ſituation dans une eſpèce de lit pra-„tiqué ſous l'Autel, on diroit que c'eſt une „perſonne, qui dort tranquillement, & non-„pas un corps ſans ame. Que diront à cela „M. vos Miniſtres? n'y a-t il pas là de „quoi faire plier les plus fiers d'entr'eux? Car „enfin n'eſt il pas évident que Dieu ne peut „avoir ici d'autre vûe que de glorifier celle „dont il a été glorifié: qu'il autoriſe par „cette merveille la confiance que les Peuples „ont aux prieres de la Sainte; & que ſi le cul-„te & l'invocation des Saints déplaiſoit à Dieu, „il n'auroit garde d'en entretenir & d'en fo-„menter la pratique par de ſi étonnants pro-„diges?"

Je m'étonne qu'un auſſi habille homme que le Pere Scheffmacher faſſe ſonner ſi haut, & parle avec tant d'emphaſe de la choſe du mon-

[27] Lettres d'un Docteur Cathol. de l'Univers. de Stras-bourg à un Magiſtrat Luthérien de la même Ville. p. 309.

monde la plus aifée à détruire. Il interpelle tous les Miniſtres Luthériens de donner la raiſon de la conſervation du Corps de Ste. Marie Magdelaine de Pazzi : il prétend qu'il y a dans cela de quoi faire plier les plus fiers d'entre-eux ; en vérité je ne ſai à quoi penſe ce Pere, *aliquando bonus dormitat Homerus.* Il me ſemble que ſans être Théologien, il ne faut qu'avoir un peu de bon ſens, dès qu'on ne croit pas aux miracles & qu'on n'eſt pas Catholique, pour répondre au Pere Scheffmacher. Le Corps de Ste. Marie de Pazzi, peut-on lui dire, ſe conſerve, parce-qu'il a été très-bien embaumé : il a une couleur vermeille, parce qu'on a eu ſoin de la lui donner avec un pinceau : il eſt enfermé ſous

[28] Il n'eſt pas, Monſieur, que vous ne ſachiez qu'on garde à Naples la tête de St. Janvier, un des premiers Evêques de Benevent, avec une Phiole de verre pleine de ſon ſang ; & que, quand on met ces deux Reliques en préſence l'une de l'autre, le jour de la Fête du Saint Martyr, le ſang, qui étoit auparavant figé, durci & d'une couleur opaque, devient liquide & vermeil, s'agitant & bouillonnant comme s'il étoit touché de quelque ſentiment de joie, & du deſir de ſe réunir au Chef qu'il a autrefois animé. *Lettres d'un Doct. &c. ubi ſupra.*

[29] Un autre Jeſuite, qui a traduit les Confeſſions de St. Auguſtin, m'aprend encore un miracle dans le gout de celui de St. Janvier. Il dit à la Ducheſſe d'Aiguillon à

ſous l'Autel, entouré d'une grille de fer, & ne paroît qu'au travers d'une glace, pour qu'on ne s'apperçoive point de la ruſe; on a fait tout cela, afin d'acréditer les Reliques & de tirer de l'argent du Peuple, toujours la dupe des pieuſes fourberies. Vous me fourniſſez vous-même, Pere Scheffmacher, des raiſons eſſentielles pour me perſuader qu'il peut y avoir de grands fourbes à Florence, en me faiſant reſſouvenir de ceux qui vivent à Naples; & je vous ai une grande obligation d'avoir fait mention du Miracle ridicule de St. Janvier [28]. Je vois par-là que tout vous eſt bon, & que pourvû qu'une choſe puiſſe vous être utile, vous ne trouvez rien de trop chaud ni de trop froid [29].

Je

qui il dédie ſon Ouvrage. Que dois-je donc eſpérer lorsque St. Auguſtin repandra lui-même les torrens de ſon feu divin dans vôtre belle ame! certainement ſi nos Peres ont vû pendant pluſieurs Siècles le coeur de ce grand homme treſſaillir dans un Coeur de criſtal aux principales fêtes de l'année, je me confie que ce ſera dans le vôtre qu'il aura deſormais ces nobles ſaillies qui le feront revivre à la poſterité. Confeſ. de St. Auguſtin, traduites par le Pere René de Cerizieres de la Compagnie de Jeſus. Paris 1662. Je ſuis faché que le Pere Cerizieres n'ait pas jugé à propos de nous apprendre dans quel tems & à quelle occaſion le Coeur de St. Auguſtin a ceſſé ces *nobles Saillies*, & n'a plus voulu treſſaillir les

Je ne comprends point, *Monsieur* comment le Père Scheffmacher a pu citer un Miracle, de la fausseté duquel toute l'Europe est persuadée. Quand je dis toute l'Europe, j'entends tous les gens de bon sens de quelque Religion qu'ils soient; lui-même n'est-il pas convaincu que ce n'est-là qu'une fable? Ne sait-pas que ce pretendu Sang qu'on dit être dans la Bouteille qu'on voit, n'est qu'une liqueur que la chaleur met en mouvement? Ignore-t-il la quantité de Cierges qui sont allumés sur l'Autel & dans l'Eglise: la chaleur étonnante qu'on y ressent par la foule du monde qui s'y trouve? Comment a-t-il pu se résoudre à faire mention d'un miracle dont, je ne dis pas tous les Italiens, mais tous les Napolitains sensés & d'un certain rang, se moquent aujourd'hui? N'a-t-il pas compris que

jours de grandes fêtes. Peut-être est-ce depuis que les Molinistes ont taché de diminuer sa gloire. Ce Saint aura été faché, & son coeur devenu triste aura perdu la force élastique qui le faisoit tréssaillir dans un coeur de verre. Credat Judeus Apella, non ego.

3° Vous savez apparemment aussi, Monsieur, que la langue de St. Jean Nepomucène, Chanoine de Prague, se conserve depuis plus de 300 ans fraîche & entiere dans la Cathédrale de la même Ville, privilège accordé à cette langue pour la fidélite qu'elle eut à garder le *Secret* de

que c'est décréditer l'autenticité des véritables, que de vouloir en approuver de pareils? Il ne s'est pas encore contenté de ce dernier Fait aussi faux que ridicule, il a parlé amplement de la langue de St. Jean Népomucène [30]: autre fable inventée par l'avarice des Prêtres, & aussi absurde que celle que debitent les Dominicains établis à St. Maximin, qui disent qu'ils conservent le Chef de Ste. Magdelaine. Ils ont collé sur le front d'une grosse tête de mort un morceau de parchemin de la largeur d'un demi Ecu, & ils font croire que cet endroit de la peau a toujours subsisté, parce que c'est celui où Jésus-Christ mit la main, lorsqu'après sa résurrection ayant apparu à la Magdelaine il lui dit, *Noli me tangere* [31].

Tous

la Confession. Car Venceslas IV. Roi de Boheme aiant entrepris de faire parler le Saint Homme sur le sujet de la Reine, dont il étoit Confesseur. & n'ayant pu y réussir, ni par les plus belles promesses, ni par les traitemens les plus barbares, il fit jetter le Saint dans la Moldave, où il fut noyé; & de toutes les parties de son corps il n'y eut que la langue qui échappa à la corruption. *Idem ibidem.*

[31] Les Jesuites mêmes se sont mocqués de cette fable absurde inventée par l'avarice des Dominicains. Voici comment parle le Pere Hardouin de cette fiction. Con-

Tous les Théologiens Jésuites n'ont point été assez retenus sur ce qui regarde les Miracles. Vous en pouvez juger par le Pere Scheffmacher, que je regarde comme un des plus grands hommes de la Société. Ils ont sur-tout poussé les choses à l'extrême, lorsqu'ils ont parlé des faits prodigieux opérés par quelques-uns de leurs Peres. Dès qu'il s'agit de la gloire de la Société, il n'y a rien, quelqu'extraordinaire qu'il soit, qu'ils n'avancent hardiment. Je me contenterai de vous en citer un Exemple pris dans un de leurs Livres. „Un jeune garçon à Paris eut une „vision dans laquelle St. Jean l'Evangéliste, „qui s'apparut à lui, lui demanda s'il vou„loit être Capucin ou Chartreux; à quoi ce „garçon ayant répondu, *ce que Dieu voudroit*, „il lui laissa un papier en lui disant en voilà „trois, choisissez celui que vous voudrez; & „dans ce papier il avoit écrit les noms des „Capucins & des Chartreux en lettres d'argent, „& celui des Jésuites en lettres d'or [32].“

Il

stat Dominicanos ipsos non nisi anno 1279. die 4 Decembris inventum ibi dicere Corpus Stæ. Magdalenæ; novem annis ipsis post obitum Sti. Ludovici, & ex illa haud dubie inventione cœpit credulitas quæ postea paulatim

Il faut avouer que St. Jean avoit une grande amitié, & j'ose dire un grand respect pour la Société; mais il me paroît que les Chartreux & les Capucins étoient en droit de se plaindre de lui; la difference de l'or à l'argent est trop considérable. Il est heureux pour les Bénédictins & pour les Peres de l'Oratoire, que le même Auteur Jésuite n'ait pas fait écrire leurs noms à l'Evangéliste; car je suis assûré qu'il ne lui eût fait employer que de l'encre la plus commune & la plus mauvaise. Si les Jansénistes de leur côté avoient eu quelque Evangéliste pour Secrétaire, les Jésuites n'auroient peut-être été écrits qu'avec du charbon. Je m'étonne qu'ils n'ayent point fait parler encore quelque Saint sur le compte de la Société; le beau portrait qu'il en feroit! C'est dommage que les Miracles que St. Paris fait depuis si long-tems n'ayent pu assez l'accréditer, pour pouvoir prononcer des Arrêts, qui ne pussent point être contredits. Malheureusement pour lui il n'a guère d'autorités que chez

crevit. Hard. Oper. Var. Ant. Numis. Reg. Franc. p. 636.

[32] Image du premier Siècle de la Société des Jésuites. p. 24. cité dans la Morale Pratique des Jésuites, Tome I. pag. 113.

chez ses Partisans; encore pass[...]
prit de toutes les différentes S[...]
fourbes & des Visionnaires. [...]
les gens sensés de toutes les R[...]
formé le dessein de se réunir [...]
de tourner en ridicule les pré[...]
de leur Saint, & la folie de [...]
quent. „Quelle foi, *dit un* [...]
„*tant* [32], voulez vous qu'on a[...]
„moins dont on a autant de li[...]
„que de ceux sur qui vous vo[...]
„la vérité des faits? Vous ave[...]
„leur sincérité, leur désintere[...]
„lumiéres, leur sagesse, on fe[...]
„tenir. L'affaire d'une *le Fran*[...]
„les yeux à quiconque ne s'est [...]
„les fermer à la lumiere. La [...]
„les Fauteurs des Miracles ou[...]
„cette affaire n'est propre qu'à [...]
„Quoi! Je croirai qu'une fille [...]
„travaillée d'une maladie des [...]
„d'une complication de maux, [...]
„suportables les uns que les [...]
„guérie subitement & parfaitem[...]

[32] Lettres sur les Miracles, &c. par[...]
pour servir de Réponse au Discours sur [...]
lequel Mr. de Maupas l'a combattu. Lett[...]



chez ses Partisans; encore passent-ils dans l'esprit de toutes les différentes Sectes pour des fourbes & des Visionnaires. Il semble que les gens sensés de toutes les Religions ayent formé le dessein de se réunir contre eux, & de tourner en ridicule les prétendus miracles de leur Saint, & la folie de ceux qui l'invoquent. „Quelle foi, *dit un Ministre Protes-„tant* [32], voulez vous qu'on ajoute à des té-„moins dont on a autant de lieu de se défier, „que de ceux sur qui vous vous reposez de „la vérité des faits? Vous avez beau vanter „leur sincérité, leur dèsinteressement, leurs „lumiéres, leur sagesse, on sait à quoi s'en „tenir. L'affaire d'une *le Franc* a pu ouvrir „les yeux à quiconque ne s'est pas obstiné à „les fermer à la lumiere. La conduite que „les Fauteurs des Miracles ont tenue dans „cette affaire n'est propre qu'à les décréditer. „Quoi! Je croirai qu'une fille après avoit été „travaillée d'une maladie des plus étranges, „d'une complication de maux, tous plus in-„suportables les uns que les autres, a été „guérie subitement & parfaitement à St. Mé-„dard:

32 Lettres sur les Miracles, &c. par Mr. Des Voeux pour servir de Réponse au Discours sur les Miracles, dans lequel Mr. de Maupas l'a combattu. Lett. V.

„dard: que tout le voisinage en a été té„moin, pendant qu'une information juri„dique démontre la fausseté de la plûpart de „ces faits: pendant que des témoins, qui „confirment par serment, prêté entre les mains „des Juges, la vérité de leur déposition, me „disent qu'elle étoit considérablement soula„gée auparavant; que plusieurs des maux „dont vous la chargez étoient chimériques, „qu'elle n'étoit pas plus forte en revenant de „St. Médard qu'en y allant, qu'elle eut enco„re besoin de remedes ensuite! Et pourquoi „le croirai-je? parceque vous produisez „une foule de Certificats mandiés par Anne „*le Franc*, informes & dont plusieurs ne signi„fient rien: parce qu'Anne *le Franc* s'est éclip„sée, de peur qu'on ne lui fît avouer la vé„rité; parceque vous n'avez pu rien oppo„ser aux preuves de fait, par lesquelles Mon„sieur l'Archevêque de Paris vous confond „dans son Mandement? En vérité, Monsieur, „si des preuves telles que celles que vous „produisés, l'emportent sur des preuves juri„diques, on ne saura plus à quoi s'en tenir. „Plus vous avez de témoins sur ce fait parti„culier, plus vous m'êtes suspect sur tous „ceux que vous publiez. Puisque vous avez „pu en trouver tant pour attester des faits

„dont la fausseté est évidente à mon égard,
„vous pouvez-bien en avoir trouvé pour cer-
„tifier d'autres faits de même espece.“

Vous me faites la justice, *Monsieur*, de croire que je n'ai aucune prévention sur les disputes des Théologiens; ainsi je n'hésiterai pas à vous dire que je trouve les raisons de ce Ministre évidentes, & qu'il seroit à souhaiter, soit pour les Molinistes, soit pour les Jansénistes, qu'ils ne fournissent pas à leurs Adversaires les Protestants une matiere aussi ample à leurs critiques, & à leurs justes railleries. Le Ministre Drelincourt a porté aux Moines, sur les fourberies & la supposition des Miracles, des coups encore plus sensibles, que ceux dont Mr. Des Vœux blesse les Jansénistes. Il a convaincu ces Moines d'une friponnerie manifeste, & le Pere Scheffmacher auroit sans doute été surpris si les Ministres Luthériens qu'il croioit faire ployer par la relation de la conservation du Corps de Ste. Marie de Pazzi, lui avoient apporté pour preuve de la friponnerie des Théologiens Catholiques de Florence l'exemple de celle des Théologiens Polonois constatée d'une maniere claire, évidente, & si bien circonstanciée, qu'il est impossible de pouvoir refuser de s'y rendre. Peut-être serez-vous

bien

bien aiſe, *Monſieur*, d'être informé de cette pieuſe fourberie. En voici le recit, tel que l'a donné le ſavant Drelincourt en écrivant au Prince Erneſte Landgrave de Heſſe. „Le „Pape, *dit-il* [33], le voulant gratifier (le Pa„latin Chriſtophle Radziwil) lui donna à ſon „départ une Boëte remplie de Reliques. Etant „de retour en ſa maiſon, & la nouvelle de „ces Reliques étant répandue, quelques mois „après des Moines vinrent avertir ce Prince „qu'il y avoit un Poſſédé, dont on avoit en„vain conjuré le Diable, & que juſque-là „tous les Exorciſmes avoient été inutiles. On „le ſupplia de vouloir prêter pour le ſecours „de ce miſérable les précieuſes Reliques qu'il „avoit apportées de Rome. Le Prince les „accorda volontiers: on les porta à l'Egliſe „avec une pompe ſolemnelle, & un appareil „magnifique: tous les Moines les y accom„pagnérent; enfin on les poſa ſur l'Autel, & „au jour aſſigné une multitude innombra„ble de peuple étant accourue à ce ſpectacle, „après les conjurations ordinaires on appli„qua les Reliques. A l'inſtant même le Dé„mon prétendu ſortit du Corps de ce poſſédé „avec

33 Drelincourt, Rép. à la Lettre de Mr. le Prince Erneſte de Heſſe, pag. 305.

„avec des geſtes & des grimaces extraordinai-
„res. Chacun cria Miracle, & le Prince, le-
„va ſes yeux & ſes mains au Ciel, pour lui
„rendre graces de ce qu'il avoit apporté une
„choſe ſi ſainte & qui faiſoit de tels miracles.
„Mais quelques jours après comme il étoit
„dans cette admiration & ce tranſport de jo-
„ie, & qu'il exaltoit par des louanges exceſſi-
„ves la vertu de ces Reliques, il apperçut
„qu'un jeune Gentilhomme de ſa Maiſon, qui
„avoit la garde de ce Treſor ſe prit à rire."
Ce Prince fut auſſi curieux de ſavoir la rai-
ſon de ce ris hors de ſaiſon, que je ſuis cer-
tain, *Monſieur*, que vous l'êtes d'apprendre
le reſte de cette Hiſtoire. Il ordonna donc
à ſon Gentilhomme de lui dire pourquoi il
ſembloit mépriſer les Reliques; mais ce
ne fut qu'après qu'on lui eût promis qu'on
lui pardonneroit une petite faute qu'il avoit
faïte, qu'il conſentit à contenter la curio-
ſité de ſon Maître. Ecoutez de nouveau,
Monſieur, le même Miniſtre qui va ſatis-
faire la vôtre. „Le Gentilhomme *dit-il*
„avoua, qu'en retournant de Rome, il avoit
„perdu la Boëte de Reliques qui lui avoit
„été donnée en garde, & que ne l'ayant
„oſé dire de peur d'être châtié, il avoit
„trouvé moyen d'en recouvrer une pareille,
„&

„& de la remplir de tout ce qu'il avoit pu „ramasser de petits os de Bêtes & de bagatel- „les semblables aux Reliques perdues, que „voyant donc que l'on rendoit tant d'honneur „à ce vilain amas d'ordures, & que même „on lui attribuoit la vertu de chasser les Dé- „mons, il avoit juste sujet de s'en étonner. „Le Prince ajouta foi à ce rapport, & néan- „moins voulant être plus particuliérement „éclairci de la fourbe, il envoya dès le len „lemain querir les Moines, & les pria de „s'informer s'il n'y avoit plus de Démonia- „ques qui eût besoin du secours de ces Reli- „ques. Peu de jours après ils lui amenérent „un nouveau Possédé, qui jouoit le même „personnage que celui qui avoit paru aupara- „vant Le Prince commanda qu'en sa pré- „sence on exorcisât ce Démoniaque; mais „comme tous les Exorcismes, que l'on a cou- „tume d'employer en tel cas, se trouvérent „inutiles, il dit qu'il vouloit que cet homme „demeurât dans son Palais jusqu'au lende- „main & que les Moines se retirassent. Après „qu'ils se furent retirés, il mit ce prétendu „Démoniaque entre les mains de ses Palefre- „niers Tartares, qui, selon qu'il leur avoit „été commandé, l'exhorterent d'abord à con- „fesser la fourbe. Mais comme il s'opiniâ-

„tra à la vouloir continuer par ſes geſtes hor-
„ribles & furieux, ſix d'entr'eux à coups de
„verges & d'eſcourgées le mirent en tel état,
„qu'il fut contraint de recourir à la miſéri-
„corde du Prince, qui lui pardonna auſſi-tôt
„qu'il eût confeſſé la vérité. Dès que la nuit
„fut paſſée le Prince envoya querir les Moi-
„nes, en la préſence deſquels ce miſérable
„ſe jettant à ſes pieds, proteſta qu'il n'étoit
„point Démoniaque, & qu'il ne l'avoit ja-
„mais été; mais que ces Moines l'avoient
„obligé à le contrefaire. D'abord les Moi-
„nes priérent le Prince de ne point croire
„cela, & dirent que c'étoit un artifice du Dia-
„ble qui parloit par la bouche de cet hom-
„me, mais le Prince répondit que ſi les Tar-
„tares avoient pu contraindre le Diable à di-
„re la vérité, ils auroient bien le pouvoir de
„la tirer de la bouche des Moines. Eux, ſe
„voyant preſſés de la ſorte, confeſſérent l'im-
„poſture, & dirent que ce qu'ils avoient fait
„étoit à bonne intention, & pour empêcher
„le cours de l'Héréſie."

Après une Hiſtoire auſſi ſurprenante n'eſt-on pas en droit de rejetter tous les faits prodigieux dès qu'ils ne ſont point d'une évidence inconteſtable? Et ne peut-on pas avec raiſon ſoutenir que les Eccleſiaſtiques, qui paſ-

ſent

ſent pour les plus doctes & les plus pieux, ne ſe font pas une peine de ſuppoſer des faux miracles, dès qu'ils les croyent propres à favoriſer la bonne cauſe, c'eſt-à-dire celle qu'ils défendent.

Il n'eſt rien de ſi trompeur que l'autorité des miracles; toutes les Sectes ſe vantent d'en avoir. Quoi! croirai-je aux uns, l'orſque je refuse d'ajouter foi aux autres? Eſt-ce la bonne foi de ceux qui me les racontent qui doit me déterminer? Je vois également des Théologiens fourbes & menteurs dans ma Religion comme dans les autres. Eſt-ce l'ancienneté des Auteurs qui me fera pancher pour eux? Pourquoi dès le III. & IV. Siècles n'y aura-t-il pas eu de grands Hommes ſuperſtitieux, d'habiles gens, qui auront cru bien faire d'autoriſer des faux miracles, des gens pieux qui en auront inventé de nouveaux dans la vûe de ſervir Dieu & la Religion, puiſqu'il ſe trouve aujourd'hui de toutes ces ſortes de gens qui ne ſe font aucun ſcrupule d'agir de même? Hors les miracles qui ſont dans l'Ecriture, je n'ai des autres que des preuves incertaines: il y en a même pluſieurs qui ſont oppoſés à l'idée que Dieu m'a donnée de ſa ſageſſe, de ſa puiſſance, & de ſa juſtice; dois-

je

je préférer à la lumiere naturelle, à la Raison, à l'évidence le sentiment d'un homme, parcequ'il est mort depuis douze cens ans? Faut il que je me soumette aveuglément à une erreur, parcequ'elle est établie depuis plusieurs Siècles? En ce cas Cicéron avoit raison de soutenir la vérité des Oracles de Delphes: il se servoit de l'ancienneté & de l'expérience; je laisse à juger si cette expérience étoit bien fondée. „Je soutiens, *dit* „*ce Philosophe* [34], que l'Oracle de Delphes „n'auroit jamais éte si fameux, & n'auroit „jamais reçu tant de presens des Princes & „des Nations, si l'on n'eût pas de tout te s „éprouvé la vérité de ces prédictions.“ I ais, dira un Théologien partisan des Miracles, ces faits ont été examinés & reçus: dans tous les tems on a reconnu leur vérité: pendant plusieurs Siècles les plus grands hommes les ont crus; & il n'en étoit pas de même de ces faux Oracles. Ecoutons encore Cicéron qui va nous prouver la réalité de la Divination

34 Defendo unum hoc: nunquam illud Oraculum Delphis tam celebre & tam clarum fuisset, neque tantis donis refertum omnium Populorum atque Regum, nisi omnis ætas Oraculorum illorum veritatem esset experta. *Cicero de Divinat. Lib. I.*

tion de la même maniere. „Nous ne de„vons pas, *dit-il* [35], tant examiner la cause „que les suites des choses. Elles ont été re„marquées d'un tems immémorial, bien pe„sés & vérifiées par l'événement. Je suis „content de savoir ce qui se fait, quoique „j'gnore les moyens dont on se sert pour le „faire."

Quel fondement un homme sensé peut-il faire sur des arguments qui servoient aux Payens à prouver la réalité des choses les plus fausses & les plus ridicules? Il faut convenir de bonne foi que pour ne point tomber dans l'erreur, on ne doit pas accepter, aveuglément une croyance, parcequ'elle est établie depuis plusieurs siècles, & qu'elle a été reçue & soutenue par des gens qui se sont acquis une grande réputation. Je ne saurois mieux appuyer ce sentiment qu'en le fortifiant de l'autorité d'un des premiers & des plus illustres Savans de l'Europe. „On „trouvera peut-être, *dit Mr. de Beausobre*,

35 Quarum quidem rerum eventa magis quam causas quæri oportet. Observata sunt hæc tempore immenso, & significatione eventus animadversa & notata. Hoc sum contentus, quod etiamsi quomodo quidque fiat, non norim, quid fiat intelligo. *Cicero de Divinat. Lib. I.*

„*bre* [36], que je parle quelquefois des anciens
„Docteurs d'une maniere qui ne paraît pas
„assez respectueuse. Je ne disconviens pas
„qu'il ne puisse m'être échappé quelques ter-
„mes que j'aurois pu adoucir. Des relations
„visiblement fausses, ou pleines d'exagération:
„de mauvais raisonnemens, une aveugle cré-
„dulité pour tous les faits qui pouvoient des-
„honnorer les Hérétiques: une passion visi-
„ble de rendre leurs personnes odieuses;
„tout cela irrite & soulève les Esprits équita-
„bles. Mais ce qui fait perdre patience,
„c'est l'abus interéssé que certaines gens font
„du nom & des témoignages des Anciens.
„Il s'est introduit depuis long-tems une sorte
„de faux raisonnement, que j'appellerai le
„*Sophisme de l'Autorité*, & dont on fait en-
„core aujourd'hui le plus pernicieux usage.
„La Raison & la Religion en sont opprimées.
„Pour défendre des opinions évidemment
„fausses & des pratiques superstitieuses, on
„vous cite un mot des Anciens en leur don-
„nant le titre fastueux de Saints & de *grands*
„*Saints*. A l'ouïe de ces titres surperbes, le
„Peuple séduit s'imagine entendre des Ora-
„cles

36 Histoire de Manichée & du Manicheïsme, Tom. I. Préf. pag. XXII.

„cles & croit de bonne foi, que la justesse
„des pensées, l'exactitude des expressions, la
„solidité du raisonnement & la certitude du
„témoignage sont nécessarement liées avec la
„Sainteté *& la grande Sainteté.* Il se figure
„même qu'une direction particuliere du St.
„Esprit en est inséparable; alors la Raison
„honteuse & timide n'ose résister, ou si elle
„est assez hardie pour le faire, les Adula-
„teurs de l'Antiquité se récrient à la pré-
„somtion, à l'orgueil, & enfin à l'Hérésie.
„Jésus-Christ a beau dire, *qu'il est lui seul*
„*nôtre Maître*, & St. Paul *que nous ne devons*
„*pas nous rendre Esclaves des hommes:* on
„prétend enchainer ce qu'il y a de plus libre
„en nous, qui est la Foi & la Raison; & tout
„cela sous le prétexte d'un respect religieux
„pour les Peres, mais en effet pour main-
„tenir des erreurs & des abus manifestes, &
„pour régner sur les Consciénces. Jamais
„Constantin VI. que de miserables Moines
„ont flétri du méprisable surnom de *Coprony-*
„*me*, ne montra plus de prudence & de ju-
„gement, que lorsqu'il défendit de donner
„le titre de Saint, à qui que ce soit, excepté
„aux Apôtres; il en vit l'abus & voulut le
„corriger. J'estime & j'honore les Peres:
„mais je ne les crois point du tout infailli-
bles,

„bles, ni du côté du témoignage, ni du côté „du raiſonnement. Et ceux-là même qui „ne ceſſent d'en exalter l'autorité, ne laiſſent „pas que de les critiquer dans l'occaſion. Ils „ont bien plus fait: ils ont corrompu leurs „Ouvrages en une infinité d'endroits; & cela „s'appelle les réformer.„

Je ſuis aſſûré, *Monſieur*, que vous approuverez autant que moi les ſages raiſonnemens de l'illuſtre Mr. de Beauſobre, & que vous les regarderez comme un excellent Préſervatif contre la Superſtition. Le Livre d'où j'emprunte ce paſſage, eſt digne des plus grands éloges. Il eſt écrit d'un ſtile ſimple, naturel; mais mâle & nerveux, La candeur, la bonne foi, le deſintereſſement y régnent autant que l'érudition & la juſteſſe. La préciſion & une fine & ſage critique ſont répandues dans tout l'Ouvrage. Quelques ſérieuſes que ſoient par elles-mèmes les matieres que l'Auteur traite, il a ſçû les égayer par mille digreſſions utiles, amuſantes & qu'il tire habilement du fond de ſon ſujet Les choſes qui ſont les plus abſtraites ſont maniées ſi bien & ſi agréablement, qu'elles ſont miſes à la portée de tout le monde. Une Dame aimable, un Petit-Maître enjoué peuvent devenir ſavans dans l'excellent Livre de l'Hiſtoire

ſtoire Critique du Manichéiſme. On diroit avec raiſon, en parlant de cet Ouvrage, qu'il ſemble que Bayle, l'ingénieux Bayle, ait enfin trouvé le digne Rival de ſon érudition & de ſon enjouement. J'aurai ſouvent occaſion, dans les Lettres que je vous écrirai ſur les Philoſophes & les Hiſtoriens, de citer cette Hiſtoire, & de vous en faire connoître les beautés; je ne vous cacherai point auſſi les légers défauts que j'ai cru y appercevoir dans quelques endroits, qui ſont en bien petit nombre eu égard aux grandes beautés qui y ſont répandues avec profuſion. Ces beautés éclatantes n'ont point empêché les Auteurs du Journal de Trevoux, gens incapables de rougir des menſonges les plus évidens, & des calomnies les plus noires, de ſe déchaîner contre le Livre de Mr. de Beauſobre avec leur mauvaiſe foi ordinaire, & de vomir dans leur mépriſable Libelle les injures les plus groſſiéres. Il étoit bien juſte que, puiſque ce ſavant Homme a autant de mérite que les Paſcals, que les Arnaulds, que les Rollins, que les Deſpreaux, il fut traité de la même maniére.

§. III.

Des Cabales & des Intrigues ſecrettes des Théologiens.

Il me reſte encore, *Monſieur*, pour vous

faire connoître à fond le caractére & les manœuvres des Théologiens, de vous donner une idée de leurs cabales & de leurs intrigues secrettes. Vous serez étonné des resorts qu'ils font agir quelquefois pour venir à bout de leurs entreprises, & vous plaindrez les Peuples d'être la dupe de ceux qu'ils regardent comme des guides aussi vertueux qu'infaillibles. Je ne saurois rien trouver de plus propre pour vous mettre au fait des fourberies Théologiques, que de vous faire parcourir succintement les troubles qui sont arrivés dans la République des Lettres au sujet du Systême du Pere Hardouin. Vous savez que dans le commencement de la Réforme les Théologiens Protestants se déclarérent hautement contre les Peres; ils critiquérent leurs Ouvrages, ils firent enfin ce qu'ils purent pour les décrier, parcequ'ils leur étoient peu favorables dans bien des endroits. Les Docteurs Catholiques au contraire, & sur-tout les Jésuites, soutinrent vivement la gloire des anciens Auteurs sacrés; ils traitérent d'*Hérétiques*. d'*Ignorans*, d'*Imposteurs*, *de Fourbes &* d'*Entêtés* ceux qui n'avoient pas pour eux un profond respect. Pour être assûré du fait que je vous avance; il n'y a qu'à ouvrir le premier Livre de Controverse: cette querelle dura

dura près de deux cens ans: enfin les Protestants furent entiérement bannis du Royaume: leur exil fit finir toutes les disputes; on n'écrivit presque plus sur des matieres de Controverse. Cependant les troubles du Jansénisme succédérent à ceux du Calvinisme: les disputes entre le Port-Royal & les Jésuites furent très vives. St. Augustin & quelques autres Peres de l'Eglise devinrent par là aussi incommodes & aussi à charge aux Molinistes, qu'ils l'avoient été aux Protestants. Comment faire dans une situation aussi épineuse? La Société prit son parti, elle comprit que dans les maux violens il faut de l'émétique; elle résolut d'anéantir tous les Peres de l'Eglise, & de faire passer leurs Ouvrages pour des Livres apocryphes & supposés. Cette entreprise, comme vous voyez, étoit de difficile exécution, cependant elle ne desespéra pas d'en venir à bout: elle chargea le Pere Hardouin de l'exécution de ce projet, & ce Jésuite osa faire imprimer un Ouvrage, dans lequel il déclaroit[37] que presque tous les Auteurs Latins, tant sacrés que profanes, avoient été

37 Incredibile ac simile portenti est, quantam falsorum Scriptorum segetem de rebus tum sacris tum profanis execranda & detestabilis una quædam, ut cæteras sileam,

été ſuppoſés par une Aſſemblée deteſtable, digne d'exécration, & par quelques autres perſonnes, qui vivoient il y a environ cinq cens ans. A peine ce Jéſuite, dans tous les Auteurs qui nous reſtent de l'Antiquité, en reconnut-il trois pour légitimes; encore rejetta-t-il une partie de leurs Ouvrages. Ecoutez-le lui-même vous inſtruire de ſon Syſtême.

„Je rapporterai ici, *dit-il* [38], la Conjectu-„re d'un homme, qui ne rencontre pas tou-„jours

ante annos fere quingentos Officina effuderit: quanta ſit e diverſo, ut auri ac gemmarum, ita genuinorum paucitas. Aurum igitur a ſtipula plumbove ſecernere, hoc opus hic labor eſt. *Chronologiæ ex Nummis antiquis reſtitutæ Proluſio, de Nummis Hadrian. p. 68.*

[38] Afferam hoc loco non inanis quidem ſemper Conjectoris, ſed nunc tamen plus juſto fortaſſis ſuſpicioſi, ingenioque nimium indulgentis hominis conjecturam. Accipiet quiſque ut volet. Deprehendit ille, ut quidem muſſitabat nuper nobiſcum, cœtum certorum hominum ante Sæcula neſcio quot extitiſſe, qui Hiſtoriæ veteris concinnandæ partes ſuſcepiſſent, qualem nunc habemus, cum nulla tunc extaret: ſibi probe notam illorum ætatem atque Officinam eſſe: inque eam rem iſtis ſubſidio fuiſſe Tullium, Plinium, Maronis Georgica, Flacci Sermones & Epiſtolas; nam hæc illa ſola cenſet, quod vereor ut cuiquam ſuadeat, ex omni Latina Antiquitate ſincera Monumenta, præter Inſcriptiones admodum paucas Faſtoſque nonnullos. E cæteris ſcriptis Monumentis,

„jours mal; mais qui en cette occasion est „peut-être un peu trop soupçonneux. Un chacun lui donnera tel tour qu'il voudra. Il „a découvert, à ce qu'il me disoit dernièrement en cachette, qu'il y a je ne sais combien „de Siècles qu'une certaine Assemblée de gens „se chargea du soin de composer l'Histoire „ancienne, qui étoit alors entiérement perdue. „Il est parfaitement informé du Siècle auquel „ont vêcu ces gens-là, aussi-bien que du Lieu, „où ils ont travaillé. Pour tous Monumens „d'anti-

qui hodie valde sudant, ut conciliatis quanta licet ingenii vi sententiis inter se plerumque diffidentibus, Historiæ corpus unum integrum repræsentent, eos sibi videri, ajebat, ex pluribus fabulis novam alteram velle fabricare ac scite concinnare, secum omni ex parte aptius cohærentem. Addebat illis Annalium Architectis majori fuisse adjumento magnam Nummorum antiquorum, quam diligentissime congesserant suppellectilem. Horum potestatem inprimis fuisse penes totius consilii principem ac primarium operis Architectum: cui propterea quod, ut Thesaurum Draco, sic ille Nummos in Arca incredibili sollicitudine custodiret, nec nisi parce admodum eorumdem usum conspectumve cæteris impertiret, jocose Sodales geminum *Severi Archontii* nomen fecere: alterum Latinæ consuetudinis à morositate: Græcum alterum ab eo quem inter eosdem gereret veluti Magistratu. *Hard. Chronologia ex Nummis antiquis restituta Prolusio, &c. pag. 60.*

„d'antiquitè ils n'avoient que Cicéron, Pli-
„ne, les Georgiques de Virgile, les Satires
„& les Epitres d'Horace. Ce Critique croit,
„ce que je crains bien qu'il ne puiſſe perſua-
„der à perſonne, que nous n'avons point d'au-
„tres véritables Monumens de l'Antiquité que
„ceux-là, excepté quelques Faſtes & fort peu
„d'Inſcriptions. A l'égard des autres Monu-
„mens, qui paſſent pour anciens, & qui ſont
„ſouvent en contradiction les uns avec les au-
„tres, ceux qui ſe donnent aujourd'hui tant
„de peine pour les concilier, & veulent
„s'en ſervir pour faire un Corps d'Hiſtoire
„complette, ne font à ſon avis que joindre
„enſemble pluſieurs Fables, pour en compo-
„ſer ingénieuſement une autre dont toutes les
„parties ſoient mieux liées entr'elles. Il me
„diſoit de plus, que ces gens-là pour plus
„grande reſſource avoient ramaſſé avec beau-
„coup de ſoin un grand nombre de Médailles
„antiques: que ces Médailles avoient été pour
„la plûpart entre les mains du Chef & du
„principal Auteur de toute l'entrepriſe, qui
„les gardoit avec un ſoin incroiable dans un
„Coffre, & n'en faiſoit part aux autres qu'avec
„beaucoup de réſerve & de circonſpection:
„que cette conduite avoit porté les gens de la
„Société à l'appeller par raillerie *Severus Ar-*

„*chon-*

„*chontius*; le premier de ces noms, qui est „Latin, marquant sa maniere d'agir difficile „& peu communicative, & le second, qui „est tiré du Grec, désignant le rang qu'il te-„noit dans la même Société.“

Vous jugez bien, *Monsieur*, qu'un sentiment aussi étonnant que celui du Pere Hardouin surprit le Public & indigna les véritables Savans. Ce n'étoit pas là de quoi s'embarrassoient les Jésuites: il vouloient venir à leur but: & comme les demi-Savans & les ignorans, Amateurs de la nouveauté & de tout ce qui a un caractère de singularité, assûroient une certaine réussite au Systême du Pere Hardouin, ils n'attendoient qu'une occasion favorable pour se déclarer ouvertement en sa faveur; mais il arriva une chose qui rompit tous leurs projets, les força à garder le silence, & même à condamner leur Enfant perdu.

Au bruit que fit le Livre du Pere Hardouin les Protestants se réveillérent, & leur haine pour les Jésuites l'emportant de beaucoup sur celle qu'ils avoient pour les Peres de l'Eglise, des Auteurs Réformés s'avisérent de soutenir les précieux restes de l'Antiquité, soit sacrée, soit profane. Les Jésuites n'avoient point prévu ce coup; comment au-

roient-ils pu penser que des gens, qui pendant deux cens ans s'étoient déchaînés contre les Peres, en prendroient la défense des qu'on voudroit les en débarrasser entiérement? Il fallut cependant changer de ton. Ils comprirent que tous les Catholiques alloient se révolter, & qu'ils leur reprocheroient qu'ils vouloient détruire la Religion: qu'ils prêtoient des armes aux Libertins; & que si les Ecrits des Peres étoient supposés, on pouvoit avoir fait la même chose à l'égard de bien des Livres sacrés.

Deux Savans [39] réfutérent les faux raisonnemens du Pere Hardouin; mais ce qu'il y eut de plus mortifiant pour les Jésuites, c'est qu'un Protestant devint le Vangeur des Peres de l'Eglise, & qu'on vit en France que des gens auxquels ils avoient si souvent reproché de n'avoir pas assez de respect pour les anciens Docteurs, les défendoient contre les attâques d'un Théologien de la Societé. L'illustre Mr. de la Croze anéantit le Systême du Pere Hardouin dans deux Ouvrages différens. Le premier est écrit en Latin, & le second consiste en une Dissertation assez longue, insérée dans un Ouvrage intitulé Dissertations Histo-

39 Mrs. de la Croze & Noris.

Historiques sur différens sujets. Cette seconde Critique est moins étendue que la premiere; mais elle est si juste, si claire, si raisonnée, qu'il faut être bien ignorant, ou bien entêté, pour n'être pas convaincu, qu'il n'y a rien de si fou & de si extravagant, que le Systême du Pere Hardouin. Jugez du mérite du Livre de Mr. de la Croze par ce qui suit.

„Il est tems de faire voir, *dit-il* [40], que „les prétendues découvertes du Pere Hardouin „sont entiérement insoutenables. L'Epoque „de la prétendue supposition des Anciens est „le XIII. Siècle. Il y auroit là-dessus plu„sieurs réflexions à faire, sur lesquelles je „n'ai pas le loisir de m'étendre; mais il y en „a une seule qui renverse de fond en comble „toutes les chiméres sur lesquelles le Pere „Hardouin a prétendu d'étayer son Systême. „Ce fut en ce Siècle ténébreux que nâquirent la „Philosophie & la Théologie Scholastiques, „qui donnérent le coup mortel aux Belles-Let„tres & à l'Etude de l'Antiquité. La Langue „Latine périt alors entiérement: on lui sub„stitua un Jargon barbare, que l'on parle „encore aujourdhui dans les Universités d'Es-

[40] Mr. de la Croze, Dissertations Histor. sur differens sujets, pag. 231, & suiv.

„d'Eſpagne, d'Italie, & dont les Savans de „l'Egliſe Romaine retiennent preſque toujours „quelque teinture, quand ils écrivent en La- „tin. Un Siècle dans lequel une ſi grande „barbarie avoit pris le deſſus n'étoit guère „propre pour compoſer tant d'Auteurs, par- „mi leſquels le Pere Hardouin ne niera pas „qu'il n'y en ait pluſieurs qui ont écrit avec „une grande pureté & beaucoup de délicateſ- „ſe. Où ſe tenoient cachés les Membres de „l'Aſſemblée de *Severus Archontius* pour n'ê- „tre point connus des Ecrivains de leur Siè- „cle ? Et de quelles voyes ſe ſervirent-ils pour „acquérir des connoiſſances auſſi vaſtes, que „celles qui leur étoient néceſſaires dans une „entrepriſe qui demandoit tant d'érudition.

„Il y a plus, Albert le Grand, Thomas „d'Aquin, Bonaventure & les autres anciens „Scholaſtiques, contemporains du prétendu „*Severus Archontius*, citent ſouvent les Peres „& les Auteurs anciens, tant Eccléſiaſtiques „que profanes. D'où prenoient ils ces au- „torités ? Ils ont écrit des Commentaires ſur „Pierre Lombard, connu ſous le nom de „*Maître des Sentences*, dont l'Ouvrage n'eſt „qu'un Centon compoſé de lambeaux de paſ- „ſages des Peres & des conciles. Remontons „au douzième Siècle : nous y trouverons un

„Hil-

„Hildebert, Evêque du Mans, & depuis Ar-„chevêque de Tours, un Pierre Maurice Ab-„bé de Cluny, un Geofroi Cardinal, un Ab-„bé de Vendôme, un Abélard, un St. Bernard, „un Jean de Salisbery, & plusieurs autres, dont „les Ouvrages sont remplis de citations d'Au-„teurs profanes & Ecclésiastiques. Que le Pere „Hardouin nous explique un peu, comment „tout cela se peut concilier avec son Systême. „S'il dit que ces Auteurs du douzième & „treizième Sècles sont supposés, ou qu'ils ont „eu part à la fraude, (car il ne lui reste que „ces deux moyens pour se tirer d'affaire); il „faudra le renvoyer aux Dominicains Inqui-„siteurs, qui n'épargnérent rien pour van-„ger l'injure faite à leur St. Thomas, qu'ils „regardoient comme le dernier effort de la „Grace, autant par rapport à la science que par „rapport à la sainteté.

„Je sens bien qu'il n'y a pas grand hon-„neur à acquérir par la réfutation d'un Systê-„me si ridicule, & qui tombe de soi-même; „j'acheverai pourtant de le pousser à bout, „puisque j'ai commencé. Pourra-t-on ja-„mais comprendre qu'un aussi grand nom-„bre d'Auteurs que celui qui nous reste de „l'Antiquité: que tant de Philosopes, d'Hi-„storiens, de Poëtes, de Mathématiciens, & „de

„de Livres traduits depuis plusieurs Siè-
„cles en Syriaque & en Arabe; pourra-t-on,
„dis-je comprendre que tant d'Auteurs, tant
„de caractères & de stiles si différens entre eux,
„ayent été forgés, je ne dis pas dans l'espace
„d'un ou de deux Siècles, mais pendant la
„vie d'un seul homme, c'est-à-dire du pré-
„tendu *Severus Archontius*?

„Mais si l'on fait attention à la multitude
„de Manuscrits, qui se trouvent dans les Bi-
„bliotéques des Princes & des Particuliers, à
„l'écriture de ces mêmes Manuscrits, dont
„la différence est si sensible, & en même tems
„si reconnoissable, que pour peu qu'on ait
„d'expérience, on n'est point embarrassé à
„reconnoître leur âge & leur antiquité: si
„l'on considére les variations entre les di-
„vers Exemplaires des Ouvrages d'un mê-
„me Auteur; si, dis-je on fait attention à
„tout cela, & aux autres réflexions, qui
„en peuvent naître, on se verra comme
„forcé de conclure, ou que le Pere Hardouin
„est un insensé, ou que son Systême a des
„vûes & des raisons, qui jusqu'à présent ont
„été incompréhensibles à tout le monde.

„Les Jésuites ont bien senti la force des
„preuves qu'on pouvoit tirer des Manuscrits,
„& c'est sans doute ce qui les a obligés a
„déta-

„détacher le Pere Germon, qui vient de s'in-
„ſcrire en faux contre des règles qui ont pa-
„ru juſqu'à préſent très-ſaines & très judi-
„cieuſes à tous les Antiquaires. Ses objecti-
„ons ne feront aucune inpreſſion ſur ceux
„qui ſont accoutumés à manier des Titres &
„des Manuſcrits; mais le nombre de ces
„gens-là eſt petit entre les Savans, & les Jé-
„ſuites ne buttent qu'à avoir un gros nombre
„de gens de leur côté. Cela leur a toujours
„ſuffi pour ſe mettre à couvert, appuyés,
„comme ils le ſont, de l'autorité des Princes
„& des Rois.“

Je ſuis certain, *Monſieur*, que ce ſeul endroit de l'Ouvrage de Mr. de la Croze vous paroîtra ſuffiſant, pour ruïner de fond en comble le ridicule Syſtême du Pere Hardoin. En effet, ne faut-il pas être fou pour ſe figurer que dans un même tems on vit naître, comme des Champignons dans une nuit, une foule d'Auteurs, dont on n'avoit jamais eu aucune connoiſſance, & qu'on reçut cependant comme des précieux reſtes de l'Antiquité, dont l'authenticité étoit reconnue. D'ailleurs, le Pere Hardouin ne s'eſt pas contenté de ſoutenir que preſque tous les Auteurs Latins avoient été ſuppoſés, il a mis auſſi des Livres Grecs au nombre des apocryphes;

Dio-

Diodore de Sicille, Plutarque, Eusèbe de Césarée, &c. sont des imposteurs qui ont tu leurs noms & caché leurs Ecrits sous le voile d'une fausse Antiquité. Si cela est ainsi un Auteur moderne n'a-t-il pas eu raison de dire: „Je demande [41] comment les Grecs, „qui possédoient successivement dans leurs Bi„bliotéques les Manuscrits de leurs Auteurs, „se sont accordés à les brûler, ou à les déchi„rer, & à recevoir ceux qu'on avoit fabriqués „sous leurs noms dans ce Couvent de Moi„nes? Quand on eut refait Xénophon, Pin„dare, Sophocle, Euripide, Diodore de Si„cille, comment les fit-on transpirer dans „les Bibliotéques des Grecs, qui n'étoient „alors remplies que de ces Auteurs? Com„ment troqua-t-on les faux avec les vérita„bles? Mais on dira peut-être qu'il n'y avoit „aucun Livre en Gréce, & que les Grecs ne „savoient ni lire ni écrire quelque tems après „Constantin; on ne peut soutenir le fond de „ce Systême, qu'en avançant cette imperti„nente absurdité.“

Con-

[41] Lettres Juives, Tom. III. Lett. 76.

[42] Quid si deinde Longimani, & Nothi, & Mnemonis cognomina excogitata sint: primum quidem ad protestatem regiam significandam, ut communi fertur vulgi

Convenez, *Monsieur*, qu'il falloit que les Jésuites contassent bien sur l'ignorance des hommes, & sur leur aveugle amour pour la nouveauté, pour oser leur faire présenter par leur Enfant perdu des opinions aussi ridicules. Afin de vous donner une idée complette des pitoyables découvertes du Pere Hardouin, après vous avoir montré son Systême en général, je vous dirai en passant quelque chose des preuves, ou des raisons sur lesquelles il l'appuyoit. Il prétendoit que c'étoit sous l'Empereur Fréderic II. grand Ennemi des Papes, dont il fut toujours persécuté, que cette prétendue Assemblée, digne d'exécration, avoit composé tous les Ouvrages supposés; il vouloit même que ce fut cet Empereur qui eût été le Chef de ces Auteurs cachés. Voici sur quoi il fonde cette Fable. „Artaxerxes *Longimanus dit-il* [42], Darius *Nothus*, & Artaxerxes *Mnemon*, sont des noms „inventés; le premier pour marquer la Puissance Royale, par rapport au proverbe qui „dit que les Rois ont les mains longues: le „second pour désigner un *Bâtard*; & le troi„sième

proverbio, longas Regibus esse manus: alterum ad spurios natales designandos: tertium denique ad felicem in reddendis Linguis externis memoriam indicandam qualem in Mithridate Plinius depredicat; in aliis alii? in

„ſième pour ſignifier un Savant doué d'une „excellente mémoire, & conſommé dans la „connoiſſance des Langues. Or les caractè„res des trois Monarques Perſes, qui n'exiſté„rent jamais, ont formé celui d'un Prince „qui vêcut dans le XIII. Siècle; & c'eſt de lui „que vouloient parler les gens qui compoſo„ient cette coupable Aſſemblée d'Impoſteurs, „qui nous ont impoſé par leurs Ecrits."

Vous ſentez aiſément *Monſieur*, tout le ridicule qu'il y a dans ce paſſage; car pourquoi attribuer ces différens caractères à un Prince du XIII. Siècle ſur un ſimple ſoupçon? Pour vouloir avancer un fait pareil à celui-là il faut d'autres preuves qu'une reſſemblance de caractères: rien n'eſt ſi trompeur que ces ſortes de préſomptions. Mais en abandonnant cette premiere objection Mr. de la Croze en a oppoſé pluſieurs à ces faux raiſonnemens, qui en démontrent évidemment tout le ridicule. „On reconnoît d'a„bord, *dit -il* [43], au diſcours du Pere Har„douin l'Empereur Fréderic II. Le premier „&

unum certe quemdam Principem hæc convenire ferebantur, quo tempore inventa primum hæc nomina ſuſpicamur; cujus nomen, ut ſibyllice loquamur, fuit tetraſyllabum, decem litterarum, quarum eſſent quinque vo-

„& le troisième caractères lui conviennent, &
„le second est une calomnie insoutenable, quoi-
„que pourtant elle soit fort ancienne. Mais
„cela ne suffit pas, le Pere Hardouin n'a pas
„voulu qu'on pût s'y méprendre : il a comp-
„té jusqu'aux syllabes, aux lettres, aux voyelles
„du nom de cet Empereur : il en a même
„marqué le provenu selon la valeur numérale
„des lettres qui le composent, lorsqu'il est
„écrit en Grec; & ce nom est tellement le
„nom de Frideric, qu'il ne peut pas même
„être un autre. ΦΡΙΔΕΡΙΧΟΣ. Ce nom a
„dix lettres : il n'y a que quatre voyelles;
„mais le Pere Hardouin s'est exprimé pro-
„phétiquement, il prend les deux P. qui sont
„deux demi-voyelles pour une voyelle."

Est-il permis, *Monsieur*, de donner dans des puérilités pareilles? & que peut-on penser d'un homme qui veut bâtir un Systême aussi étonnant que celui de la supposition des Auteurs, qui demande des preuves si claires & si évidentes, sur une plaisanterie & sur une licence des faiseurs d'Anagrammes & d'Anacrostiches? C'est

cales, summa ex iis Græce, 1599. *Hardouin. Chronolog. Veter. Testament. pag.* 153.

43 Mr. de la Croze Differt. Histor. &c. Tom. I. p. 197.

C'eſt pourtant ſur une ſemblable combinaiſon de Lettres que le Pere Hardouin fonde le refus qu'il fait de reconnoître l'ancienneté d'Euſèbe. „Quelqu'un, *dit-il* [44], „lui a parlé du Manuſcrit d'un certain Auteur „Grec, qui s'eſt caché dans le XIII. Siècle „ſous le nom d'*Aſidæus*. Cet Ecrivain étant „venu en France après la priſe de Conſtanti-„nople, agité de la même haine que les Cal-„viniſtes contre l'Ordre ſacré des Evêques, „particuliérement contre ceux qui ont des „Titres, des Dignités illuſtres, écrit qu'ils „préféroient le Titre de *Ducenaire* à celui „d'Evêque, ce qui fait paroître ſa malice & „ſa fourberie; parceque pour médire plus „ſûrement de ces Saints Prélats, il a changé „une

[44] Quod eſt a non nemine imprimis præſtitum, cujus Librum ante annos ſex didicimus manuſcriptum alicubi aſſervari ſub ementitio nomine Ἀσιδαίου, cum Scriptor ſit Sæculi XIII. qui poſtquam captum a Francis Bizantium eſt, in Galliam appulit, ubi eodem, quo Calviniani hodie aguntur adverſus ſacrum Epiſcoporum Ordinem, odio agitatus, ac præſertim in eos, qui Titulos quoſdam habent in Galliis honorum ac dignitatum illuſtrium, ſcripſit eos multo delectari magis ΔΟΥΧΕΝΑΡΙΟΥ, quam Epiſcopi nomine. Quo de vocabulo interrogati amico conſulenti patefecimus improbitatem, qui, ne ſtatim ea pateret, mutata littera Π in proximam conſonatem N,

„une lettre dans le titre qui faiſoit le ſujet de „ſon indignation, & a métamorphoſé le mot „de *Duc & Pair* en celui de Ducenaire."

Vous allez être étonné, *Monſieur*, de l'effronterie & de la mauvaiſe foi du Pere Hardouin, lorſque vous aurez vu que Mr. de la Croze le convainc d'être le plus fou, ou le plus fourbe des hommes. Mais liſez auparavant le paſſage d'Euſèbe ſur lequel le Pere Hardouin a fondé ſa Critique. „Nous ne di„rons rien ici, *dit cet Hiſtorien Grec* [45], de „l'orgueil de Paul de Samoſate, ni de l'arro„gance que lui ont cauſé les Dignités Séculi„éres dont il étoit revêtu. Il aimoit mieux „qu'on lui donnât le Titre de *Ducenaire*, que „celui d'Evêque: il marchoit pompeuſement „dans

pro voce Gallia ex duabus conflata ΔΟΥΚΕΠΑΡΙΟΣ, (*Duc & Pair*) ſcripſerit ΔΟΥΧΕΝΑΡΙΟΣ. *Hardouin Chronolog. Veter. Teſtament. p. 37.*

45 Οὔτε ὡς ὑψηλὰ φρονεῖ καὶ ὑπῆρται κοσμικὰ ἀξιώματα ὑποδυόμενος ἢ Δουχηνάριος μᾶλλον ἢ Ἐπίσκοπος θέλων καλεῖσθαι καὶ σοβῶν κατὰ τὰς ἀγόρας, καὶ ἐπιστολὰς ἀναγινώσκων καὶ ὑπαγορεύων ἅμα βαδίζων δημοσίᾳ καὶ δορυφορούμενος. τῶν μὲν προπορευομένων τῶν δὲ ἐφεπομένων πολλῶν τὸν ἀριθμόν. ὡς καὶ τὴν πίστιν φθονεῖσθαι καὶ μισεῖσθαι. διὰ τὸν ὄγκον αὐτοῦ καὶ τὴν ὑπερηφάνειαν τῆς καρδίας. Euſeb. Hiſtor. Eccleſiaſt. Lib. VII. Cap. 30. pag. 280. Edit. Valeſ.

„dans les Places publiques, lisant & dictant „des Lettres, environné de Gardes, dont les „uns le précédoient, & les autres marchoi„ent à sa suite; son faste & son arrogance „avoient rendu la Religion Chrétienne mépri„sable aux Gentils.“

Dans tout ce passage il n'y a donc rien que le mot de *Ducenaire* qui fonde la Critique du Pere Hardouin; selon lui c'est un terme inventé, auquel on a supprimé une lettre pour déguiser le Titre de *Duc & Pair*. Hé bien, *Monsieur*, pour vous montrer la sagesse & la bonne foi de ce Jésuite, je me contenterai de vous dire que Mr. de la Croze lui prouve, que la Dignité de Procurateur Ducenaire se trouve non-seulement dans le Recueil des Inscriptions de Gruter & dans Reinesius; mais que celles de Palmire donnent trois fois ce titre à la même personne. Vous pou-

46 Ἡ βουλὴ καὶ ὁ Δῆμος Σεπτίμιον τὸν Κράτιστον ἐπιτροπὸν Σεβαστοῦ ΔΟΥΚΗΝΑΡΙΟΝ Τιλροδότην τῆς Μητροκολωνείας. κ. τ. λ. in Palmyrenis Inscriptionibus editis ab Edwardo Bernardo. p. 5. Inscript. X. Vid. item XIX. & XX. p. 12 & 13.

Procurator Ducenarius. Gruter, p. 266. N°. 3. Dans une Inscription du tems d'Aurélien & de Paul de Samosate, qui vivoit sous le Régne de cet Empereur. Reines. pag. 525.

pouvez voir au bas de la page les Inſcriptions telles que les cite l'illuſtre Mr. de la Croze [46].

En voilà, je crois, aſſez, *Monſieur*, pour vous montrer le ridicule non-ſeulement du Syſtème du Pere Hardouin; mais encore des preuves particuliéres ſur leſquelles il l'a fondé. Elles ſont toutes auſſi fauſſes & auſſi puériles que celles que je vous ai rapportées. On peut entre autres rêveries de ce Jéſuite donner un rang diſtingué à ce qu'il dit ſur les Auteurs dont les Ecrits peuvent nuire à la Religion. Il ſe croit en droit de les regarder comme ſuppoſés [47] par cette raiſon. Peut-on tenir un raiſonnement auſſi pitoyable? Et quoi! les Payens devoient-ils écrire en faveur des Indulgences & des Reliques? Les derniers Hiſtoriens Grecs, ſéparés de la Cour de Rome, pouvoient-ils louer ſes Maximes &

[47] Hoc interim profitemur. . . neminem unquam a nobis velut ſuppoſititium repudiatum iri aliquando, aut ea nota inurendum eſſe: niſi quem nobis conſtiterit indubitatis argumentis fidem eam labefactare conatum fuiſſe, quæ de Dei exiſtentia & de cæteris Religionis Chriſtianæ capitibus per traditionem ab Apoſtolis & Catholicæ Eccleſiæ Epiſcopis uſque ad nos dimanavit. *Hardouin. Chronolog. Veteris Teſtam. pag. 78.*

& sa conduite? Que diroit-on d'un homme qui dans trois cens ans prétendroit que l'Histoire de Mr. de Thou est un Livre supposé, parceque les Papes n'ont pas lieu d'en être contents?

Diriez-vous *Monsieur*, que, quelque miserable, quelque fou que soit le systême du Pere Hardouin, les Jésuites ne perdent pas dans le fond du cœur l'espérance de le faire recevoir; & que quoiqu'ils fassent semblant de le désaprouver, ils prennent cependant leurs mesures pour l'établir peu à peu. Saint Augustin leur tient trop au cœur pour ne pas vouloir décrier ses Ouvrages, qui leur sont si contraires. Ils ne pourront jamais s'en débarrasser qu'en les faisant passer pour supposés & apocryphes. Ils viennent nouvellement

48 Dans la premiere Partie du Tome XXIV. de la Bibliothéque Françoise les Journalistes ont eu grand soin d'avertir les Lecteurs par une Note, qu'ils inséroient cette Piéce telle qu'ils l'avoient reçue, & qu'ils étoient bien éloignés de convenir des avantages qu'on y attribue au Systême du Pere Hardouin.

49 L'Equité & le Bon-Sens demandent qu'on approuve ce qui est bon, de quelque part qu'il vienne. C'est là une reflexion toute naturelle, qui paroit avoir échappé aux savans Auteurs des Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des Beaux-Arts, & dont ils auroient pu le

ment de faire une tentative, & ils ont fait insérer une protestation dans les Greffes du Parnasse contre ce qu'ils font à l'égard des Ecrits du Pere Hardouin, pour pouvoir revenir quand ils le jugeront à propos des démarches qu'ils ont faites. Il y a environ 6 ou 7 mois qu'un R. Pere Jésuite a fait imprimer [48] une longue Lettre pour justifier le Pere Hardouin, pour défendre son Systême, & pour porter sourdement aux Ouvrages de St. Augustin les coups les plus dangereux. Il a blâmé les Journalistes de Trevoux, & a fait sentir qu'ils étoient allés beaucoup plus loin que leurs Superieurs ne leur avoient ordonné; qu'ils auroient du louer plutôt que condamner leur Confrere [49], dont la probité & l'érudition méritoient le respect de

servir, sans s'engager en rien; & sans rien dire de trop, pour rendre à la mémoire de leur Confrere le témoignage que le Public attendoit, & que méritoit très certainement l'honneur que ce grand Homme a fait à leur Compagnie. La postérité aura peine à comprendre quel motif a pu les engager à n'être que ses Censeurs, (& quels Censeurs!) tandis que sans blesser la sage modestie qui leur est naturelle, quand ils parlent d'eux-mêmes, ils pourroient être aussi ses Panegyristes. Bien des gens qui n'ignorent pas que l'opinion du Pere Hardouin sur la supposition des Auteurs ne plait point à la Société,

de l'Univers entier. Il a auſſi en même tems fait ſentir que les Janſéniſtes n'aimoient point ce Savant par la ſeule raiſon qu'il leur étoit contraire, & qu'ils ne louoient que les gens qui leur étoient entierement dévoués.

Voilà *Monſieur*, un prélude aſſez fort & aſſez énergique; mais il étoit néceſſairé pour pallier la proteſtation que fait cet Ecrivain au nom de toute la Societé. Je n'héſite pas à dire que les Jéſuites n'ont fait ſemblant de deſapprouver le Syſtême du Pere Hardouin, que parcequ'ils craignoient de ſe faire de nouveaux ennemis, & que le tems n'étoit pas propre pour faire réuſſir leur entrepriſe; de ſorte qu'ils ſe réſervent de faire valoir leurs droits ou plutôt leurs fourbes dans des conjonctures plus favorables.

Vous

m'ont cependant aſſuré, qu'on n'y approuve aucunement la maniere dont les R. R. P. P. Journaliſtes ont exécuté les ordres de leurs Supérieurs; ils les ont ſervis au delà de leurs intentions. On ne leur auroit pas ſu ſi mauvais gré dans le monde d'avoir tenu la balance égale à l'égard de leur Confrere, comme ils ſe piquent de le faire, & comme ils le font en effet à l'égard de tout autre. Ils pouvoient ſe repoſer du ſoin d'en dire du mal ſur quelque plume de leurs bon amis les Janſéniſtes. Ils devoient prévoir que ces Mrs. s'acquiteroient bien tous ſeuls de cette commiſſion, & qu'ils ne le ménageroient

Vous croirez peut-être *Monsieur*, que je plaisante, & que je prête quelque chose à ce Disciple du Pere Hardouin, second Enfant perdu de la Societé, lisez vous-même ses expressions & ses termes originaux. „Au reste, „*dit-il* [50], je ne mets pas au rang des persécu„tions que le P. Hardouin a eues à essuyer, „l'opposition constante qu'il a trouvée du côté „de ses Supérieurs. Les Supérieurs d'un „Corps représentent le Corps même, & un „Corps tel que celui des Jésuites n'a pas du „se presser d'embrasser un Systême déja re„çu & étayé au premier coup d'œil par la „hardiesse des conséquences qu'on est forcé „d'admettre, si l'on convient une fois des prin„cipes sur lesquels il est fondé. Cette Socie„té qui se pique d'agir avec prudence, & qui „plus

pas plus après sa mort qu'ils ne l'ont fait pendant sa vie. Ils n'y ont pas manqué en effet. C'est ce que vous pourrez voir dans le dernier Supplément de Moreri, où le P. Hardouin est traité comme tout Jésuite doit s'attendre à l'être, par un homme qui ne paroît s'être chargé d'être le Continuateur de Moreri, que pour avoir occasion de signaler son zèle pour le Jansénisme, en donnant au Public les éloges des Heros du Parti, arrangés selon l'ordre alphabétique. Vbi supra.

50 Idem ibidem.

„plus qu'aucune autre doit avoir en vûe de
„ménagér tout le monde, n'a eu garde d'au-
„toriser des sentimens, pour lesquels, eu égard
„aux conjonctures présentes, elle n'auroit pu
„se déclarer, sans grossir le nombre de ses
„ennemis & sans leur fournir une raison spé-
„cieuse de lui faire une guerre cruelle. Et
„en cela on ne sauroit blâmer la sagesse de sa
„conduite en desavouant le Pere Hardouin.
„Si elle ne l'avoit pas fait on se seroit cru en
„droit de la rendre responsable des suites fâ-
„cheuses, que très certainement on se seroit
„opiniâtré à croire appercevoir dans le plan
„général de Réforme littéraire, répandu dans
„presque tous les Ouvrages de ce Jésuite.
„La Société a donc bien fait de s'opposer
„autant qu'elle a pu aux nouveautés préten-
„dues du Pere Hardouin: en bonne politique
„Elle n'a pas pu s'en dispenser: SAUF À ELLE
„DANS LA SUITE À DEMANDER AU PUBLIC, QUAND
„ELLE LE JUGERA À PROPOS, DES LETTRES DE
„RESCISSION EN CASSATION DE SES PROPRES AR-
„RETS. Ainsi, quelque tendre & quelque vif
„que soit l'attachement d'un Savant pour ses
„découvertes, s'il est Membre d'une Societé,
„il ne doit pas trouver mauvais que ceux qui
„la representent, & qui sont chargés d'office
„de répondre pour elle, les condamnent, lors-
qu'el-

„qu'elles ne ſont pas encore, par rapport au „grand nombre, dans un degré d'évidence „qui les mette à couvert de toute attaque „raiſonnable, & qu'elles conſervent une ap„parence ſpécieuſe de difficultés inſurmon„tables."

Après avoir pris de ſi ſages meſures pour pouvoir embraſſer un jour la défenſe du Syſtême du P. Hardouin, il falloit que la Societé eut ſoin de prévenir le Public par un éloge ſuperbe de la ſcience & de l'érudition de ce Jéſuite; auſſi n'y a-t-on pas manqué. Liſez ce pompeux Panégyrique. Voyez le dans l'Original.

„Critique hardi, plutôt que téméraire, il „a oſé citer toute l'Antiquité à ſon Tribunal: „peu effrayé de cette foule innombrable de „Monumens de toute eſpêce, qui ſembloient „former autour d'elle un cortège pompeux „& redoutable, & par ou elle impoſe à nos „yeux étonnés, il l'a examinée avec ſoin, il „lui a diſputé tout, ſans épargner même ce „qui paroiſſoit lui avoir été conſacré par la „piété, il lui a ôté impitoyablement tous ſes „faux ornemens, perſuadé qu'elle ne devien„droit que plus reſpectable, quand on la ver„roit telle, qu'elle doit être, c'eſt-à-dire, „depouillée de tout ce que la fraude, l'igno-

„rance,

„rance ; & un zèle aveugle ou peu éclairé
„lui ont prêté. Enfin il a interrogé tous les
„tems & allant d'Empires en Empires, &
„de Siécles en Siécles, il leur a demandé
„compte de leur prétendues richeſſes.

„Juge naturellement équitable, quelque-
„fois trop rigide, il s'eſt obſtiné à ne recon-
„noître pour véritable Antiquité que celle
„qui favoriſe la Religion, ou qui ne lui eſt
„pas contraire. Les grandes entrepriſes ſont
„ſujettes à de grandes contradictions. Peu
„de gens ſavent penſer par eux-mêmes, ou
„très-peu du moins veulent s'en donner la
„peine : c'eſt plutôt fait de croire ſur la foi
„des autres. Il en coûteroit trop à la plû-
„part des hommes d'examiner les preuves
„ſur leſquelles ſont fondées leurs opinions ;
„élevés d'ordinaire par des Maîtres, ou peu
„habiles, ou peu critiques, il y en a peu qui
„ayent aſſez d'ambition & de courage pour
„remonter de principe en principe juſqu'à la
„premiere ſource de l'érudition, qui leur a
„été tranſmiſe. On aime mieux la croire ſo-
„lidement établie, que de ſe condamner au
„travail pénible que demanderoit infaillible-
„ment la recherche de la Vérité. Dupes &
„eſclaves d'une Tradition qui ne doit ſouvent
„ſon origine qu'à la ſupercherie, au credit,
„au

„au nom, au rang, & plus ordinairement à „l'ignorance de ſon Auteur, nous adoptons „preſque tous en aveugles & ſans aucun diſ„cernement tout ce qu'elle propoſe à notre „ſimplicité."

Voilà le Pere Hardouin élevé juſqu'aux nues; il n'eſt aucun Savant qui ſoit digne de lui être comparé. Preſque tous les Gens de lettres ſont la dupe de leur préjugés, & ſans ſe donner la peine d'examiner les choſes croyent ſur la foi d'autrui; mais ce Jéſuite eſt parvenu par des routes inconnues au reſte des Mortels, où jamais aucun Savant n'atteindra. Les perſonnes qui ne connoiſſent pas le ſtile Jéſuitique, lorsque ces Peres parlent de leurs Confreres, & qui ignorent combien peu les louanges les plus outrées leur coûtent, ſeront ſans doute frappés des pretendues grandes qualités du Pere Hardouin; & comme le nombre des ignorans eſt une fois plus conſidérable que celui des gens éclairés, la Societé ſent tout le fruit qu'elle peut retirer de ſes faux Panégyriques, ou plutôt de ſes menſonges debités en termes pompeux. Cependant pour peu qu'un homme réflechiſſe, il eſt impoſſible qu'il ne connoiſſe le ridicule de ces éloges, hé quoi! dira-t.il, tous les Savans de l'Univers ont mépriſé un Syſtême: plu-

ſieurs

ſieurs l'ont regardé comme le comble de la folie : quelques autres comme la plus dangereuſe de toutes les impoſtures; perſonne enfin juſques ici, parmi les gens qui tiennent un certain rang dans la République des Lettres, ne s'eſt aviſé de paroître favorable au Pere Hardouin; irai-je donc ſur la ſimple aſſertion d'un Jéſuite anonyme, d'un Avanturier littéraire, croire que tous ceux qu'on regarde comme des Héros dans la République des Lettres ne ſont que des imbécilles! Il faudroit pour cela que j'euſſe entierement perdu le bon ſens.

La Société a ſenti tout le poids de cette réflexion, auſſi le Panégyriſte pour ſuppléer aux maux qu'elle peut cauſer, a cru devoir traiter de la maniere la plus mépriſante les ſavans hommes qui ont réfuté le Pere Hardouin.

„On s'eſt contenté juſqu'ici, *dit-il* [51], „d'employer contre le Pere Hardouin l'argu„ment de preſcription & d'y ajouter pour „le fortifier des déclamations vagues, dictées „le plus ſouvent par la jalouſie & par le dépit „de n'avoir rien de mieux à lui oppoſer. „L'Ouvrage de Mr. de la Croze, (c'eſt-à-dire „de

[51] Idem ibidem.

„de Dom Veſſiéres, jadis Bénédictin,) inti-
„tulé *Vindiciæ veterum Scriptorum*, le *Pa-
„rænesis* & le *Miles Macedonicus* du ſavant No-
„ris ſuffiſent pour prouver ce que j'avance.
„On ne trouve dans tous ces Ecrits qu'un
„tiſſu d'injures groſſiéres, auſſi bien placées
„dans la bouche du premier, qu'elles l'étoient
„mal dans celle d'un homme qui devoit être
„revêtu de la Pourpre Romaine.' Il me ſe-
„roit fort aiſé, Monſieur, de vous démon-
„trer que c'eſt-là tout au plus juſte l'idée
„que vous devez vous former de la plûpart
„des Antagoniſtes du Pere Hardouin: je n'au-
„rois pour cela qu'à entrer dans le détail de
„ſes ſentimens, & qu'à vous faire l'analyſe
„des objections qui lui ont été faites; mais je
„vous ai déja averti que je n'entreprends pas ici
„de faire une apologie ſuivie de ſa maniere
„de penſer.„

On n'a rien ménagé, *Monſieur*, comme vous le voyez, pour parvenir au but qu'on s'eſt propoſé; c'eſt-à-dire d'en impoſer au grand nombre. Comme on ne craint pas les ſuites de ſes réflexions ni de ſes connoiſſances, on oſe lui préſenter deux des plus ſavans Hommes de l'Europe, comme deux perſonnes dont les principaux talens conſiſtent à ſavoir dire des injures. Cependant, *Monſieur*,

mal-

malgré le mepris qu'on affecte d'avoir pour les Ecrits de Mrs. de la Croze & Noris, on est forcé de convenir qu'ils ont été fondés dans leur opinion, & on avoue que le Systême du Pere Hardouin est insoutenable en général. Je vous prie, *Monsieur*, de faire attention à cela c'est un point essentiel. „Nous „condamnons, *dit le Disciple* [52] *du Pere Hardouin*, la[53] supposition presque génerale des „Auteurs, de même que nous nous moquons „de l'espérance qu'ont les Alchymistes de „trouver quelque jour la Pierre Philosophale; „mais comme il y auroit une opiniâtreté ri„dicule à ne vouloir pas convenir de la bon„té d'un *Elixir*, parcequ'il sortiroit des „mains d'un Alchymiste entêté de cette folle „espérance, il n'y auroit pas moins de ridi„cule

[52] Idem ibidem.

[53] Le Pere Hardouin étoit plus habile & raisonnoit plus conséquemment que son Defenseur qui n'étoit qu'un parfait ignorant; car le Pere Hardouin savoit, qu'en soutenant que l'Eneide de Virgile étoit un ouvrage supposé, il falloit rejetter presque tous les Auteurs latins, soit sacrés, soit prophanes, puisque ces Auteurs parlent tous de l'Eneide de Virgile. Ainsi en supposant que ce Poeme n'est pas de Virgile, c'est le comble de l'ignorance de dire qu'il faut se moquer de la supposition presque générale des Auteurs, comme on se moque de l'espe-

„cule à rejetter tout ce qui vient du Pere Har-„douin, parcequ'il avoit un ſentiment extra-„ordinaire, & même extravagant, ſi vous le „voulez.“ 53 „

Prenez garde, *Monſieur*, que le Jéſuite anonyme eſt forcé de convenir lui-même, que le Syſtême du Pere Hardouin eſt en général *extraordinaire & même extravagant;* il faut donc que ſes Adverſaires ayent été fondés à le réfuter. Mais ces contrariétés n'embarraſſent pas le Panégyriſte; il n'y regarde pas de ſi près, pourvû qu'il parvienne à ſon but. Ce n'eſt pas à tous les Auteurs qu'il en veut: ainſi il conſent d'abandonner la défenſe du P. Hardouin en ce point: il veut ſeulement le ſuivre dans la prétendue ſuppoſition de l'Eneïde; & c'eſt-là le point déci-

rance qu'ont les Alchimiſtes de trouver un jour la pierre philoſophale. Il faut au contraire dire avec le Pere Hardouin: „Proh quot adminiculis fulta Æneis eſt, ut ſincera ac genuina lucubratio fuiſſe credatur! teſtimoniis in-„numeris, Ovidii, Juvenalis, Statii, Silii Italici, Martialis, „Propertii, Quintiliani, Aſcanii Pedanii, Taciti in Dia-„logo de Oratoribus, aliorumque: ut eos qui eccleſiaſti-„ci dicuntur ſcriptores omittamus, qui plurimi certe ſunt; „ſed æque ſuppoſitii, proxime ſequentis Ævi, & fabricæ. „Hardouini Opera varia, obſervat. in Æneidem, pag. 282.

décisif, c'est où tendent tous les éloges donnés au Jésuite & *à la nécessité de separer l'Elixir de l'espérance de trouver la Pierre Philosophale.* Vous demanderez sans doute, *Monsieur*, pourquoi le Jésuite en veut principalement à l'Eneïde de Virgile: c'est ici le nœud de l'affaire. Virgile n'auroit eu rien à démêler avec lui, si la supposition de son Eneïde ne faisoit nécessairement tomber tous les Ouvrages de St. Augustin: ce que je vous dis vous surprendra; mais vous sortirez de votre étonnement lorsque je vous aurai fait voir plus clair que le jour, que si l'Eneïde est un Ouvrage supposé, il faut que ceux de St. Augustin le soient aussi. Or voyez, je vous prie, quelles sont les manœuvres secrettes des Théologiens, & quels ressorts ils ne font pas mouvoir pour venir à leur but? Vous ne vous seriez jamais imaginé qu'un homme qui voudroit décrier les Ouvrages de St. Augustin, pût, sans en parler, en venir aisément à bout; en s'appuyant du sentiment du Pere Hardouin sur la simple supposition de l'Eneïde vous allez voir qu'il n'y a rien de si aisé. Ecoutez son Disciple.

Exa-

54 Proponebatur enim mihi negotium animæ meæ satis inquietum, præmio laudis & decoris, vel plagarum metu, ut dicerem verba Junonis irascentis & dolentis,

„Examinez, *dit-il*, avec la même impar-„tialité si l'Auteur de l'Eneïde est le même que „celui des Georgiques & des Bucoliques. „Tachez de faire disparoître les Anachronis-„mes qui rendent pour le moins la chose très „incertaine, ne rejettez pas, si vous voulez, „la fabrication de cet Ouvrage au XIII. ni au „XIV. Siècle: en cela je serai de votre avis; „mais voyez si en comparant la Latinité de „l'Eneïde avec celle des meilleurs Auteurs de „l'Antiquité, vous la trouverez digne du nom „& du Siècle de Virgile."

Si l'on veut en croire le Pere Hardouin l'Eneïde a été faite dans le XIII. Siècle: son Disciple consent qu'on en mette la suppositi-on quelque tems auparavant; mais elle ne sert de rien pour repondre à l'objection que je vais faire à ces deux Jésuites.

Dès le III. Siècle l'Eneïde étoit connue des Peres de l'Eglise, & St. Augustin qui composa ses Confessions l'an 400 de Jesus-Christ qui étoit le 46. de son âge, parle ainsi de ce Poëme[54]: „On nous obligeoit d'exprimer „en prose ce que Virgile fait dire à Junon „dans

quod non posset Italia Teucrorum Regem avertere, quæ nunquam Junonem dixisse audieram. Sed figmentorum poëticorum vestigia errantes sequi cogebamur: & tale

„dans le transport de la douleur & de la co-
„lere où elle étoit de ne pouvoir empêcher
„le Roi des Troyens d'aborder en Italie. J'a-
„vois bien ouï dire que ce personnage que
„Virgile fait faire à Junon n'étoit qu'une fa-
„ble; mais il falloit suivre les folies & les
„imaginations de notre Auteur; & l'on trou-
„voit que celui-là avoit le mieux fait, qui
„en gardant ce qui convenoit à la Déesse qu'il
„faisoit parler, avoit exprimé le plus vive-
„ment son dépit."

Voilà donc l'Eneïde connue de St. Augustin, qui dans le IV. Siècle avoit été Professeur de Rhétorique, & qui sûrement devoit ne pas ignorer si cet Ouvrage avoit été fabriqué de son tems. Croira-t-on que dans l'espace de 360 ans ou environ, qu'il peut y avoir de la mort de Virgile à la naissance de St. Augustin, on eût pu supposer un Livre comme l'Eneïde, sans qu'il en eût eu connoissance; & dans quel tems donc auroit-on fait cette fabrication? Si c'est après la mort de St. Augustin, les Confessions de ce Pere sont donc un

aliquid dicere solutis verbis, quale Poëta dixisset versibus. Et ille dicebat laudabilius, in quo, pro dignitate adumbratæ personæ ira ac doloris similior affectus eminebat: verbis sententias congruentes vestientibus. St. Aurel. August. Confess. Lib. I. Cap. XVII.

un Ouvrage ſuppoſé, puiſqu'elles ſont mention de ce Poëme. On répondra peut-être qu'il y avoit du tems de St. Auguſtin une autre Eneïde, qu'elle s'eſt perdue, & qu'on en a composé une nouvelle. Ces raiſons ſont pitoyables; car outre que dans le paſſage que je viens de citer on y voit les termes & les faits qu'on trouve dans cette même Eneïde que nous avons, St. Auguſtin dans un autre endroit fait mention des *Anachroniſmes* ſur leſquels le Pere Hardouin fonde les principales raiſons de ſa réjection. „Si je demande, *dit ce Pere de l'Egliſe*, s'il eſt vrai qu'E„née ait abordé à Carthage, les moins habi„les d'entr'eux me répondront qu'ils n'en ſa„vent rien, & ceux qui le ſont plus que les „autres diront qu'il n'en eſt jamais venu. . . .“ Peu auparavant cela le même Saint donne une eſpêce de précis de toute l'Eneïde, & s'arrête particuliérement ſur *l'Anachroniſme* d'Enée & de Didon.

„Peut-on, *dit-il* [55], comparer à une „étude ſi utile celle où je paſſai au ſortir de „celle-

[55] Nam utique meliores, quia certiores erant primæ illæ Litteræ (quibus fiebat in me, & factum eſt, & habeo illud: ut & legam, ſi quid ſcriptum invenio; & ſcribam ipſe, ſi quid volo,) quam illæ, quibus tenere cogebar Æneæ neſcio cujus errores, oblitus meorum,

„celle-là, & qui n'alloit qu'à me remplir l'ef-
„prit des Avantures fabuleuses d'un certain
„Enée errant çà & là par le Monde: à charger
„ger ma mémoire de ses infortunes, pen-
„dant que j'oubliois les miennes propres, qui
„me faisoient errer bien plus misérablement
„que lui; & à me faire pleurer la mort de
„Didon, qui se tua par un excez d'amour
„pour ce Troyen, au lieu de pleurer celle
„que je me donnois misérablement à moi-
„même."

Que peut-on répondre à celà? Ou il faut que l'Eneïde ne soit pas un Ouvrage supposé, ou il faut que les Confessions de St. Augustin le soient aussi. Voilà l'argument que feront un jour les Jésuites, s'ils peuvent venir à bout de donner quelque créance au Systême de leur Pere Hardouin. Ils ne demanderont pas qu'on croye tous les Auteurs Latins supposés; ils laisseront subsister Pétrone, Ovide, Catulle, Martial: ces Poëtes ne les embarassent pas, ils ne peuvent faire que des débauchés; mais ils décrieront l'Eneïde, parceque sa

& plorare Didonem mortuam, quia se occidit ob amorem, cum interea me ipsum in his a te morientem, Deus, vita mea, siccis oculis ferrem miserrimus. Quid enim miserius misero, non miserante se ipsum, & flente Didonis mortem, quæ fiebat amando Æneam, non flente

ſa chûte entraînera celle des Ouvrages de St. Auguſtin, qui ſont des Janſéniſtes.

Mais, direz-vous peut-être, quand même on viendroit à bout de rendre ſuſpecte l'authenticité des Confeſſions de St. Auguſtin, cela n'influeroit point ſur ſes autres Ouvrages. Vous vous abuſeriez, *Monſieur*, ſi vous penſiez de même; il n'y a preſqu'aucun de ſes Livres qui ne doive être regardé comme ſuppoſé ſi celui de ſes Confeſſions l'eſt; il en parle dans dix endroits différens de ſes Ecrits, *Les XIII. Livres de mes Confeſſions*, dit-il [56], dans la revûe qu'il a faite de ſes Ouvrages, *vont à louer la Juſtice de Dieu de tous les maux par où il a permis que j'aye paſſé....* Cet Ouvrage commence par ces paroles: *Seigneur, votre Grandeur eſt infinie. Je vous envoye*, écrit ce même Pere [57] au Comte Darius, *le Livre des Confeſſions, puiſque vous l'avez ſouhaité, mon cher fils.* Dans un autre endroit il eſt dit [58]: *Il n'y a aucun de mes Ouvrages qui ait été mieux reçu, & qui ait eu plus de cours que celui de mes Confeſſions.* Il n'y

autem mortem ſuam, quæ fiebat non amando te? *Idem. ibid. Cap. XIII.*

56 Lib. II. II. Cap. 6.

57 Idem Epiſt. 231.

58 Idem.

n'y a aucun milieu, comme vous voyez, *Monsieur*: si les Confessions de St. Augustin sont supposées, on ne doit plus faire aucun fond sur les autres Ouvrages de ce Pere; & les Jésuites

59 Au reste par le Systeme du Pére Hardouin St. Jerome étoit, ainsi que St. Augustin, un imposteur du treizieme Siècle; car il parle de Tacite qui est un Auteur supposé selon Hardouin. Raportons ici le passage de St. Jerome. „Cornelius quoque Tacitus, qui post Augu„stum, usque ad mortem Domitiani vitas Cæsarum tri„ginta voluminibus exaravit." Les Lecteurs placeront ici l'argument que nous avons deja fait sur la supposition de l'Eneide; ils changeront seulement le nom de Virgile en celui de Tacite, & ils diront sans doute si Tacite est supposé & fabriqué au treizieme Siècle; St. Jerome est donc un Auteur du quatorzieme puisqu'il parle de Tacite comme d'un Ecrivain plus ancien que lui, & que l'Ouvrage dans lequel ce Pere fait mention de cet Historien est un de ses meilleurs; nous l'indiquerons ici. Commentariorum S. Hieronimi Lib. III. in Zachariæ Prophetæ Cap. XIV. pag. 1791. Edit. Paris Tom. III.

Les Lecteurs seront peut-être curieux de savoir pourquoi le Pere Hardouin en vouloit à St Jerome. C'est par la même raison qu'il haïssoit St. Augustin, parcequ'il se figuroit que ces Peres favorisoient également les Jansenistes. Voici sans doute un des passages de St. Jerome qui avoient mis le Pere Hardouin de mauvaise humeur. „Frustra semper oramus, si in nostro arbitrio est „facere quod volumus. Dixerunt Apostoli. . . . quæ im„possibilia sunt apud homines, possibilia apud Deum „sunt. Ergo aliqua quæ apud homines impossibilia sunt,

suites ont bien su ce qu'ils faisoient, lorsqu'ils se sont attachés par préférence à les rendres suspectes [59].

Je

„certe ea esse possibilia ex eo ostenditur, quod apud Deum „possibilia sunt. Sit ergo & apud Deum possibile homi- „ni si velit, donare impeccantiam non ipsius merito; sed „sua clementia, & apud homines nequaquam possibile „liberi arbitrii potestate, quod nutu donantis accipitur. „Hieron. Dial. Lib. II. advers. Pelagian. pag. 522. Tom. „IV. Pars II. Edit. Paris.

Voila la grace efficace victorieuse, & le libre arbitre reduit à bien peu de chose pour ne pas dire à rien. Ajoutons encore un second passage à ce premier. „Ego „miserabilis qui tuas exspecto contumelias, qui illud sem- „per lego: gratia salvi estis, & beati quorum remissæ „sunt iniquitates, & quorum tecta sunt peccata; ut de mea „fragilitate loquar, novi me multa velle, quæ facienda „sunt, & tamen implere non posse, Spiritus enim fortitudo „ducit ad vitam sed carnis fragilitas ducit ad mortem. . . „. . Objice Deo fortiorem calumniam quare adhuc cum „in utero essent Esau & Jacob dixerit: Jacob dilexi, „Esau autem odio habui. Accusa eum iniquitatis Achan „filius Charmi, de Jerichuntina, præda aliqua furatus sit, „& centum millia hominum illius vitio trucidata sunt. . . . „Si enim semel homo per se (id est libero arbitrio) potest „esse sine peccato, quid necessaria est Dei gratia? Sin au- „tem sine illius gratia nihil potest facere, quid necesse „fuit dicere posse quod non poterat." Il faut remarquer ici que St. Jerome entend parler de la grace efficace sans laquelle l'homme ne peut rien faire de bien malgré le

Je me figure, *Monſieur*, que vous ſerez étonné des manœuvres des Théologiens. Comment direz-vous, ſe peut-il faire que la haine & l'eſprit de parti aveugle aſſez les hommes, pour leur faire mépriſer jusqu'à ce point la Vérité & la Probité? Eſt-il poſſible que des gens, qui ſe donnent pour ne travailler qu'à l'avancement de la Religion, tâchent de détruire les plus anciens Monumens que nous en ayons après les Livres Saints? Lorſque vous ſaurez jusqu'où la paſſion porte les Thélogiens, vous ne ſerez plus ſurpris de toutes leurs fourberies. Le plaiſir

libre arbitre. Car celui contre lequel il diſputoit admettoit avec le libre arbitre une grace generale donnée à tous les hommes, c'eſt ce que les Moliniſtes appellent aujourdhui grace ſuffiſante. St. Jerome convient lui-même que ſon adverſaire admettoit cette grace. „Aſſe-„ris poſſe hominem eſſe ſine peccato, ſi velit: & poſt gra-„viſſimum ſomnum ad decipiendas rudes animas fruſtra „conaris adjungere; non absque Dei gratia." Epiſt. XLIII. S. Hier. ad Cleſip. advers. Pelagianos T. IV. Pars II. p. 482.

Diſons avant de finir cette note que St. Jerome parle dans ſes Ouvrages de l'Eneïde de Virgile, & qu'il en cite des vers aſſés ſouvent; contentons nous d'en citer un Exemple. „Pythagoras primus invenerit immortales „eſſe animas, & de aliis corporibus tranſire in alia, quod „quidem & Virgilius in ſexto Æneidos volumine ſequens „loquitur.

ſir de cabaler eſt pour eux ſi ſenſible, qu'il n'a pas tenu à pluſieurs Docteurs Allemands, qu'ils ne ſe ſoient ligués avec les Dervis & les Imans de Conſtantinople; un nommé Neuſſer voulut entreprendre cette réunion. Ce Neuſſer fut d'abord Luthérien: il ſe fit enſuite Réformé, & fut dépoſé du Miniſtère de l'Egliſe de St. Pierre de Heidelberg environ l'an 1569. par Fréderic III, Electeur Palatin; parcequ'il s'étoit oppoſé à ce Prince, qui vouloit régler la Diſcipline des Egliſes de ſes Etats ſur le pied de celle de Genève. Piqué de cela il réſolut d'établir le

Pho-

Has omnes, ubi mille rotam voluere per annos,
Lethæum ad fluvium Deus evocat agmine magno.
Scilicet immemores ſupera ut convexa reviſant,
Rurſus & incipiant in corpora velle reverti.

„Se primum fuiſſe Euphorbum ſecundo Callidem, tertio „Hermotimum, quarto Pyrrhum & ad extremum Pythagoram, & poſt certos temporum circulos ea quæ fuerant rurſum fieri. Nihilque in mundo videri novum. „Hieron. Apolog. advers. Rufinum. Lib. III. Tom. IV. „pag. 470. Edit. Paris." Lorſque je conſidere comment le Pere Hardouin trouvoit le moien de prouver la ſuppoſition des plus grands Peres de l'Egliſe, en ſoutenant que l'Eneide avoit été faite au treizieme Siècle, je crois qu'il a bien regretté que St. Paul n'aye pas parlé de Virgile, il auroit trouvé le moien de ſe debarraſſer de cet Apôtre Janſeniſte.

Photianiſme. Il voulut ſe liguer avec les Turcs: il écrivit pour cela au Sultan: ſa Lettre fut interceptée; il fut arrêté avec un de ſes Compagnons, nommé Silvain, & fut aſſez heureux pour ſe ſauver. Son Compagnon eut le cou coupé, & lui il paſſa d'abord en Tranſilvanie, & enſuite alla prendre le Turban à Conſtantinople. Mr. de la Croze rapporte cette Hiſtoire fort au long & la traduction de la Lettre écrite par Neuſſer au grand Seigneur. Vous pouvez en voir au bas de la page quelques morceaux [60], & juger de la Pièce par ces échantillons.

La Manœuvre de Neuſſer & celle de ſes Confreres ſurpaſſe comme vous voyez celle des Jéſuites & de leur Pere Hardouin. Combien n'y en a-t-il pas d'autres que je paſſe ſous

[60] *Très-invicible & très-puiſſant Monarque.* Moi Adam Neuſſer né Chrétien en Allemagne, & promu à la Dignité de Prédicateur du Peuple à Heidelberg, Ville où ſe trouvent aujourd'hui les plus ſavans hommes d'Allemagne, je me réfugie avec une profonde vénération & ſoumiſſion vers votre Majeſté, vous conjurant pour l'amour de Dieu & de votre Prophête, ſur lequel ſoit la paix de Dieu, de me recevoir au nombre de vos Sujets, & de ceux de votre Peuple qui croient en Dieu. . . . Certainement ô Empereur je ſuis un de ceux qui liſent l'Alcoran avec joie: je ſuis un de ceux qui deſirent d'être de votre Peuple; & je rends témoignage devant Dieu

ſous ſilence, pour ne point ſortir des bornes que je me ſuis preſcrites dans les Lettres que je vous écris? Quels reſſorts ne fait-on pas jouer tous les jours dans toutes les différentes Communions pour s'oppoſer à la gloire des plus illuſtes Ecrivains?

Depuis que le ſavant le Clerc eſt mort, le nombre de ſes ennemis eſt plutôt augmenté que diminué. On s'eſt ſervi de toutes ſortes de voyes pour flétrir ſa gloire & ſa mémoire. On voudroit s'il étoit poſſible que les hommes oubliaſſent la pénétration, l'élévation de génie de cet illuſtre Savant; mais ſes Ouvrages l'aſſûrent de l'immortalité; ils dompteront l'envie & la nuit des tems. Avouons cependant, *Monſieur*, que le ſort qu'eſſuye le Clerc ſemble être une juſte puniti-on

que la Doctrine de votre Prophête, ſur lequel ſoit la paix de Dieu, eſt indubitable. . . . Je me recommande donc avec une profonde ſoumiſſion à Dieu & à votre Majeſté, & je ne doute pas qu'Elle ne me reçoive favorablement, moi & mes enfans, que je menerai avec moi. Car comme dit le Prophête au XVIII. Chap. de l'Alcoran, ſoyez de bonne foi à l'égard de ceux qui ſe jettent pacifiquement dans vos mains; & dans le XV. Chap. dis à tous ceux qui viennent à la foi & qui ſuivent nos Commandemens, le ſalut de Dieu ſoit ſur vous. *Diſſertations, &c. Tom. I. depuis la pag. 105. juſqu'à 119.*

on d'un vice auquel il fut très sujet: la jalousie ternit une partie de ses belles qualités; il écrivit quelquefois contre des Ouvrages de la bonté desquels il étoit convaincu dans le fond du cœur.

§. IV.

De l'abus que les Théologiens font des Prophéties.

Je croirois, *Monsieur*, ne vous avoir pas donné une idée parfaite des Cabales Théologiques, si je ne vous disois un mot de l'abus que les Docteurs des différentes Communions font des Prophéties. Ils s'en servent comme d'une chose qui leur fournit un fond inépuisable d'injures. Les Jansénistes ont adopté l'interprétation des Prophéties d'une certaine Abbesse [60] pour vomir contre les Jesuites les injures les plus atrôces, & Dieu sait si l'on a donné la torture à ces Prophéties. On a poussé l'effronterie jusqu'à soutenir que les Jesuites menoient une vie délicate & délicieuse. Cependant vous savez que leurs plus grands ennemis avouent que

[60] Voyez ces Prophéties & leurs longues explications dans le premier Tome de la Morale Pratique des Jésuites, en commençant à la page 11.

que l'intérieur de leur Maison est fort simple & très-réglé. Mais il faloit bien trouver de quoi remplir toute la Prophétie.

Tous les Auteurs Catholiques trouvent dans l'Apocalypse les plus terribles prédictions contre les Luthériens & les Réformés; le Ministre Jurieu a fait à son tour les découvertes les plus belles. Par exemple, sur ces mots, *personne ne pouvoit acheter ou vendre s'il n'avoit la marque ou le nom de la Bête*, il dit [61]: „le front est le siège de la profession: „de là vient que les anciens Chrétiens marquoient leur profession du Christianisme par „un signe de Croix sur le front; la main est „l'instrument de l'action. Les habitans de la „terre ne peuvent acheter ni vendre sous la „domination du Papisme, c'est-à-dire avoir „part à ses Bénéfices & à ses Biens, à moins „qu'ils n'ayent la profession du Papisme sur „le front, & qu'ils n'en ayent les actions dans „les mains; ce qui signifie la marque de la „Bête & non quelque marque singuliere." *Dove Diavolo Messer Jurieu avete pigliate tante coionerie*? Où avez-vous donc pris, Mr. Jurieu, tant de fadaises? Ne pouviez-vous pas vous éviter la peine de faire un Livre en deux Volu-

[61] Accomplissement des Prophéties Tom. I. pag. 187.

Volumes remplis de pareilles visions cornues? C'est dommage en vérité qu'un Manuscrit Hébreu, qu'on a publié depuis peu d'années pour la premiere fois, n'ait pas paru pendant la vie de Mr. Jurieu. Il auroit vu que les Rabbins l'avoient prévenu dans l'explication du Livre de l'Apocalypse. Ils ont prétendu que ce Livre avoit été fait par un de leurs Confreres, & qu'il contenoit [62] une explica-

[62] „Conscripsit insuper in usum illorum Libros mendacissimos, eosque vocavit עון בליון INIQUITATEM CONSUMTIONIS: putarunt vero illi, eum dicere „אבך גליון, q. d. Pater & Filius & manifestatus Spiritus Sanctus: & conscripsit illis etiam Libros nomine „Discipulorum Jesu, & speciatim Johannis: dixit vero „Jesum omnia illa sibi tradidisse; nec absque intentione „aliqua singulari concinnavit Librum Johannis. Illi proin „putabant Mysteria ea esse, cùm tamen omnia illa non „sint, nisi vanitas & figmentum cordis, uti quæ (v. g.) „scripsit in Libro illo Johannis Cap. 13. Johan. vidisse Bestiam aliquam, cui fuerint septem Capita & decem Cornua, cum decem etiam Coronis, nomenque Bestiæ esse „nomen Blasphemiæ &c. & numerum nominis Bestiæ esse „666. Hic verborum sensus est: Bestia hæc est Jeschu „Nazarenus: ei sunt septem capita, tot nimirum sunt literæ in binis vocabulis hisce ישו נ נצרי: decem vero Cornua hæc sunt נצרי ישו: decem coronæ ita „explicandæ τῷ *Iod* coronula una appingitur, τῷ *Schin* „tres corollæ, τοῖς *Nun* & T *Zade* sex. En decem tibi „Coronas; omniaque alia, qua in hunc modum ibi nar-

plication cachée des impostures des premiers Chrétiens & de leur Législateur.

Il est mortifiant en vérité pour les Théologiens de toutes les Sectes Chrétiennes de voir que depuis plusieurs siècles les Rabbins les ayent prévenus, & qu'ils ayent fait aussi une incursion dans l'Apocalypse qu'ils ont voulu s'approprier. Ce qu'il y a de charmant, c'est que le Rabbin se sert, ainsi que Mr. Jurieu [63] &

„rantur, arcano modo Jesum respiciunt. Numerus vero „ille 666. occurrit in litteris etiam ישו נצרי qui Ge„mathrice in numerum hunc resolvuntur: & sic universos „Libros Avon Kelajon confecit Simeon duntaxat ad eos „decipiendum, quemadmodum præcepit Rex & Sapientes. „*Histor. Jeschuæ Nazareni a Judais blasphemè corrupta*, & „*edita Lugd. Batav. apud. Joan.* Du Vive. 2705. pag. 115. „& seq."

[63] *Ici est la Sapience qui a entendement qui compte le nombre de la Bête; car c'est un nombre d'homme & son nombre est 666.* Si l'on n'avoit pas tant écrit là-dessus, ce seroit ici matiere à beaucoup écrire; mais en peu de mots, je ne puis douter que ceux qui ont compté la vertu numérale des lettres du Nom de l'Eglise Rom: & de son Pape, n'ayent rencontré le sens de la Prophétie. C'est le nombre de son Nom, c'est-à-dire expressement contenu dans son Nom. C'est un nombre d'homme, c'est-à-dire, c'est un nombre qui doit être entendu selon que les hommes comptent, non en stile prophétique & mystérieux, qui souvent sous un nombre connu cache un autre nombre inconnu. Mais en quelle langue faut-il

& les Théologiens Catholiques, d'un jeu de mots, & de quelques arrangemens puériles des lettres de l'Alphabet pour authoriser ses visions ridicules & extravagantes.

Jugez à présent, *Monsieur*, si j'ai été fondé à vous dire, dès la premiere Lettre que je vous ai écrite, qu'il y auroit bien des abus à réformer ches les Théologiens, & que ceux qui sont les plus savans & les plus renommés sont souvent tombés dans des défauts bien considérables. Je crois avoir assez prouvé ce que j'ai avancé, & je me flate que je vous ai

comptet les lettres numérales du nom de la Bête? Il est fort aisé de le déterminer. Les Prophéties doivent être expliquées selon la Langue des Prophêtes, l'Hébreu ou le Grec. Cherchez dans ces deux langues le nom de l'Eglise Romaine. En Hébreu vous trouverés *Romyitte*, & en Grec *Lateïnos*. Le premier signifie Bête Romaine ou Eglise Romaine: le second signifie Empereur ou Pape Latin: & dans l'un & dans l'autre il y a précisément six cens soixante & six. *Accomplissement des Prophéties*, &c. *Tom. I. pag. 179.*

64 Erasme naquit à Rotterdam, son Pere nommé Gerard étant pressé par ses parens d'entrer dans l'Etat ecclesiastique, prit la fuite pour se débarasser de leur persecution, & laissa enceinte d'Erasme une jeune fille nommée Marguerite dont le Pere étoit Medecin; il fut élevé par ses parens maternels, qui voiant la disposition qu'il avoit pour les Sciences lui firent faire ses études à Deventer, sous un Professeur nommé Alexandre Hage qui

ai parlé avec un desinteressement qui se rencontre chez peu d'Auteurs. Je ne doute pas que, si vous vous avisiez de rendre mes Lettres publiques, une foule de Théologiens ne se déchaînât contre elles. Il faut pour leur plaire adopter aveuglément leurs sentimens & blâmer sans réserve leurs Adversaires; quelqu'impartialité qu'on ait cela ne leur suffit point.

Erasme [64] ce Génie si éclairé, cet Ecrivain si sage, si modéré, si élégant, a encouru la haine de tous les Théologiens bilieux, parce-

avoit alors beaucoup de reputation. Ensuite il fit plusieurs voyages pour perfectioener ses connoissances. Alexandre, fils de Jaquès Roi d'Ecosse qui é oit à Padoue, aiant été nommé à l'Archeveché de S. André en Ecosse, prit Erasme auprès de lui pendant quelquetems: il passa ensuite à Rome. Paul III. lui fit esperer le chapeau de Cardinal, & lui offrit des emplois assés considerables. Le Pape Clement VII. & Henri VIII. Roi d'Angleterre lui écrivirent de leur propre main, pour l'attirer chés eux. Le Roi François I., l'Empereur Charles V., Sigismond Roi de Pologne, Ferdinand Roi de Hongrie, & plusieurs autres Princes tacherent aussi de l'acquérir par des pensions considerables: Mais il ne voulut jamais s'attacher. Les plus savans hommes de l'Europe, & les plus illustres prelats firent gloire d'avoir commerce de lettres avec lui, & s'estimoient honorés de sa connoissance. A l'age de soixante ans, il se retira à *Bâle*, où Jean Froben Imprimeur fort estimé remettoit ses Proverbes

parcequ'il n'approuvoit ni les emportemens des Catholiques, ni ceux des Luthériens. Canisius

sous la presse. Il y fit réimprimer ses Colloques dont il y avoit deja eu plusieurs Editions, & Colinet qui les reimprima quelque tems après à Paris, savoir l'an 1527, en tira jusqu'à vingt quatre mille Exemplaires. Erasme fit aussi imprimer les Oeuvres de S. Jerome, d'Arnobe, de S. Hilaire, de Pline, de Seneque, & une infinité d'autres. Il traduisit le nouveau Testament de grec en latin; il y joignit des Notes, & dedia cet Ouvrage au Pape Leon X.

Les Reformés devenant toujours plus puissants à Bâle, il se retira à Fribourg, l'an 1529. Il y resta environ sept années, travaillant continuellement; & ensuite étant revenu à Bâle, pour retablir sa santé, qui étoit fort alterée par le changement d'air, ou pour faire imprimer quelque ouvrage, il y fut attaqué, outre ses maux, d'une grande dissenterie, qui le tourmenta près d'un mois & qui le mit au tombeau, le 12 de Juillet de l'année 1536. Il étoit alors agé de 70 ans & quelque mois.

Les habitans de la Ville de Rotterdam lui ont érigé une statue de bronze dans une place publique de leur Ville. Je l'ai souvent vue, & toujours avec beaucoup plus de plaisir que toute les Statues equestres, élevées à des hommes, dont la principale gloire a été d'en detruire beaucoup d'autres. Qu'il me soit permis de placer ici, dans les archives de la Republique des Lettres, qu'Hypocrate me paroit, et doit paroitre à tour les gens qui pensent conséquement, une personne bien plus utile & bien plus respectable pour le genre humain que Cesar. En descendant en raison reciproque, combien de

nisius [65] a plusieurs fois maltraité ce grand Homme : tous les Jésuites ne l'ont pas épargné ;

Medecins plus utiles & plus necessaires que des Princes ne trouverons nous pas.

65 Verum hic jam nobis occurret forte aliquis qui & Ordinis mutationem demiratus, & nihil ex prioribus conspicatus appendicibus, nostram requiret de Erasmo sententiam, ut qui semel ac iterum edidit nobis Hieronymum. Utinam vero edidisset ille solum, neque suis etiam Scholiis, dicam an Scoriis, subinde conspurcasset, ac pro Antidotis Toxica infundens, carbones (ut ajunt) pro auro vendidisset! Nemo Erasmi Roterodami laudibus in politiori litteratura invidere, nemo detrahere merito queat. Illud autem erat optandum, si quid votis possemus consequi, Desiderius ut professionis hujus terminis contentus, aut a sacris studiis penitus abstinuisset, aut in judicandis Patrum Scriptis, minore supercilio ac candidiori animo se præditum declarasset. Nam revera postquam Erasmus Theologum agere cæpit, abusus ille ingenio, nimium sibi tribuit ac sumpsit: tam verborum quam rerum studiosior, severum se præbuit sæpe Aristarchum, ubi nihil erat necesse. Ita in censendis Theologorum quidem Scriptis tantum sibi permisit, quantum hactenus nemo alius quantumvis doctus sapiens in Ecclesia vel ipse postulare visus est, vel aliis concedendum existimavit. Scilicet ne Luthero excludenda ova deessent, Erasmus Monachus Monachos insectatus est, & parum gravis ipse Philosophus Doctores Scholasticos tantum non tractavit scurriliter: tum nescio quo spiritu ductus, non aliam in Eclesiasticis ferè dogmatis quam Pyrrhonicam sequi voluit Theologiam.

gné ; & Wangnereck [66] en a parlé avec le dernier mépris. Quelques Auteurs Proteſtans ne l'ont pas ménagé davantage ; mais les attaques de ces Adverſaires ont été inutiles, ſa gloire a ſurmonté leur haine. A peine connoit-on aujourd'hui les ennemis d'Eraſme, tandis qu'on lui éleve des Statues, & que ſes Ouvrages ſont les délices de tous les honnêtes gens. La Vérité tôt ou tard perce le nuage dont on veut l'envelopper : rien ne doit d'ailleurs nous en éloigner ; & je tâcherai de vous écrire avec la même neutralité ce que je penſe des abus qui ont régné & qui régnent encore parmi les Philoſophes. Je ſuis,

Monſieur,

Votre très humble
& très &c.

Quid, quod libenter incuſat & oppugnat alios, ſe vero ipſe perpetuo excuſat & propugnat mordicus, ut nulli velit cedere ? Unde id quod videmus, conſecutus eſt tandem, ut Eraſmiam nominis authoritatem nullus Adverſariorum vehementius, quam Author ipſe labefactaret, utque non plus ille ponderis apud pios fere habeat, quam apud pleroſque impios nunc ſolet obtinere. *Petri Caniſii Theologi ad florentis Academiæ Dilinganæ Rectorem Profeſſor. Epiſtol Hieronym.*

[66] Id forte Eraſmum uſſit, quod Grammaticorum in verbis curam, in Dei præceptis ſervandis neglectum arguit, quod fabularum immoderatum ſtudium, & Te-

LETTRE CINQUIEME.

§. I.

MONSIEUR.

Dans la dernière Lettre que j'eus l'honneur de vous écrire je vous promis que je vous parlerois des Philosophes, & que je tâcherois de vous faire connoître également les fautes & les beautés qui se trouvent dans leurs Ouvrages. Pour parvenir plus aisement à mon but, je les rangerai sous deux classes differentes. La premiere contiendra les Anciens & la seconde les Modernes. Après avoir examiné séparément les principales opinions de

rentii sordes detestatur, quod de petulanti furacitate se accusat. Hæc nimirum in oculis Dei & Servi ejus Augustini grandia, Erasmo minutiora visa sunt. Sed audi porro durum est: Confessionum, inquit, Libri, quas & otiosus scripsisse videtur, habent quiddam peculiaris molestiæ. Molestum nemini pio esse potest, intellectum & affectum suum in Dei laudem excitari, quod Libri Confessionum in Augustino egerunt, & in aliis etiamnum agunt. Nec otiosus esse potuit Augustinus, qui hos Libros Episcopus scripsit, & totius Orbis Consiliarius. *Henrici Wangnereck. Prefat. Confession August.*

de ces Auteurs, il vous ſera aiſé, en les comparant les unes avec les autres, de connoître celles à qui vous devez donner la préférence.

Comme pluſieurs gros Volumes ſuffiroient à peine pour contenir, je ne dis pas l'examen, mais la ſimple énumération de tous les ſentimens des Philoſophes, je me contenterai d'en faire mention dans quatre Points principaux, qui ſuffiront pour vous donner une idée juſte & préciſe de leur mérite, de leur caractère & de leur ſavoir. Je m'arrêterai dont à conſidérer premiérement quelle a été la Morale des anciens Philoſophes. 2°. Quelle idée ils ont eue de Dieu. 3°. Ce qu'ils ont penſé ſur l'eſſence de l'Ame. Et 4°. juſqu'où ils ont porté leurs connoiſſances dans la Phyſique. J'examinerai enſuite les Ouvrages des Modernes ſur ces mêmes Points.

§. II.

Qu'on court riſque de ſe tromper en jugeant des ſentimens des Philoſophes ſur ce qu'en ont dit pluſieurs Auteurs anciens, & ſur-tout les SS. Peres.

Un homme qui voudroit juger du mérite des anciens Philoſophes ſur ce qu'en ont dit pluſieurs Auteurs, ſoit Payens, ſoit Chrétiens,

tiens, courroit risque de se tromper souvent. Les Chefs des différentes Sectes ne se haïssoient pas moins entre-eux, que les Péripatéticiens Jésuitiques, les Thomistes, les Scotistes & les Cartésiens Jansénistes se haissent aujourd'hui. Bien des Auteurs zélés pour le Paganisme ont déclamé avec violence contre Socrate. Porphyre à écrit lui seul plus de calomnies contre ce Philosophe que tous les délateurs de ce grand Homme n'en inventérent, lorsqu'ils l'oppriméent par leurs fausses accusations. Aristophane [1] l'a representé dans une de ses Comédies comme un Athée, qui n'avoit point d'autre Dieu que le Chaos & les Nuëes.

Aristote, quelque grand Philosophe qu'il ait été, n'a jamais perdu l'occasion dans ses Ouvrages de mordre & de déchirer ses Adversaires. Il a essuyé par une juste punition les mêmes calomnies, & même de beaucoup plus atroces; car on est allé jusqu'à l'accuser d'avoir eu part à la mort d'Aléxandre.

Les Peres de l'Eglise nont guère été moins impartiaux sur le chapitre des anciens Philosophes, que les Disciples ou les Adversaires de ces mêmes Philosophes. On est éton-

[1] Voyez là Comédie des Nuëes.

étonné de voir qu'un même Auteur est loué quelquefois excessivement par un Pere de l'Eglise, & blâmé par un autre de la maniére du monde la plus outrageante. Justin [2] Martyr met ce Socrate au nombre des personnes les plus vertueuses: il compare les persécutions qu'il essuya à celles des premiers Chrétiens; peu s'en faut qu'il ne le place au nombre des Martyrs. [3] St. Cyrille pense bien différemment : il a affecté d'outrager la mémoire de ce Philosophe le plus qu'il lui a été possible: il a traité Epictete & Apolonius de la même maniere; comment concilier des sentimens aussi opposés que ceux de St. Justin & de St. Cyrille? Si l'on en croit le premier, il faudra placer Socrate dans les Litanies des Saints ainsi qu'Erasme [4] a été tenté

[2] Pravorum Dæmonum & opera, bonos quidem veluti Socratem, & ejus similes, opprimi atque in vinculis esse. Sardanapalum autem & Epicurum, & qui præterea ejusmodi sunt, in copia rerum omnium, & claritate beatos videri. *Just. Apolog. prim.*

3 Cyrill. Invect. in Jul.

4 Vix mihi tempero quin dicam; Sancte Socrates, ora pro nobis *Erasm. in Conviv. Rel.*

5 Perrexi ergo ad Simplicianum Patrem in accipienda gratia tua tunc Episcopi Ambrosii, quem vere, ut Patrem diligebat. Narravi ei circuitus erroris mei: ubi

te de le faire ; si l'on ajoute foi à St. Cyrille, ce Grec ne sera plus qu'un homme ambitieux, un débauché sensuel, enclin à des vices qui ont attiré le feu du Ciel sur des Peuples entiers.

Platon Disciple de Socrate a eu parmi les Peres de l'Eglise ainsi que son Maître des Partisans fort zélez, & des Advèrsaires très-dangereux. St. Augustin prétend que les Ouvrages de Platon [5] sont de beaucoup préférables à ceux des autres Philosophes, & qu'ils contiennent plusieurs choses qui ne tendent qu'à inspirer en mille manieres la connoissance de Dieu & de son Verbe. Le même Pere de l'Eglise va encore beaucoup plus loin [6], & prétend d'avoir trouvé dans les Livres de Platon tout ce que la Foi nous apprend

autem commemoravi, legisse me quosdam Libros Platonicorum, quos Victorinus quondam Rhetor Urbis Romæ, quem Christianum defunctum esse audieram, in Latinam Linguam transtulisset: gratulatus est mihi, quod non in aliorum Philosophorum Scripta incidissem, plena fallaciarum & deceptionum secundum Elementa hujus Mundi; in istis autem omnibus modis insinuari Deum, & ejus Verbum. *August, Confess.* Lib. VIII. Cap. II.

6 Et primo volens ostendere mihi quam restas superbis, humilibus autem des gratiam ..... procurasti mihi per quemdam hominem, immanissimo typho turgidum, quos-

prend du Verbe, de Dieu. „D'abord ô Seig-„neur, dit ce Pere de l'Eglise, pour me fai-„re connoître combien vous résistez aux or-„gueilleux, & que ce n'est qu'aux humbles „que vous donnez votre grace. . . . . . . vous „me fitez tomber entre les mains, par le „moyen d'un certain homme, enflé d'un or-„gueil outré, quelques Ouvrages des Plato-„niciens traduits de Grec en Latin, je les lus „& j'y trouvai toutes ces grandes vérites: „que dès le commencement étoit le Verbe: „que le Verbe étoit avec Dieu & étoit Dieu: „que dès le commencement toutes choses ont „été faites par le Verbe: que de tout ce qui „a été fait il n'y a rien qui ait été fait sans „lui: que lui est la Vie, que cette Vie est la „Lumiere des hommes, mais que les Ténè-„bres ne l'ont pas comprise: qu'encore que l'A-„me de l'homme rende témoignage à la Lu-„miere,

dam Platonicorum Libros ex Græca Lingua in Latinam versos. Et ibi legi, non quidem his verbis, sed hoc idem omnino, multis & multiplicibus suaderi rationibus, quod in principio erat Verbum, & Verbum, erat apud Deum, omnia per ipsum facta sunt, & sine ipso factum est nihil. Quod factum est in eo, Vita est, & Vita erat Lux hominum, & lux in tenebris lucet, & tenebræ eam non comprehenderunt. Et quia hominis Anima, quamvis testimonium perhibeat de lumine, non est tamen ipsa

„miere, ce n'eſt point elle qui eſt la lumiere
„mais le Verbe de Dieu: que ce Verbe de
„Dieu & Dieu lui-même eſt la Lumiere vé-
„ritable, dont tous les hommes qui viennent
„au monde ſont éclairés: qu'il étoit dans le
„Monde, que le Monde a été fait par lui, &
„que le Monde ne l'a point connu; car quoi-
„que cette Doctrine ne ſoit pas en propres
„termes dans ces Livres, elle y eſt dans le mê-
„me ſens, & appuyée de pluſieurs ſortes de
„preuves. . . . . J'y trouvai auſſi que ce n'eſt
„ni de la chair & du ſang ni par la volonté de
„l'homme qu'eſt né ce Verbe Dieu, mais de
„Dieu qu'eſt né ce Verbe, Dieu comme celui
„dont il eſt né. . . . J'y trouvai que le Fils eſt
„dans la forme du Pere & qu'il n'uſurpe rien,
„quand il ſe dit égal à Dieu, puiſque par ſa
„nature il eſt une même choſe avec Dieu.

Je

lumen, verum quod illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. Et quia in hoc Mundo erat, Mundus per ipſum factus eſt, & Mundus eum non cognovit. Item ibi legi, quia Deus Verbum non ex carne, non ex ſanguine, non ex voluntate carnis, ſed ex Deo natus eſt. . . . Indagavi quippe in illis litteris varie dictum, & multis modis, quod ſit Filius in forma Patris, non rapinam arbitratus eſſe æqualis Deo, quia naturaliter id ipſum eſt. *Auguſt. Confeſſ. Lib. VII. Cap. IX.*

Je ne doute pas, *Monsieur*, que vous ne soyez très surpris de voir que St. Augustin ait prétendu trouver dans les Ouvrages d'un Philosophe Payen le Texte & l'Original du commencement de l'Evangile de St. Jean, vous le serez encore davantage en apprenant que St. Justin Martyr, St. Clément d'Aléxandrie, Eusebe de Césarée ont cru qu'il avoit pénétré jusque dans le Mystère de la Trinité. Il me semble vous entendre dire: Est-il possible qu'un homme ait pu arriver de lui-même, sans être conduit par la Révélation à la connoissance d'un Mystère que tous les plus grands Docteurs de l'Eglise ont avoué être incompréhensible. Il faut que ces Peres de l'Eglise se soient absolument abusés, & que remplis des idéees du Christianisme ils les ayent prêtées à quelque ressemblance qu'ils ont cru appercevoir entre celles de Platon.

Vous

[7] Tertullian *de Anima.*

[8] Lactance attaque avec raison les Loix imaginaires de la Republique de Platon, il en veut surtout à la communauté des femmes. Plaçons ici cet éloquent morceau de Lactance. *Ergo nihil inquit privati ac proprii habeant: sed ut pares esse possint, quod justiciæ ratio desiderat, omnia in commune possideant. Ferri hoc potest, quam diu de pecunia dici videtur. Quod ipsum quam impossibile sit & quam injustum, poteram multis rebus ostendere. Concedamus tamen ut possit fieri. Omnes enim Sa-*

Vous auriez raison, *Monsieur*, de penser d'une façon aussi sensée, & j'espére que vous serez entiérement convaincu de la fausse prévention de ces Peres de l'Eglise, lorsqu'en examinant les différens sentimens des Philosophes sur l'essence de la Divinité, je vous ferai voir évidemment que ceux de Platon ne sont guére plus orthodoxes que ceux de Spinosa. Il faut même que, dès le premier Siècle de l'Eglise, il y eût des gens qui abusassent de certaines idées vagues & confuses de ce Philosophe sur la Divinité, & sur la nature de l'Ame. Car Tertullien [7] après avoir vivement censuré Platon, ne fait pas difficulté de dire que tous les Hérétiques emprunterent de lui des armes pour combattre la Vérité, & pour défendre leurs erreurs. Lactance [8] n'a pas ménagé Platon davantage que Tertullien.

Aristo-

pientes erunt, & pecuniam contemnent quo ergo illum communitas ista perduxit? Matrimonia quoque (inquit) communia esse debebunt; scilicet ut eandem mulierem multi viri tamquam canes confluant; & is utique obtineat, qui viribus vicerit; aut si patientes sunt ut philosophi, expectent, ut vicibus, tanquam lupanar obeant. O miram Piatonis æquitatem, ubi est igitur virtus castitatis? ubi fides conjugalis? quæ si tollas omnis justitia sublata est. At idem dixit beatas civitates futuras fuisse, si aut Philosophi regnarent, aut reges philosopharentur, huic vero tam justo, tam

Ariſtote ne trouva point chez les premiers Chrétiens des admirateurs. St. Ambroiſe & Origène ſoutiennent que ſa Doctrine eſt beaucoup plus pernicieuſe que celle d'Epicure. St. Bernard a été un de ſes plus terribles Adverſaires. Sous Philippe-Auguſte un Concile, qu'on avoit aſſemblé pour condamner l'Héréſie de Dalmanicus, fit brûler la Métaphyſique d'Ariſtote. Quelque tems après, Albert le Grand & ſon Diſciple St. Thomas donnérent une ſi grande autorité à la Philophie Péripatéticienne, que peu s'en fallut dans la ſuite que l'Egliſe Romaine ne canonſât Ariſtote.

Diogène, dont les excès vicieux ont été juſtement condamnez par tant d'Ecrivains anciens & modernes, a cependant eu des Peres de l'Egliſe qui lui ont été favorables. St. Jean Chyſoſtôme l'a propoſé dans l'Ouvrage qu'il a écrit contre ceux qui mépriſoient la Vie

æquo viro regnum dares, qui aliis abſtuliſſet ſua, aliis condonaſſet aliena; proſtituiſſet pudicitiam fœminarum; quæ nullus unquam non modo rex ſed & tyrannus quidem fecit. Lact. divin., inſtit. Lib. III. de falſa Sapientia Cap XXI. Le reſte de ce Chapitre, qu'il ſeroit trop long de raporter, eſt de la plus grande beauté. Il en eſt de même de celui qui le ſuit & qui traite également des erreurs de Platon.

9 Hieronym. *Cont. Jovinian.*

Vie Monâstique, comme un exemple de beaucoup de vertus religieuses. Les Peres faisoient fléche de tout bois. Saint Chrysostôme vouloit excuser la crasse & l'inutilité de l'Etat Monastique; il louoit les Philosophes Cyniques qu'il eût traité dans un autre occasion avec le plus grand mépris.

St. Jérôme [9] a donné de grandes louanges à Epicure, & St. Augustin [10] n'hésite pas de dire que la seule, chose qui l'eût empêché „de donner la palme à Epicure & de le pré„férer aux autres Philosophes, c'étoit la fer„me croyance dans laquelle il avoit toujours „été que l'Ame demeure vivante après la mort, „& qu'elle reçoit le traitement qu'elle a mérité „par ses actions, ce qu'Epicure n'a pas voulu „croire". Les éloges que ces Peres de l'Eglise ont fait des mœurs d'Epicure, n'ont pas empèché que presque tous les Docteurs anciens n'ayent

[10] Nec me revocabat à profondiore voluptatem carnalium gurgite, nisi me mortis & futuri judicii tui metus, qui per varias quidem opiniones, nunquam tamen recessit de pectore meo. Et disputabam cum amicis meis, Alipio & Nebridio, de finibus bonorum & malorum, Epicurum accepturum fuisse palmam in animo meo, nisi ego credidissem post mortem restare animæ vitam, & tractatus meritorum, quod Epicurus credere noluit. *August. Confess. Lib. VI. Cap. XVI.*

n'ayent vivement déclamé contre ses opinions, & sur tout contre celle par laquelle il fonde le bonheur dans la volupté. Ils ont pris en un sens odieux cette volupté, & ont attribué assez mal à propos aux débauches du corps ce qu'Epicure n'entendoit que de la tranquilité de l'esprit.

Il paroît étonnant que plusieurs Peres ayent été ennemis des mêmes Auteurs que d'autres Peres estimoient & louoient. Cette contrariété bisarre vous surprendroit sans doute, si je ne vous avois montré évidemment, dans les Lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, que les anciens Théologiens Chrétiens se sont très souvent ressentis des foiblesses humaines. La

[a] Les Peres qui ont pris la liberté de faire des invectives contre Socrate, & contre quelques-uns des plus renommés Philosophes après lui, avoient bien d'autres mouvemens. Aussi ne pouvoient-ils pas être touchés d'une si honteuse passion que la jalousie, dans une vie si Chrétienne & si parfaite que la leur. Rien ne les a portés à cela que l'extrême impiété des Payens, contre qui-ils étoient tous les jours aux prises, & qui osoient bien non-seulement préférer Phocilide, Théognis, Isocrate, & ces Philosophes, comme faisoit Julien l'Apostat, à Salomon, à Moyse, & à nos plus grands Saints: mais passer même jusqu'à cette abomination de comparer la Créature à son Créateur, l'homme à Di u, & Socrate, Epictete, Apollonius, ou quelques autres, à Jesus-Christ. Pour

La Mothe-le-Vayer, dans son Traité de la Vertu des Payens, où il s'est efforcé de mettre au grand jour le mérite des Philosophes Grecs & Romains, a tâché de justifier les Peres qu'une fausse piété & une bile un peu trop échauffée ont porté à calomnier des Auteurs respectables par leur mœurs & par la pureté de leur Morale. Il a cru que le bien & l'avantage de la Religion demandoient qu'ils agîssent de même [11]. Je suis persuadé que ce Savant étoit très convaincu de la foiblesse de ce raisonnement; & qu'il ne l'a fait que pour ne paroître pas vouloir condamner la conduite des anciens Docteurs; mais en verité c'est pousser la complaisance & la foiblesse trop

résister à une si folle opinion qu'ils avoient de leurs Philosophes, Cyrille d'Alexandrie, Grégoire de Nazianze & Théodoret n'ont fait nulle difficulté de les déprimer de tout leur possible, & ont cru même qu'ils étoient obligez de les diffamer pour le bien de tant d'ames qui se perdoient en les estimant trop, & vû qu'on rendoit leur vertu criminelle, la comparant à celle de Notre Seigneur. Voilà le fondement de tout ce que nous avons de Socrate, de Platon, & de quelques autres de même profession parmi les Ecrits des Peres; & certes je croi que dans un temps pareil au leur, nous serions encore obligez d'en user de la sorte. *La Mothe-le-Vayer de la Vertu des Payens, Seconde Partie pag. 190. Tom. 2. Edit. in folio.*

trop loin que de n'oser hautement désaprouver ce qui est digne de blâme. Quelle Maxime pernicieuse n'est-ce point que d'établir qu'il est permis de calomnier des Innocens, de flétrir leur mémoire, de leur imputer des crimes, parceque ces mensonges & ces suppositions peuvent devenir utiles à la Religion? C'est excuser une erreur par une autre que de soutenir une opinion aussi hétéroclite. La bonne Cause n'a pas besoin que le crime lui prête des armes, & la Vérité doit toujours rougir, lorsqu'elle n'est reçue qu'à la faveur du Mensonge.

Je pense que cette conduite des Peres étoit plus propre à décréditer la Religion qu'à la faire prosperer: il y avoit de leur tems beaucoup de gens qui connoissoient la fausseté des crimes qu'ils imputoient aux Philosophes; que pouvoient-ils penser de ce faux zèle auquel sans doute on donnoit le nom de mauvaise foi? Je ne doute pas que ces mensonges ne révoltassent plusieurs personnes. Il eût mieux valu que les Peres, qui se sont déchaînés contre les Philosophes, souvent assez mal à propos, eussent avoué naturellement qu'ils avoient eu du mérite: mais qu'il n'avoit point été égal à celui de ceux auxquels on les comparoit. Car c'est principale-

palement les paralleles, que quelques Ecrivains payens faisoient entre les Sages du Paganisme & les plus grands Saints du Christianisme, qui ont obligé quelquefois, dit la Mothe-le-Vayer [12], les premiers Peres de „l'Eglise à censurer Platon bien rudement, „ainsi que la trop grande estime que les „Payens faisoient de lui qui étoit souvent scan„daleuse, & qui faisoit dans ce tems-là, où „le Christianisme s'établissoit, un grand tort „à la Religion, comme nous l'avons déja re„marqué en parlant de Socrate. Nous vo„yons dans Origene que Celsus avoit eu as„sez d'impieté, pour soutenir que Jesus-Christ „tenoit de Platon les plus belles Sentences „qu'il eût dites, & particuliérement celle qui „porte qu'un Chameau, ou plutôt un cable, „passeroit plus aisément par le trou d'une ai„guille, qu'un homme riche n'entreroit au Ro„yaume des Cieux, parceque ce Philosophe „a écrit, qu'il étoit comme impossible d'être „fort bon & fort riche tout ensemble. Ceux „qui ont eu de ces passions indiscretes pour „lui & pour ses Ouvrages, trouvoient que „la naissance du Monde étoit bien mieux cou„chée dans le Timée, que dans la Genèse. „Ce

[12] De la Vertu des Payens. Tom. II. pag. 612.

„Ce beau Païs que Socrate décrit à Simmias
„dans le Phædon, avoit beaucoup plus de
„grace que le Paradis terrestre; & la fable de
„l'Androgyne étoit sans comparaison mieux
„inventée que tout ce que Moïse a dit de l'ex-
„traction d'Evé de l'une des côtes d'Adam.

Je ne suis point assez déraisonnable, *Monsieur*, pour nier que les Peres de l'Eglise ne dussent relever fortement des comparaisons aussi fausses; mais ils devoient faire sentir la différence qu'il y avoit entre les Chrétiens & les Payens, en mettant au jour les vertus sublimes des premiers, & non point en prêtant aux derniers des crimes & des opinions imaginaires. La sincérité & la bonne foi n'ont pas toujours été connues des premiers Théologiens dans leurs disputes, & l'on peut aisément juger par les différens sentimens qu'ils ont portés sur les personnes & les Ouvrages des anciens Philosophes qu'ils les ont loués ou blâmés selon qu'ils ont traité des matieres dans lesquelles ils leur étoient favorables ou contraires. Vous venez de voir, *Monsieur*, que l'inutilité ou plutôt la bassesse & la crasse de l'Etat Monastique ont procuré à Diogène les éloges de St. Jean Chrysostôme.

On courroit donc risque de s'abuser si l'on vouloit juger aveuglément & sans examen

du

du mérite des anciens Philoſophes, ſoit par ce qu'en ont dit leurs Adverſaires les autres Philoſophes, ſoit par les reproches ou les éloges des Peres de l'Egliſe. Il ſeroit même impoſſible de pouvoir établir aucun jugement ſtable, vû la grande différence qu'il y a entre leurs ſentimens, les uns ayant vivement blâmé les mêmes Auteurs que pluſieurs autres ont loués exceſſivement.

§. III.

Que les ſentimens des Auteurs modernes ſont auſſi partagés que ceux des anciens ſur le mérite des anciens Philoſophes.

On ne trouveroit guère plus de ſûreté à croire aveuglément les Auteurs modernes qui ont parlé des anciens Philoſophes, qu'à ajouter foi à tout ce qu'en ont écrit leurs contemporains. Les uns Idolâtres aveugles de l'Antiquité ont regardé comme des vérités évidentes, & comme des choſes de la réalité deſquelles il n'étoit pas permis de douter, tout ce que les Grecs & les Romains ont inſéré dans leurs Ouvrages; & les auteurs ont pris à tâche de condamner tout ce qui n'avoit point été fait dans ces derniers tems.

Vous ſavez, *Monſieur*, combien la diſpute ſur la préférence des Anciens aux Mo-

dernes a excité de troubles sur le Parnasse. Plusieurs Savans n'auroient osé nommer Platon dans leurs Ecrits sans lui donner l'épithéte de *Divin*; ils auroient cru mériter un châtiment exemplaire s'ils n'eussent pas dit *l'illustre Aristote*, *le grand Aristote*, *le Génie de la Nature*, *le Scrutateur des Mystères les plus cachés*.

Le Pere Rapin a égalé les exagérations d'Averroës, qui prétendoit que la Nature Humaine n'avoit reçu son entier accomplissement & la perfection de son Etre que par la naissance d'Aristote. Ce Jésuite assûre qu'il est presque impossible qu'il puisse jamais y avoir aucun homme qui égale ce Philosophe Grec. Il ne parut rien, dit-il, [13] de réglé & d'établi sur la Logique & la bonne Physique devant Aristote. „Ce Génie si plein de raison „& d'intelligence approfondit tellement l'abi„me de l'Esprit humain qu'il en pénétra tous „les

[13] Rapin Réflex. sur la Logique. num. 4. pag. 374.

[14] Cæterum invidendi calumniandique occasio inde primum Græculis quibusdam leviculis, & famelicis hominibus data est, quod Aristoteles a Philippo Rege Macedoniæ vocatus, Lycæo relicto, in Aulam venisset, ibique pro virtutis & doctrinæ magnitudine indulgenter fuisset habitus, quasi Litterarum studio, in quo solum acquiescebat, & in quo dies ac noctes, ut res ipsa docet, ad extremum spiritum consumens extinctus est, con-

„les ressorts par la distinction exacte qu'il fit „de ses opérations, on n'avoit point encore „sondé ce vaste fond des pensées de l'Homme „pour en connoître la profondeur. Aristote „fut le premier qui découvrit cette nouvelle „voye, pour parvenir à la Science par l'évi„dence de la démonstration, & pour aller „géométriquement à la démonstration par „l'infaillibilité du Syllogisme, l'Ouvrage le „plus accompli & l'effort le plus grand de „l'Esprit humain.

Le Jésuite Sépulvéda a été beaucoup plus loin que le Pere Rapin. Il ne s'est pas contenté de défendre les Ecrits, les mœurs, & la personne d'Aristote contre ceux qui les attaquoient, & qu'il dit,[14], n'avoir agi de la sorte que par jalousie & par envie; mais il a voulu le placer au rang des Saints, & il a soutenu vivement que selon toutes les apparen-

ces

tempto, inertiæ sese, atque desidiæ, & desidiosorum voluptatibus tradidisset. Quorum omnium levitas & impudentissima mendacia valido Scriptorum ejus argumento redarguuntur. Tot enim Libros Aristotelem in omni doctrinarum genere sapientissime, & cum magna & consentiente hominum approbatione confecisse constat, ut miremur eis elucubrandis unius hominis ætatem suffecisse. *Joan. Genes. Sepulvedæ Cordubensis Lib. VII. Epist. Epist. I. Serano.*

ces Dieu avoit fauvé ce Philofophe. Il fonde [15] les preuves de fa beatitude fur ce Principe, que, puifque lors de la Loi de Nature Dieu accordoit à tous les hommes qui vivoient juftement un bonheur éternel, il feroit ridicule de prétendre que les Philofophes qui ont vêcu d'une maniere conforme aux Préceptes de cette Loi Naturelle, & qui ont eu

15 Itaque cæteræ Gentes nec Mofaïco, nec alio divino Jure quam naturali, tenebantur, ut Paulus in eadem ad Romanos Epiftola, Cap. 2. declarat his verbis: Non enim auditores Legis jufti funt apud Deum, fed factores Legis juftificabuntur. Cum enim Gentes, quæ Legem non habent, naturaliter ea, quæ Legis funt, faciunt, hi Legem non habentes ipfi fibi funt Lex, qui oftendunt opus Legis fcriptum in cordibus fuis. Naturaliter enim dixit Paulus, id eft, ut Thomas exponit, ad præfcriptum Legis Naturæ, quæ petenda, fugiendaque docet: in eundemque fenfum paulo poft ait: Si igitur Præputium juftitias Legis cuftodiat, nonne Præputium illius in Circumcifionem reputabitur? Et Præputium ex natura Legem confummans judicabit te, qui per litteram, & Circumcifionem prævaricator Legis es? Quam Pauli fententiam, & auctoritatem Thomas idem fecutus (in Summa fecundi Libri, Parte prima, Quæft. 98 Art. 5.) Gentiles ante Chrifti adventum folâ Lege Naturali obligatos, & ejus præceptis faciendis falvos fieri folitos fuiffe confirmat, quamvis auxilio Legis Mofaïcæ facilius fervarentur; idemque teftatur fecunda Parte, Quæftione fecunda, Art. 7. Alfonfus autem Toftatus, noiter

eu de la Divinité une idée beaucoup plus pure & plus noble que les autres hommes, fussent privés d'une grace qui étoit accordée à toutes les personnes en général.

La Mothe - le - Vayer a recherché avec soin tout ce qui a pu autoriser cette pensée, & a canonisé plusieurs Philosophes dans son Traité de la Vertu des Payens. „Socrate, „selon

Auctor gravissimus, in Libro, quem de Paradoxis inscripsit, non solum incunctanter probavit hanc sententiam, sed multis etiam verbis, multisque capitibus rationem explicavit (Paradoxo quinto Art. 107. ad cap. 134.) qua Gentiles a Deo peccatorum veniam impetrarent. Cujus orationis summa est, Gentilibus usque ad Christi Passionem, & promulgatum Evangelium, Peccatum originale deleri solitum, in pueris quidem per fidem parentum, si quis fideles parentes haberet, id est, qui de Deo recte sentirent, quæ naturaliter sentiri possunt, & Idolorum immunditias caverent: in Adultis autem per primum actum bonum, quem in Deum dirigerent; mortalia vero peccata per contritionem eisdem Gentilibus, ut nunc Christianis, remitti, atque hos quidem Auctores, has rationes secutus, Ethnicorum Philosophorum, qui ex Præceptis Legis Naturæ vixerunt, causam defendi posse existimavi. Nisi forte putamus cæteris Ethnicis hominibus per Legem Naturæ viam ad salutem stravisse, eandem Philosophis fuisse interclusam, qui in Deo ex rebus creatis intelligendo cæteris erant perspicaciores, & in virtute non solum voce, sed vita etiam & factis docenda ætatem consumpserunt. *Id. ibid.*

„ſelon lui, jouït de la félicité éternelle: Pla-„ton a ſenti les effets de la miſericorde de „Dieu: Sénéque a preſque une place diſtin-„guée en Paradis; quant à Ariſtote, ſa bé-„atitude eſt un peu plus douteuſe, [16] parce-„qu'il paroît que ſa mort a été moins pieuſe „que ne diſent ſes admirateurs.“ Je

[16] Quant à cette parfaite contrition qu'on lui attribue en mourant, outre qu'elle n'eſt garantie par aucun Auteur de marque, il y a beaucoup de raiſons qui m'empêchent de la croire véritable. La premiere eſt, què nonobſtant le paſſage de ſa Méthaphyſique, où on lit que Dieu ne prenoit nulle part aux Choſes qui ſe paſſoient ſous le Ciel: & que nous voyons que Diogène avec Heſychius, qui ont écrit ſa Vie, font couler cette propoſition, comme un article très conſtant de ſa doctrine, de quoi preſque tous ſes Commentateurs notamment les Grecs & les Arabes ſont auſſi demeurez d'accord: quelle apparence y a-t-il de le faire invoquer à ſon aide l'Etre des Etres, ou la Cauſe des Cauſes, qu'il croyoit ſourde & plus aveugle que Tyreſias, comme dit le Poëte, en toutes nos affaires. Ma ſeconde raiſon eſt fondée ſur ce que tous ſes principes ſemblent favoriſer la pernicieuſe créance de la mortalité de l'Ame, ſelon que nous l'avons déja obſervé ici, & plus particuliérement dans notre petit Diſcours Chrétien de ſon immortalité; d'où il s'enſuit qu'il n'étoit pas pour faire cette priére à Dieu, parcequ'elle eſt ridicule en la bouche de ceux qui penſent que tout meurt avec le corps. Pour derniére raiſon, je vois dans les termes de ſon Teſtament, d'où les Juriſconſultes enſeignent qu'on doit tirer les plus véritables ſentimens des hom-

Je ne trouve point extraordinaire que La Mothe-le-Vayer ait soutenu que les personnes vertueuses ont pu se sauver avant l'Etablissement du Christianisme; mais je ne voudrois pas qu'un Auteur, tel que lui, eût inséré dans un Ouvrage, d'ailleurs rempli d'excellen-

mes, des marques d'un esprit qui n'étoit nullement dégagé de l'Idolâtrie. Il ne dit pas en riant, comme Socrate, qu'il doit un Coq à Esculape; mais il ordonne sérieusement qu'on le décharge d'un Vœu qu'il avoit fait pour la santé de Nicanor, & qu'on fasse faire quatre Animaux de pierre, de quatre coudées chacun, pour être placés dans les Temples où Jupiter & Minerve étoient adorés, en la Ville de Stagire. Ce ne sont pas là des legs, ce me semble, d'une personne qui eut la foi implicite, & qui persuadée dans la Loi de Nature de l'existence d'un seul Etre Souverain, lui ait présenté son cœur en mourant, pour obtenir sa miséricorde. Voilà ce qui m'empêche de prononcer aussi résolutivement que d'autres font, pour la félicité éternelle d'Aristote; bien que je la lui souhaitte d'autant plus ardemment, que je me sens son redevable de la plus solide partie de mes Etudes humaines. Elles m'ont appris que nous ne saurions trop honorer la mémoire de nos Peres spirituels; la sienne me sera toujours en singuliére vénération pour ce regard, & n'osant pas former un jugement du tout à son avantage sur la juste crainte que j'ai d'offenser la pieté, je demeurerai dans un doute respectueux, que je pense qui ne peut être desagréable à Dieu. *La Mothe le Vayer de la Vertu des Payens, Seconde Partie, Tom. 2. pag. 612.*

cellentes chofes, un grand nombre de faits, ou faux, ou douteux, fur lefquels il fonde fouvent les Bulles de canonifation qu'il expédie aux Philofophes Grecs & Romains. Je lui paffe beaucoup plus aifément d'avoir fait un éloge de la Philofophie d'Ariftote prefque auffi pompeux que celui du Pere Rapin. Je ne fai pourtant comment on peut le concilier avec les critiques vives & mordantes de plufieurs Savans modernes. „Ariftote, dit [17] „Mallebranche, qui mérite avec juftice la „qualité de Prince de ces Philofophes dont je „parle, parcequ'il eft le Pere de cette Philo„fophie qu'ils cultivent avec tant de foin, ne „raifonne prefque jamais que fur les idées „confufes que l'on reçoit par les Sens, & que „fur d'autres idées vagues, générales & in„déterminées, qui ne reprefentent rien de „particulier à l'efprit; car les termes ordi„naires de ce Philofophe ne peuvent fervir qu'à „exprimer confufément aux Sens & à l'ima„gination les fentimens confus que l'on a des „chofes fenfibles, ou à faire parler d'une ma„niere fi vague & fi indéterminée, que l'on „n'exprime rien de diftinct. Prefque tous fes „Ouvrages, mais principalement fes huit Livres „de

[17] Recher. de la Vérité Liv. V. Chap. II. pag. 388.

morphoſes de Pythagore, cependant je ne voudrois point ſur ce fondement décider que Socrate eût été un fou ou un fourbe; la Mothe-le-Vayer me paroit l'avoir aſſez bien juſtifié ſur cet article. „Le dernier reproche, „*dit-il*, qu'on fait à Socrate, regarde le Dé-„mon qu'on dit avoir été le conducteur de „ſa vie. Si nous voulions rapporter ici tout „ce que Plutarque & aſſez d'autres en ont „écrit, nous ferions de ce ſeul article un gros „Volume. Les uns ont cru qu'il avoit une „véritable viſion de quelque mauvais Eſprit: „les autres qu'il étoit averti par une voix „prohibitive ſeulement; & il y en a qui ont „penſé que c'étoit par l'éternuement qu'il re-„cevoit les avis de ce qu'il ne devoit pas fai-„re. Mais pluſieurs, qui ſe ſont ri de tout „cela, ont ſoutenu que ſa ſeule prudence, „dont Dieu l'avoit ſi avantageuſement partagé, „étoit ſon Démon. Que ſi l'on veut qu'il y „ait eu quelque choſe de plus, on peut pren-„dre

impoſſible d'établir aucun fondement aſſuré, il s'adonna entiérement à la Philoſophie Morale, & fut le premier qui la fit deſcendre du Ciel pour le ſecours des hommes, comme parle l'Orateur Romain. *La Vie de Socrate, par Mr. Charpentier de l'Acad. Françoiſe. pag. 17.*

19 Lettres ſur les Anglois par Mr. de Voltaire, Lett. XIII. ſur Mr. Locke. pag. 92.

„dre en ſa faveur l'opiniou d'Euſebe, d'Us-
„gubinus & de Marcille Ficin, qui ont été
„perſuadés que ſon bon Ange étoit le vérita-
„ble Démon [20] qui le gardoit.

N'en déplaiſe à Euſebe & à Marcille Ficin, j'opterai aujourdhui en faveur de la prudence plutôt qu'en faveur de l'Ange Gardien, & je ſuis aſſûré que la Mothe-le-Vayer penſoit ainſi que moi. En vérité je ne ſai pas par quel privilege les Payens auroient vêcu ſi familiérement avec leurs Anges Gardiens, vû que depuis très longtems je ne crois pas qu'il y ait aucune de ces Intelligens céleſtes, qui ait eu la complaiſance de ſe rendre journellement viſible aux Chrétiens. Un homme qui prétendroit aujourd'hui converſer avec un Ange viſeroit beaucoup au fanatiſme, ou du moins paſſeroit dans l'eſprit de bien des gens pour y viſer.

Je reviens, *Monſieur*, à mon ſujet principal; & puiſque vous êtes réſolu d'examiner par vous-même le mérite des principaux Philoſophes anciens, je vais commencer par tâcher

20 La Mothe-le-Vayer, de la Vertu des Payens. Seconde Partie, pag. 503.

21 Thales, quoique Phénicein originairemrnt, fut le premier que la Phyſique rendit fameux dans la Gréce

tâcher de vous donner une idée de leur Morale.

§. IV.

Examen des Sentimens Moraux des principaux Philosophes anciens.

PHERECIDE.

On regarde ordinairement Phérécyde comme le Pere des anciens Philosophes Grecs. Il étoit natif de l'Isle de Syros, & n'étoit point Syrien, ainsi que l'ont tenu faussement plusieurs Auteurs anciens, & dans ces derniers tems le Jésuite Renaud, qui [21], dans son Livre *De l'Origine ancienne de la Physique Nouvelle*, prétend qu'avant Thales un certain Phérécyde Syrien avoit fait part de ses pensées aux Grecs. Il ne seroit point tombé dans cette faute, s'il avoit pris garde à la Mothe-le-Vayer sur la naissance de ce Philosophe. Saint Augustin, *dit-il*; „dans une Epître „à Volusianus suppose, suivant l'erreur com„mune, que Phérécyde étoit Assyrien, & par„ce qu'on veut que ce Philosophe ait le pre„mier

avec quelque éclat; main un certain Phérécyde Syrien avoit déja fait part de ses pensées là-dessus aux Grecs. *Origine ancienne de la Physique Nouvelle. Part. I, page 17.*

„mier enſeigné l'immortalité de l'Ame, il ſe „joue des mots d'une des Eclogues de Virgile:

——— *Aſſyrium vulgo naſcetur Amonum.*

„Attribuant le ſuccès de cette Prophètie à „ce que la Doctrine de l'immortalité de l'Ame „s'eſt enfin étendue de Syrie par tout le „Monde. La pointe ſeroit gentille & digne „de St. Auguſtin [22] ſi ſon fondement étoit „véritable; mais il eſt très-conſtant au con-„traire que la patrie de Phérécyde fut l'Isle de „Syros, l'une des Cyclades de la Mer Egée, & „qu'il n'y a que l'équivoque du nom qui l'ait „fait prendre pour Syrien par Clément d'A-„léxandrie, par Euſèbe, & après eux par St. „Auguſtin."

Le premier des Philoſophes qui illuſtra la Gréce, nâquit donc dans une petite Isle. On ſait peu de choſe de ſes principes, les deux

[22] Voïci le paſſage de St. Auguſtin. *Quod apud græcos olim primus Pherecydes Aſſyrius cum diſputaſſet Pythagoram Samium illius diſputationis novitate permotum, ex athleta in philoſophum vertit. Nunc ergo quod Maro ait. & omnes videmus, amomum Aſſyrium vulgo naſcitur.* Aug. Epiſt. III. ad Voluſian.

[23] *Pherecydes Syrus primus dixit animos hominum eſſe ſempiternos.* Cicer. Lib. I. Tuſc. quæſt. Cap. CLVI Lactance a adopté le ſentiment de Ciceron. *In eadem ſententia fuit etiam Pythagoras antea, ejuſque præceptor Phe*

ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous mêmes. Il exhorte [26] à être religieux dans les préceptes de la véritable amitié, & à traiter ses amis lorsqu'ils sont absens de la même maniere que lorsqu'ils sont présens. Il loue [27] l'honnête médiocrité, & la regarde comme une des principales qualités nécessaires au bonheur des Citoyens. Aussi méprisoit-il les richesses quoiqu'il eut tous les talens qu'il falloit pour pouvoir les aquérir. Il en donna des marques évidentes; car ayant été piqué [28] par quelques mauvais plaisants, qui lui disoient que les philosophes méprisoient les biens, parcequ'ils n'avoient point assez d'adresse pour les acquérir, il acheta toutes les Olives du terroir de Milet [29] avant

veremus? Si, inquit quod in aliis reprehendimus, ipsi non faciamus. Ubi sup.

[26] Φίλων παρόντων, καὶ ἀπόντων, μέμνησο. Amicorum præsentium perinde ac absentium memor esto. Ubi supra pag. 22,

[27] Πόλις ἄριστα πράττει, ἡ μήτε πλουσίους ἔχουσα ἄγαν, μήτε πένητας πολίτας. Optime in ea Civitate agitur in qua neque nimium divites sunt Cives, neque nimium pauperes. Ubi sup.

[28] Qui Thales ut objurgatores suos convinceret, ostenderetque etiam Philosophum, si ei commodum esset, pecuniam facere posse, omnem Oleum, antequam florere

avant qu'elles vinssent à meurir; & sa récolte en fut si abondante cette année-là, qu'il gagna des sommes considérables.

Il est peu de Philosophes aujourd'hui qui résistassent à la tentation de s'enrichir, s'ils croyoient pouvoir le faire aussi sûrement que Thales. Il ne seroit pas besoin pour les exciter à trafiquer de les plaisanter: il ne faudroit que leur dire: *Vous gagnerez, travaillez, courez les Mers, la chose est certaine*; on verroit bien des Physiciens abandonner leurs Laboratoires & des Métaphysiciens deserter de leur Cabinet.

Il paroit que Thales fit un très bon usage des richesses qu'il avoit aquises, & qu'après les avoir ramassées pour faire honneur à la Phi-

cœpisset, in Agro Milesio coemisse dicitur. *Cicero, de Divinat. Lib. I. Cap. 49.*

[49] Thales avoit pris naissance dans cette Ville, quoique plusieurs Ecrivains aient pretendu qu'il étoit Phenicien. Ils ont confondu la naissance & l'origine, comme l'a fort bien remarqué Menage. *Nationem*, dit-il, *posuit Hyginus pro ortu, non enim natus in Phœnicia Thales, sed ex ea oriundus.* Diogene Laerce prefere le sentiment de ceux qui faisoient naître Thales à Milet à tous les autres; *πλείους φασὶν ἰθαγενὴς Μιλήσιος ἦν καὶ γένους λαμπροῦ.* Sed ut pluribus visum est indigeno Milesius & claro genere natus. Diog. Laert. Lib. I. segm. XXII

Philoſophie, il ne s'en ſervit point pour la deshonnorer. Ce Sage de la Gréce a une obligation très eſſentielle à Monſieur Coſte, qui à relevé une faute de Montagne, qui deshonoroit ſa mémoire. Cet Ecrivain [30] l'accuſoit d'avoir conſeillé le parjure comme une choſe indifférente. Voici ſes termes originaires. „Celui qui s'enqueſtoit à Thales „Mileſien, s'il devoit ſolemnellement nier d'a„voir paillardé, s'il ſe fuſt adreſſé à moy, je „lui euſſe reſpondu qu'il ne le devoit pas fai„re, car le mentir me ſemble encore pire que „la paillardiſe. Thales luy conſeilla tout „autrement, & qu'il juraſt pour garantir le „plus par le moins; toutefois ce conſeil n'e„ſtoit pas tant élection de vice que multipli„cation.“

Je

[30] Eſſais de Michel de Montagne, Tom. 3. Chap. IV. pag. 69. Edit. de Londres.

[31] Montagne fait dire ici à Thales tout le contraire de ce qu'il a dit; & cela faute d'avoir entendu Diogene Laërce, d'où il doit avoir tiré la réponſe qu'il attribue à ce Sage. Un homme qui avoit commis adultére, dit Diogêne Laërce, ayant demandé à Thales s'il devoit le nier par ferment, Thales lui répondit: *Mais le parjure n'eſt-il pas pire que l'adultére*: *οὐ χεῖρον, ἔφη, μοιχείας ἐπιορκία*; ce que le Traducteur Latin a rendu fort clairement ainſi: *Annon eſt, inquit, Perjurium Adulterio deterius?* Vie de Thales, L. I. Segm. 36. Il pourroit être

Je conviens avec Montagne qu'un pareil avis n'est pas digne d'un Philosophe, quoiqu'on puisse dire pour l'excuser, qu'il semble permis à un coupable de chercher les moyens de s'innocenter. Le proverbe dit *qu'il n'est point de mauvais cas qui ne soit reniable*. Mais sans entrer dans cette discussion, il suffit pour la justification de Thales, que Montagne lui ait faussement attribué ce fait, comme l'a [31] démontré évidemment son illustre Editeur.

§. VI.

PYTHAGORE.

Pythagore qui fut ainsi que Thales Disciple de Pherécide nâquit vers la XLVII. Olympiade. Il eut d'abord pour Précepteur Hermoda-

que Montagne a été trompé par quelque Edition de Diogene Laërce, où l'on aura oublié le point interrogant après *ἐπιορκία*. Il n'est point par exemple, dans celle de *Henri Wettstein*, dont je me sers constamment, & qui d'ailleurs est très correcte. Mais j'ai plus de penchant à croire que la Mèmoire, *si merveilleuse en défaillance*, comme il le dit lui-même, lui a joué ici un méchant tour. Car quelque sens qu'on donne aux paroles de Diogene Laërce, on ne sauroit en conclurre, que Thalès ait conseillé à cet homme de jurer, pour garentir le plus par le moins. *Id.* ibid. not. 4.

modamus. La reputation de [32] Phérécyde l'attira dans l'Isle de Syros, d'où il passa à Milet, pour voir Thales & Anaximandre le Physicien. De Milet il alla en Phénicie, & fit quelque séjour à Sidon, qui étoit son Païs natal ; de Sidon il se rendit en Egypte, comme Thales & Solon avoient fait avant lui. Il demeura vingt-cinq ans dans ce Païs & voulut être initié aux Mystères les plus secrets des Egyptiens, dont les Prêtres étoient presque aussi fripons & aussi orgueilleux que les Moines d'aujourd'hui. Il ne vint à bout de les fléchir qu'après avoir essuyé bien des peines. Ceux d'Heliopolis le renvoyérent à ceux de Memphis, ceux-ci l'adressérent aux Anciens de Diospolis, qui n'osant pas desobëir au Roi qui protégoit Pythagore, le reçurent à leur Noviciat, dans l'espérance qu'il seroit bientôt dégoûté, & qu'il se desisteroit de son entreprise, ennuyé des rigoureuses observances qui ouvroient l'entrée de leurs Mystères. Cependant il tint ferme & essuya tout ce qu'on lui fit souffrir. Il lui en coûta même son prépuce, car il fut circoncis; mais il

32 Οὗτος ἤκουσε μὲν (καθὰ προείρηται) Φερεκύδου τοῦ Συρίου. Hic ut prædiximus, principio quidem Pherecydem audivit Syrum. Diog. Laert. Lib. VIII. Seg. I.

il auroit donné, s'il eut fallu, toute cette partie qu'on enleve aux Eunuques, tant étoit grand son amour pour les Sciences secretes.

Phythagore initié chez les Egyptiens alla à Babylone rendre visite aux Mages. En revenant de la Perse il passa l'Isle de Créte, où il s'instruisit des Loix de Minos, & à Sparte de celles de Lycurgue. *Rarement en voyageant*, dit le proverbe, *on devient plus homme de bien*. Il parut pourtant à Phlius, où Pythagore se rendit après ses longs voyages, qu'ils lui avoient appris à juger modestement de ses connoissances. De son tems un homme qui debitoit gravement quelque Sentence, prenoit hardiment le nom de Sage. Il crut que ce fastueux titre ne lui convenoit point. „*Dans un long entretien, dit l'Historien* [33] *moderne de sa Vie, qu'il eût avec le* Prince Léon, „il lui dit de si grandes choses, & lui parla „avec tant d'éloquence & de sagesse, que Léon „étonné & ravi, lui demanda enfin quel étoit „son Art? Pythagore lui répondit qu'il n'avoit „aucun Art; mais qu'il étoit Philosophe. Le „Prince fut surpris de la nouveauté de ce nom „qu'il

33 La Vie de Pythagore, ses Symboles, ses Vers Dorés, & la Vie d'Hiérocles, par Mr. Dacier. Tom. 1. pag. 103.

„qu'il n'avoit jamais entendu. Car c'étoit „Pythagore lui-même, qui choqué de l'arro-„gance du titre que ceux de cette profession „se donnoient avant lui, en s'appellant Sages, „& sachant qu'il n'y a de Sage que Dieu, „changea ce nom trop superbe en un nom „plus doux & plus humble, en s'appellant „Philosophe, c'est-à-dire Amateur de la Sa-„gesse.

La modestie de Pythagore mérite d'être louée, & la réponse à Léon Souverain de Phlius à été justement approuvée par tous les véritables Savans, qui connoissent combien les hommes qui ont le plus étudié sont encore éloignés de la perfection. Je ne sai pourquoi Montagne avoit dérobé cette replique à Pythagore pour l'attribuer à un autre Philosophe ancien, „Léon, *dit-il* [34], Prince des „Phliasiens, s'enquérant à Heraclides Ponti-„cus, de quelle Science ou de quel Art il fai-„soit profession : je ne sai, repartit-il, ni Art „ni Science, mais je suis Philosophe. Voici la Note de l'Editeur sur ce passage. „Ce n'est „pas

34 Essais de Michel de Montagne. Liv. 1. pag. 162.

35 Voici ce passage de Ciceron. *Pythagoram phliuntem ferunt venisse eumque cum Leonte principe phliasiorum docte & copiose disseruisse quædam, cujus ingenium, & eloquentiam quum admiratus esset Leon, quæsivisse ex eo qua*

„pas Héraclide, mais Pythagore qui fit cette „reponse à Léon Prince des Phliasiens, & „c'est d'un Livre *d'Héraclide*, auditeur de „Platon, que Cicéron a tiré ce fait, comme „il nous l'apprend dans ses Tusculanes Lib. V. „Cap. 3. [35] „

Il ne nous reste aujourd'hui des Ouvrages de Pythagore que ses *Vers Dorés* & qu'un certain nombre de Sentences, ou Proverbes auxquels on a donné le nom de Symboles. Ces Sentences sont comme des Enigmes, qui enveloppent des vérités & des instructions utiles à la correction des mœurs. Par exemple, pour dire: *Ne violez pas la Justice*, Pythagore dit: *Ne passez pas la Balance*: Ζυγὸν μὴ ὑπερβαίνειν; il est vrai qu'il y a plusieurs de ses Symboles qui sont impénétrables, & que c'étoit s'y prendre très mal pour instruire les hommes, que de leur donner des conseils si obscurs, que depuis plus de deux mille ans on n'a pu encore venir à bout de les comprendre. Tel est celui-ci [36]: *Ne vous asseiez point sur le Boisseau*; & cet autre dont

maxime arte confideret, at illum, artem quidem se scire nullam sed esse philosophum. Cicer. Tuscul. V.

[36] Χοίνικι μὴ ἐπικαθίζεσθαι. Ne vous asseïez point sur le Boisseau, *in chœnice ne sedeto.* Ce Symbole a été expliqué fort diversement: mais le sens le plus naturel à

dont un Moderne a donné une explication fort comique, & qui sent bien le Commentateur [37], *Ne mangez pas le Rouget.*

Je ne m'étonne point si Pythagore ordonnoit à ses Disciples de garder le silence plusieurs années: ils avoient de quoi occuper leur esprit à chercher le véritable sens de ses Enigmes. Il falloit que les hommes qui vivoient du tems de ce Philosophe fussent bien bons, & j'ose dire bien imbéciles, pour respecter si fort un homme qui ne parloit que d'une maniére inintelligible, & qui ne daignoit se faire entendre que lorsqu'il debitoit les Contes les plus ridicules, au nombre desquels ses différentes Métempsycoses doivent tenir un rang distingué. Il est heureux pour bien des gens d'avoir vêcu dans certain Siècle. Un homme qui diroit aujourd'hui à Paris qu'il étoit

mon avis, c'est celui qui exhorte les hommes à travailler tous les jours de leur vie. Car celui qui ne travaille point ne doit point manger. *Vie de Pythagore, ses Symboles, &c. Tom. I. pag.* 118. Le proverbe dit: ne t'attens pas à l'écuelle d'autrui.

37 Ἐρυθῖνον μὴ ἐσθίειν. Ne mangez point le Rouget: *Ne Erythinum edito*, pour dire *renoncez à toute sorte de vengeance, & ne versez pas du sang;* car le sang est désigné par le Rouget. *Ubi sup. p.* 186.

38 *Ipse ego, nam memini, Trojani tempore belli*
Panthoides Euphorbus eram, cui pectore quondam

étoit Bayard à la Bataille de Pavie, & qu'il est actuellement Jean de Lery Bourgeois de la Rue St. Denis, passeroit pour un fou auprès des personnes les moins sensées. Un Savant qui ne parleroit que par énigme seroit sifflé & berné, non seulement par les gens de goût; mais encore par tous les Grimauds du Parnasse [38]. Pythagore assûroit qu'il se souvenoit d'avoir été Euphorbe au Siège de Troye. Il s'énonçoit d'une maniére plus obscure que ne faisoit l'Oracle de Delphes. Il étoit regardé comme un Demi-Dieu plutôt que comme un homme. Il est vrai qu'il fut enfin puni comme il le méritoit, & que sa vanité lui ayant fait refuser de recevoir au nombre de ses Disciples un des principaux Magistrats de Crotone, celui-ci excita le Peuple [39] qui fit périr non-seulement Pythagore, mais encore

Hæsit in adverso gravis hasta minoris Atridæ.
Ovid. Metam. Lib. XV. St. Jerome se moque avec raison de toutes les prétendues metamorphoses de Pythagore. *Se primum fuisse Euphorbum, secundo Callidem, tertio Hermotimum, quarto Pyrrhum, ad extremum Pythagoram.* Hieron. Apolog. ad Rufinum. Diogene Laerce parle fort amplement de toutes les differentes Metamorphoses de Pytagore, & de quelques autres fables qui y ont raport.

39 Voici ce que dit l'historien des philosophes des differens sentimens sur la mort de Pythagore. *Moritur autem Pythagoras hoc modo; consederat in domo Milonis cum*

encore tous ses Disciples; à peine y en eut-il trois ou quatre de sauvés. C'est à leur conservation que nous devons celle de *Vers Dorés* long-tems après. Son Ouvrage est fort bon, & la morale qu'il contient si épurée, qu'on peut le comparer au Manuel d'Epictete & aux Offices de Cicéron, Livres dignes d'être enfermés dans une Caisse aussi précieuse, que celle où Aléxandre tenoit les Oeuvres d'Homére.

Les *Vers Dorés* valent infiniment mieux que les Symboles; mais s'ils n'étoient pas accompagnés des Commentaires d'Hiérocles, & qu'on les eût perdus, la perte eût été peu considérable. En vérité le bon homme Mr. Dacier

sociis; eam vero domum quisquam ex his quos ille admitere noluerat, per invidiam incendit. Sunt qui Crotoniatas ipsos, tyrannidis suspicione ac metu hoc perpetrasse dicant. Pythagoram igitur cum per incendium evasisset, solum relictum esse; & in agrum quemdam fabis plenum intrantem ibi constitisse, ac dixisse capi praestat quam has dare pessum: cædique satis est quam quicquam loqui, atque ita jugulum persecutoribus nudasse; compluresque ex discipulis circiter quadraginta interemptos; paucosque efugisse in quibus Architas Tarentinus fuerit & Lysis ille quem supra memoravimus. Diog. Laert. Lib. VIII, Seg. XXXIX. Nous verrons dans un autre endroit, en parlant de Pythagore, quel étoit le respect qu'il avoit pour les feves.

Dacier auroit bien pu s'éviter la peine qu'il s'est donnée dans la Vie qu'il a composée de Pythagore, de vouloir justifier toutes les folies de ce Philosophe Grec. J'aurai occasion dans la suite de vous parler de quelques-unes de ses interprétations forcées, par lesquelles on veut détruire les reproches qu'on est en droit de faire à un homme, qui a voulu donner pour des vérités toutes les chiméres qu'il forgeoit dans son imagination. Je ne m'étonne pas que Dacier ait eu tant d'amour pour Pythagore; sa tendresse s'étendoit également sur tous les Anciens; mais je suis surpris que la Mothe-le-Vayer, qui ne croyoit que fort médiocrement aux Miracles des Saints, en ait voulu faire faire un à ce Philosophe. „Je ne veux pas oublier, „dit-

Ἐτελεύτα δ' ὁ Πυθαγόρας τοῦτον τὸν τρόπον: συνεδρεύοντος μετὰ τῶν συνήθων ἐν τῇ Μύλωνος οἰκίᾳ τούτου, ὑπό τινος τῶν μὴ παραδοχῆς ἀξιωθέντων, διὰ φθόνον ὑποπρησθῆναι τὴν οἰκίαν συνέβη. τινὲς δ' αὐτοὺς τοὺς Κροτωνιάτας, τοῦτο πρᾶξαι, τυραννίδος ἐπίθεσιν εὐλαβουμένους. τὸν δὴ Πυθαγόραν καταληφθῆναι διεξιόντα, καὶ πρός τινι Χωρίῳ γενόμενος πλήρει κυάμων, αὐτόθι ἔστη, εἰπών, ἁλῶναι μᾶλλον ἢ πατῆσαι ἀναιρεθῆναι δὲ κρεῖττον, ἢ λαλῆσαι καὶ ὧδε πρὸς τῶν διωκόντων ἀποσφαγῆναι. οὕτω δὲ καὶ τοὺς πλείους τῶν ἑταίρων αὐτοῦ διαφθαρῆναι, ὄντας πρὸς τετταράκοντα διαφυγεῖν δ' ὀλιγίστους, ὧν ἦν καὶ Ἀρχύτας ὁ Ταραντῖνος, καὶ Λῦσις ὁ προειρημένος. Diog. Laert. Lib. VIII. seg. 39.

„*dit-il* [40], jusqu'à quel point Pythagore por„ta la Musique, qui semble n'être d'usage que „pour le plaisir. Il s'en servit si utilement „dans la Morale, qu'il adoucissoit les plus vio„lentes passions de l'Ame par la mélodie; „témoin ce jeune homme desespéré d'amour, „qu'il remit en son bon sens avec un air spon„daïque ou sacrifical."

C'est grand dommage que Lully & Campra n'ayent pas pu composer quelque air dans le goût de ceux de Pythagore. On auroit destiné une Loge à l'Opera pour les insensés; ou si l'on n'eût pas voulu les y conduire, on eût pu envoyer quelque Musicien à l'Hopital des fous jouer l'air spondaïque. Il paroit même qu'il n'eût pas été nécessaire que c'eût été un grand Musicien, car Montagne, qui rapporte le même fait n'employe qu'une ser-

[40] La Mothe-le-Vayer de la Vertu des Payens, Seconde Part. Tom. I. pag. 607.

[41] Essais de Michel de Montagne. Liv. II. pag. 304.

[42] Il établissoit que nos ames dans cette vie sont l'image de ceux qui ont quitté le monde, après avoir relevé la Nature Humaine par leur union avec Dieu, & après nous avoir instruits par leurs préceptes. - De-là il tiroit cette conséquence nécessaire, que comme parmi les morts nous n'honorons que ceux qui ont vécu selon les règles de la Sagesse, nous qui sommes leurs Disciples dans cette vie, nous ne devons nous attacher qu'à ceux

servante de Cabaret, qui fut, selon lui, la Muse dont le Philosophe Grec se servit. „Py-„thagoras, *dit-il* [41], étant en compagnie „de jeunes hommes, lesquels il sentit com-„ploter, échauffés de la Fête, d'aller violer „une maison publique, commanda à la Me-„nestriére de changer de ton: & par une mu-„sique puissante, sévere & spondaïque en-„chanta tout doucement leur ardeur & l'en-„dormit."

Voilà, *Monsieur*, des grands Hommes, tels que la Mothe-le-Vayer & Montagne, qui aprés plusieurs Auteurs anciens débitent gravement des Contes de Vieilles. S'ils avoient tant d'envie de louer Pythagore, que ne parloient-ils de l'union [42] & de la cordialité qu'il inspira [43] à ses Disciples? c'est là un des plus beaux endroits de sa vie; & l'on

qui leur ressembleront, & qui peuvent nous aider à parvenir à la même félicité; car le but de l'amitié ne doit être que la communication des vertus, & notre union avec les Etres célestes. Voilà pourquoi les Pythagoriciens en avoient celle de tous les autres hommes, parce qu'ils les regardoient comme plus parfaits. Et il faut avouer que ces Philosophes portoient l'amitié pour ceux de leur Secte à un point qui n'a peut-être jamais eu d'exemple. Vie de Pytagore, &c. pag. 103

43 Lactance raconte une Histoire de deux Pythagoriciens dont Ciceron fait mention dans le Chapitre X. du

l'on rapporte au sujet de l'amitié que ses Sectateurs avoient les uns pour les autres, des choses qui devroient servir d'exemple aux Sâvans qui vivent aujoud'hui.

„Un Pythagoricien, *dit Dacier* 44, parti de „chez lui pour un long voyage, tomba malade „dans une Hôtellerie, & dépensa tout ce qu'il „avoit. Sa maladie devenant plus opiniâtre „& plus difficile, son Hôte, qui se trouva „heureusement plein de charité, continua d'en „avoir les mêmes soins, & fournit à toute „la dépense Le malade empire & bien fâ„ché de n'avoir pas de quoi payer son bien„faiteur il lui demande de l'encre & du pa„pier, écrit en peu de mots son histoire, „met en bas un symbole de Pythagore, pour „marquer qu'il étoit Pythagoricien, & lui re„commande d'afficher ce papier dans un lieu „pu-

3me. Livre de ses offices; & Valere Maxime la raporte, Livre IV. Chap. VII. Un Pythagoricien se remit en prison pour servir de caution à son ami qui avoit été condamné à la mort par un Prince. Le jour qu'il devoit subir sa sentence, il ne manqua pas de se representer pour délivrer son ami qui lui avoit servi de caution. Le tiran touché de la generosité de ces deux amis, fit grace à celui qu'il avoit condamné, et demanda d'être reçu en tiers dans l'amitié des deux Pythagoriciens. *Quid ergo illi familiares Pythagoræ laudantur a vobis, quorum alter se tyranno vadem mortis pro altero dedit, alter*

„public, dès qu'il l'aura enterré. Il meurt „le lendemain, & ses obséques faites, l'Hôte „qui n'attendoit pas grande chose de son pla-„card, ne laisse pas de le faire afficher à la „porte d'un Temple. Quelques mois s'é-„coulent sans aucun succès: enfin un Disci-„ple de Pythagore, passe, lit cette affiche, „voit par le symbole qu'elle est d'un Confre-„re; aussi-tôt il va chez l'Hôte, lui paye tous „ses frais, & le recompense encore de son „humanité.„

Si cette Histoire est véritable, elle fait honte aux Chrétiens, qui faisant profession d'une Philosophie bien plus épurée, que cette ombre de Sagesse à laquelle on donnoit ce nom dans les tems du Paganisme, ne montrent que trop souvent une dureté qui surpasse celle des Peuples les plus sauvages.

§. VII.

ad praestituum tempus cum jam sponsor ejus duceretur praesentiam sui fecit, eumque interventu suo liberavit? quorum virtus in tanta gloria non haberetur quod alter pro amico alter etiam pro fide mori voluit si stulti putarentur. Denique ob hanc ipsam virtutem tyrannus his gratiam retulit, utrumque servando, et hominis crudelissimi natura mutata est, quin etiam precatus esse dicitur, ut se tertium in amicitiam reciperent, non utique tamquam stultos sed tamquam bonos et sapientes viros. Lact. inst. Lib. V. de Justitia.

44 Idem ibidem.

§. VII.

Heraclite.

Héraclite [45] fut très attaché à cultiver la Philosophie. Pour vaquer plus aisément à ses études, il abandonna les Charges, dont il étoit revêtu, & s'en defit en faveur de son frere. Les principes de sa Morale devoient être fort humains, car il étoit si pitoyable, qu'il s'affligeoit du malheur de tous les hommes; on le voioit pleurer très souvent en songeant à leurs infortunes.

Ceux qui disent que ce Philosophe larmoyoit sans cesse, ne font pas réflexion qu'il n'est point de cerveau assez humide pour pouvoir suffire à cette abondance de larmes. D'ailleurs, il falloit qu'il ne s'affligeât pas toujours, puisque Diogene [46] Laërce nous assûre qu'il jouoit quelquefois avec les enfants.

45 Ἡράκλειτος . . . . Ἐφέσιος οὗτος ἤκμαζε μὲν κατὰ τὴν ἐνάτην καὶ ἑξηκοστὴν ὀλυμπιάδα. „Heraclitus . . . „Ephesius, circa nonam & sexagesimam Olimpiadem cla„rus est habitus. Diog. Laert. Lib. IX. Segm. I.

46 Secedens vero ad fanum Dianæ cum pueris ludebat, circumstantibus autem Ephesiis, quid inquit miramini o perditi? nonne præstat isthuc facere, quam vobiscum rem publicam administrare? Idem ib. ἀναχωρήσας δὲ εἰς τὸ ἱερὸν τῆς Ἀρτέμιδος μετὰ τῶν παίδων

fants. Il est absurde de se figurer que dans ces moments Héraclite ait grimacé lugubrement ; il eût épouvanté les jeunes gens avec lequels il badinoit. Je ne puis m'empêcher de rire lorsque je me represente ce triste Philosophe un osselet à la main au milieu d'une troupe d'Ecoliers. J'aurois pourtant mieux aimé, si j'avois été de son tems, & qu'on m'eût obligé de vivre avec lui, le voir toujours jouant que toujours pleurant. Je ne balance point à opter entre une folie triste & une folie gaye.

La Mothe-le-Vayer [47] a tâché de justifier la grande abondance des larmes d'Héraclite. Il eût mieux fait de ne pas se donner cette peine : vouloir prouver qu'un homme qui pleure sans cesse soit fort sage, c'est tenter de blanchir un Ethiopien : *est modus in rebus sunt certi denique fines, quos ultrà citràque*

ἠστραγάλιζε. περιστάντων δὲ αὐτὸν τῶν Ἐφεσίων, τί ὦ κάκιστοι θαυμάζετε; ἔφη· ἢ οὐ κρεῖττον τοῦτο ποιεῖν ἢ μεθ' ὑμῶν πολιτεύεσθαι. Diog. Laert. Lib. IX. Seg. 3.

47 Héraclite pleuroit . . . . à cause de l'inévitable fatalité d'un *empireume*, ou embrasement général, que le Monde ne pouvoit éviter, & qui devoit réduire en cendres avec les hommes tout ce qu'ils y affectionnent si tendrement. *La Mothe-le Vayer, de la Vertu des Payens, Seconde Partie, Tom II. pag. 622.*

que nequit consistere rectum; tous les excès sont vicieux. Celui où Héraclite donnoit en prétendant, *qu'une même chose étoit & n'étoit pas en même tems*, l'est autant que celui dans lequel il tomboit par son affliction demesurée. Aristote [48] a eu raison d'accuser Héraclite de fourberie, & de dire que, lorsqu'il soutenoit que *la même chose étoit & n'étoit pas*, il ne le croyoit pas lui-même. Je suis surpris qu'un Philosophe aussi mélancolique ait donné dans les idées fausses & les jeux de mots des Sophistes.

Héraclite malgré sa tristesse ne laissoit pas d'avoir beaucoup de vanité. Il déposa ses Ecrits [49] dans le Temple de Delphes, dans l'espérance qu'un jour on les en tireroit comme des Livres mystérieux, qui contenoient les plus grands Secrets. Il fut trompé dans son attente; Euripide, à force de les lire toutes les fois qu'il alloit dans le Temple

48 Ἀδύνατον γὰρ ὁντινοῦν ταὐτὸ ὑπολαμβάνειν εἶναι καὶ μὴ εἶναι, καθάπερ τινὲς οἴονται λέγειν Ἡράκλειτον. οὐκ ἔστι γὰρ ἀναγκαῖον ἅ τις λέγει, ταῦτα καὶ ὑπολαμβάνειν. Impossibile namque est quempiam idem putare esse & non esse quemadmodum quidam Heracilitum dicere arbitrabantur. Non enim necesse est quæcumque quis dicat, & ea etiam putare. *Aristot. Metaphys. Lib. III. Cap. III. pag 667.*

ple, les apprit par cœur & les publia. Moins de vanité & plus d'enjoûment n'eût rien gâté au caractère d'Héraclite.

§. VIII.

DEMOCRITE.

Je ne m'étonne pas que Montagne ait préféré Démocrite à Héraclite, lui qui disoit [50] que „la plus expresse marque de la „Sagesse étoit une jouissance constante. Son „état, *ajoute-t-il*, est comme des choses au-„dessus de la Lune. *Ces Baroco & ces Ba-„ralipton* qui rendent leurs Supôts ainsi cro-„tés, ce n'est pas elle; ils ne la connoissent „que par ouï dire, & comment elle fait état „de séreiner les tempêtes de l'Ame & d'ap-„prendre à rire la fiévre & la faim, non par Epiciles imaginaires, mais par raison naturelle & probable.„

La

49 Neque hoc in eo laudaverim, quod Carmina sua in Fano Dianæ occultavit, ut olim veluti per mysterium ederentur. Nam quibus ista curæ sunt, Euripidem Poëtam Tragicum Ædem Dianæ frequentasse, & paulatim tenebras istas Heracliti relegendo, memoriæ prorsus infixisse produnt. *Tatian. Orat. contra Græcos.* pag. 143.

50 Essais de Michel de Montagne, Liv. I. Chap. XX. pag. 139. Edit. de Hollande.

La Mothe-le-Vayer a defendu encore plus vivement la gaïeté de Democrite que le Jésuïte Garasse avoit attaquée dans sa *Doctrine Curieuse*. Il appelloit faquin ce Philosophe Grec, & le comparoit à *Jean Farine* & à *Pantalon*. Il traitoit Diogene de la même maniere. Voici ce que la Mothe répondit au Jésuite. „[51] Rien ne m'a tant obligé à „faire voir .... quel étoit le génie de Dio-„gene, & avec combien de raison les Chrétiens „aussi-bien que les Payens l'ont eu en haute „estime, que l'extrême rigueur, & jose dire „injustice, dont on a usé en son endroit. Car „pour me taire de ceux qui ne proférent „jamais son nom que pour le rendre ridicule, „& comme si sa personne n'avoit jamais rien „eu de recommandable, il s'est trouvé un „Ecrivain parmi nous si peu équitable; (je „ne veux pas user d'un plus rude mot), qu'il „n'a fait conscience de comparer Diogene à *Brus-„quet*, & Démocrite à *Maître Guillaume*, qu'il as-„sûre avoir été pour le moins aussi sages que „ces Philosophes. Bon Dieu! Est-il permis „qu'on se dispense de parler de la sorte? Il „dit que Plutarque & Laertius se fussent bien „passés

51 La Mothe-le-Vayer, de la Vertu des Payens, Part. II. Tom. II. pag. 623.

„passés de transmettre jusqu'à nous les sotti-
„ses de deux *faquins*, dont l'un ne mérite autre
„éloge d'honneur que celui d'un *Farceur*, à
„savoir, Démocrite, & l'autre un gros gueux
„de *Lostiére*. Il n'y a point d'esprit raison-
„nable, ni tant soit peu connoissant la nature
„des choses, qui n'en soit scandalisé, & que
„de si extravagantes similitudes ne jettent dans
„l'indignation. L'Ecrivain de qui nous nous
„plaignons, dit qu'il n'y a rien de plus inep-
„te, ni de plus impertinent, qu'un ris in-
„discret. Je l'avoue, mais je soutiens que
„celui de Démocrite ayant été révéré de toute
„l'Antiquité, aussi-bien que le pleurer d'Hé-
„raclite, ne doit pas être pris pour tel. En
„effet c'est un ris fondé sur une profonde
„méditation de notre foiblesse & de notre
„vanité tout ensemble, qui nous fait concevoir
„mille desseins ridicules dans un lieu, où il
„croioit que toutes choses dépendoient du ha-
„zard & de la rencontre fortuite des Ato-
„mes. . . . C'est donc à tort qu'on veut le con-
„vaincre aujourd'hui de folie par un ris dis-
„couru & philosophique comme étoit le sien.
„Et il n'y a pas plus d'apparence d'appeller
„*faquin* celui de qui le pere avoit eu l'hon-
„neur de recevoir chez lui ce grand Roi Xer-
„xès, qui laissa des Précepteurs exprès pour
„in-

„instruire le fils d'un tel Hôte. Je sai bien
„qu'Athénée dit que Démocrite fut cité en
„jugement, pour avoir consumé son Patri-
„moine, & que Laërtius veut que ses voya-
„ges l'ayant obligé à faire cette grande dépen-
„se, il ait couru fortune de perdre le droit
„du Sépulchre de ses Ancêtres par les Loix
„de son païs ; mais l'un & l'autre conviennent
„en ce point„ qu'aussi-tôt qu'il eut fait voir
„son *Grand Diascome*, le plus excellent de tous
„ses Livres, il fut absous de la rigueur de
„la Loi. Et le dernier ajoute que le Public
„lui fit present de cinq cens talens, l'hono-
„rant encore de beaucoup de Figures de
„Bronze, qui furent consacrées à sa gloire.
„Ce n'est pas là le traitement qu'on fait à
„des *faquins*, & à des *bouffons*, qui n'ont pas
„aussi accoutumé de mettre leur souverain
„bien dans une assiete d'esprit tranquille &
„constante, comme faisoit Démocrite sous le
„nom de *l'Euthymié* & de ce célébre Ε'υεςὼ
„dont on a tant parlé."

[52] Hippocrate chez les Anciens étoit aussi grand admirateur du ris de Démocrite que la Mothe-le-Vayer chez les Modernes. Ce fa-

[52] La Fontaine a fait une fable admirable de l'entrevue de Démocrite & d'Hypocrate.

fameux Médecin fut bien étonné, lorsqu'il reconnut de quelle espèce étoit la folie, dont les Abdérites vouloient qu'il guérit Démocrite. Il faut avoüer cependant qu'il n'étoit pas étonnant que ce Peuple se figurât que ce Philosophe n'étoit pas fort sage. Malgré tous les beaux discours de la Mothe-le Vayer, je ne sai ce qu'il auroit dit, si un Parisien, son contemporain, avoit ri tout le long de la journée, & ri des choses les plus lugubres. Appliquons ici, *Monsieur*, le passage d'Horace [53] qui nous a servi à condamner les pleurs d'Héraclite: *Rire des sottises & des foiblesses humaines, c'est une preuve de sagesse; mais rire des choses les plus sensées, c'est pousser à l'excès la gayeté philosophique.*

Je suis beaucoup plus partisan de la fermeté & de l'intrépidité de Démocrite que de ses ris perpétuels. Comme il vouloit connoître toutes les différentes images qui pouvoient s'offrir à l'esprit, suivant les divers objets dont il étoit frappé, & les situations où il se trouvoit, il se retiroit souvent dans des lieux solitaires, quelquefois même il s'enfermoit dans

53 Est modus in rebus sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.
Horat. Sat. Lib. I.

dans les Tombeaux. Une nuit [54] qu'il étoit dans un de ces Sépulcres, quelques jeunes gens, qui vouloient l'épouvanter, se déguisérent en Cadavres, prirent des masques hideux, & vinrent faire auprès de lui les gestes & les postures les plus terribles, sautant & grimaçant le plus infernalement qu'ils pouvoient. Démocrite ne daigna jamais les regarder, & étant alors occupé à écrire, sans se détourner il leur dit seulement: *Cessez de faire les fous & les extravagans.*

Vous m'avouerez, *Monsieur*, qu'il faut beaucoup de fermeté pour conserver dans une pareille occasion autant de sang froid que Démocrite, & qu'il devoit être bien persuadé du principe qu'il admettoit, par lequel il prétendoit prouver que l'Ame mouroit avec le Corps, & que les Histoires qu'on raconte des Fantomes & des Revenans, sont des Contes de Vieilles, bons pour faire peur aux petits

[54] Ὁ δὲ οὔτε ἔδεισε τὴν προσποίησιν αὐτῶν οὔτε ὅλως ἐνέβλεψε πρὸς αὐτούς. ἀλλά μεταξὺ γράφων, παύσασθε ἔφη παίζοντες. οὕτω βεβαίως ἐπίστευε μηδὲν εἶναι τὰς ψυχὰς ἔτι ἔξω γενομένας τῶν σωμάτων. Hic neque ipsorum simulationem timuerit, neque ipsos omnino respexerit; sed inter scribendum dixerit, desinite ineptire; adeo firmiter credidit Animas nihil esse postquam e corporibus exierint. *Lucian. in Philopseud. Tom. II. pag. 405.*

petits enfans. Je mettrai volontiers au nombre de ces Contes celui qu'on raconte de la grande pénétration de ce Philosophe. [55] On dit qu'Hippocrate ayant mené avec lui, lorsqu'il alla le voir, une fille véritablement fille, Démocrite la salua le premier jour comme fille, & que le lendemain il l'appella du nom de femme, parcequ'il connut, dès qu'il la vit, qu'elle avoit perdu son pucelage pendant la nuit.

Je ne sai, en supposant la vérité de cette Histoire, à la sagacité du quel des Sens de Démocrite il faudroit l'attribuer. Si c'est à l'odorat, des gens qui aujourd'hui en auroient un aussi fin, seroient aussi incommodes aux filles à marier, qu'un excellent Chien de de chasse l'est aux Perdrix. Si c'est à la Vûe, il faut convenir que Démocrite doit être regardé comme le Chef, le Maître & le Roi de tous les Diseurs de bonne avanture. S'il avoit

55 Unde maximum diligentiæ suæ miraculum Hypocrati fecisse. Sed & puellam Hypocratis comitem, primo die ita salutasse, salve virgo: postridie vero salve mulier! fuerat enim puella nocte illi viciata. Diog. Laert. Lib. IX. Segm. XLII. Ἀλλὰ καὶ κόρης ἀκολουθούσης τῷ Ἱπποκράτει τῇ μὲν πρώτῃ ἡμέρᾳ ἀσπάσασθαι οὕτω, χαῖρε κόρη. τῇ δ' ἐχομένῃ, χαῖρε γύναι. καὶ ἦν ἡ κόρη τῆς νυκτὸς διεφθαρμένη. Diog. Laert. Lib. IX. Segm. 42.

avoit vêcu dans ces derniers tems, & qu'il eût habité à Paris, voyant tous les jours tant de fausses pucelles employées pour bonnes, neuves & valables, je ne doute pas que ses ris n'eussent augmenté. Les femmes, soit à la Cour, soit à la Ville, auroient vu avec un sensible plaisir la folie qu'il fit de s'aveugler, pour pouvoir n'être point distrait par différens objets dans ses méditations ; elles se seroient felicitées d'être délivrées d'un Examinateur aussi incommode.

Il faut avouer qu'il est peu de grands Hommes qui n'ayent justifié le proverbe, qui veut que les plus grands Esprits ayent tous un peu de folie. Démocrite en est une preuve évidente, s'il est vrai, comme on le dit [56], qu'il se soit aveuglé lui-même, en se brûlant les yeux avec un Miroir ardent. Plutarque [57] a rejetté cette Histoire comme une fable, & je

[56] Scriptum est . . . luminibus oculorum sua sponte se privasse, quia existimaret cogitationes commentationesque animi sui in contemplandis Naturæ rationibus vegetiores & exactiores fore si eas videndi illecebris & oculorum impedimentis liberasset. *Aul. Gell Lib X Cap. 18.*

[57] Ο ὕτεν ἐκεῖνο μὲν ψεῦδόν ἐςι, τὸ Δημόκριτον ἑκουσίως σβέσαι τὰς ὄψεις ἀτερεισάμενον εἰς ἔσοπτρα πυρωθέντα καὶ ἀπ' αὐτῶν ἀνάσιν δεξάμενον. Equidem falsum est quod dicitur Democritum sponte sua oculos extinxisse

je ferois affez tenté de croire qu'il eſt impoſſible qu'un homme qui ſe moquoit de tout, qui regardoit les bonnes & les mauvaiſes actions, les accidens heureux & malheureux, comme des choſes produites par le ſort & le deſtin, ait voulu ſe priver de la vûe pour réfléchir plus profondément ſur des événemens qu'il croioit occaſionnés par un concours aveugle. Quoi qu'il en ſoit l'aveuglement de Démocrite eſt pour le moins auſſi incertain que ſa chaſteté eſt douteuſe. Pluſieurs Auteurs l'ont fort vantée; entre autres Clément d'Aléxandrie [58] dit que Démocrite condamnoit le mariage, & s'abſtenoit de l'acte vénérien, pour éviter les embarras que donne l'éducation des enfans.

Il s'en faut bien que Tertullien [59] fût de ce ſentiment; car, ſelon lui, ce Philoſophe ne s'aveugla que parcequ'il ne pouvoit regarder

in ignitum ſpeculum eos defigentem, luminiſque reflexionem accipientem. *Plut. de Curioſitate pag. 521.*

[58] Democritus autem repudiat matrimonium & procreationem liberorum propter multas quæ ex ipſis oriuntur moleſtias: & quod abſtrahant ab iis quæ ſunt magis neceſſaria. *Clem, Alexand. Stromat. Lib. II. pag. 41.*

[59] Democritus excæcando ſemet ipſum, quod mulieres ſine concupiſcentia aſpicere non poſſet, & doleret cum eſſet potitus, incontinentiam emendatione profitetur. *Tertul. in Apolog. Cap. 46*

garder une femme ſans deſirer l'œuvre de la chair, & ſans ſe fâcher après l'avoir accomplie. Si cela eſt vrai, Démocrite reſſembloit aux Vieillards, qui, après avoir ſatisfait leur lubricité, regrettent ſouvent l'argent qu'ils ont dépenſé. Ce n'eſt pas qu'on prétend que *Omne Animal poſt coïtum ſit triſte*; mais on ajoute à cet Aphoriſme *excepto Gallo gallinaceo, & Scholaſtico faciente gratis.*

L'accuſation du peu de chaſteté de Démocrite me paroît ne devoir pas l'emporter ſur les témoignages de tant d'Ecrivains qui ſemblent s'accorder à démentir Tertullien. D'ailleurs y ayant aſſez d'apparence que l'hiſtoire de ſon aveuglement eſt une fable, cela ruine totalement les reproches qu'on lui fait, puiſqu'ils ne ſont fondés que ſur ce prétendu aveuglement. Il n'eſt pas auſſi aiſé de le juſtifier ſur les fauſſes idées, qu'il avoit du Bien & du Mal, des Vices & des Vertus qu'il voioit chez les hommes. Il les attribuoit également aux caprices du Deſtin; ce qui eſt un Principe, dont les conſéquences ſont pernicieuſes parcequ'elles détruiſent & ruinent defond en comble les plus ſaines maximes de la Morale.

§. VIIII.

§. VIIII.

SOCRATE.

De tous les Philoſophes anciens Socrate eſt celui à qui les hommes ont le plus d'obligation. Platon, qui fut ſon Diſciple, diſoit [60] que „de toutes les faveurs dont il ſe „ſentoit obligé de remercier la Providence „Divine, celle d'être venu au monde au „tems de Socrate, étoit l'une des trois dont „il ſe reſſouvenoit avec le plus de contente„ment, & le plus de reconnoiſſance, à l'heure „de ſa mort; & après avoir loué Dieu de „ce qu'il lui avoit donné une Ame raiſonna„ble, & de ce qu'il l'avoit fait naître Grec „& non Barbare, il ajoutoit pour dernier ef„fet de la Bonté Divine en ſon endroit, de „ce que ſa naiſſance s'étoit rencontrée dans „le Siècle de Socrate."

Un éloge auſſi flateur, & fait par un auſſi grand Homme que Platon, marque quelle eſtime méritoit ce ſage Philoſophe. Le tems n'a rien diminué de ſa gloire & juſqu'à aujourd'hui une foule d'hommes illuſtres ſe ſont diſputés à l'envi, à qui le loueroit davantage. Le ſavant Charpentier de l'Académie Françoiſe a écrit ſa Vie. Elle eſt

60 La Vie de Socrate par Charpentier &c. pap. 27.

eſt digne de tous les Connoiſſeurs. La Mothe-le-Vayer dit [61] „Socrate fut le premier „qui s'aviſa que la curioſité des choſes d'en-„haut, & les diſputes de la Phyſique, avoient „rendu trop négligens dans la Morale tous „ſes prédéceſſeurs. En effet, il fit profeſſion „de mépriſer également l'Aſtrologie, la Géo-„métrie & la Muſique, qui occupoient les „meilleurs Eſprits de ſon tems, comme nous „l'apprenons d'une Epitre de Xénophon à „Eſchines. Et faiſant voir que tout le reſte „de nos études étoit de peu de conſidération, „au prix de ce qui concernoit les bonnes „mœurs, il établit le premier cette troiſième „& principale Partie de la Philoſophie appel-„lée *Ethique*, qui imprime dans nos cœurs „l'amour

[61] La Mothe-le-Vayer, de la Vertu des Payens, Part. II. Tom. II. pag. 189.

[62] Premiérem nt donc, pour ce qui touche le Service des Dieux, il s'attachoit fort au Conſeil de l'Oracle, qui ne répond autre choſe à ceux qui vont demander de quelle façon ils ſacrifieront aux Dieux, ou quels honneurs ils rendront aux morts, ſi non que chacun ſuive les coutumes de ſon païs. Ainſi dans toutes les actions de pieté, Socrate s'étudioit particuliérement à ne rien faire contre l'uſage de la République, & conſeilloit à ſes amis d'en uſer de la ſorte, montrant qu'il y a de la ſuperſtition & de la vanité de faire autrement. Quand il prioit les Dieux, il leur demandoit ſimple-

„l'amour de la Vertu, & qu'on a fort bien „nommée la Georgique de notre Ame. C'est „ce qui fit dire aussi-tôt, qu'il avoit attiré „la Science du Ciel ici bas; & ce fut pour-„quoi l'Oracle d'Apollon Pythien, à qui Dieu „a souvent permis de révéler beaucoup de „vérités, prononça que Socrate étoit le plus „sage de tous les hommes."

Il faut avouer qu'il n'est rien de si beau, rien de si utile à la Societé, rien de plus louable & de plus estimable, que les Préceptes de Morale que Platon & Xénophon nous ont conservés, & qu'ils tenoient de Socrate, dont ils avoient été tous les deux Disciples. Voyez en quelques uns au bas de la page 62; ils regardent le culte que les hommes doivent rendre

ment qu'ils lui donnassent ce qui est bon, parcequ'ils savent mieux que nous-mêmes quelles choses sont véritablement bonnes; & il disoit que ceux qui demandent ou de l'or, ou de l'argent, ou une puissance souveraine, sont aussi peu raisonnables, que s'ils demandoient à jouer, ou à combattre, ou qu'ils souhaitassent quelqu'autre chose, qui pourroit tourner facilement à leur desavantage. Quand il faisoit des sacrifices, il n'estimoit pas que sa pauvreté les rendit méprisables devant les Dieux, & donnant selon sa puissance, il croioit donner autant que les riches, qui comblent les Autels de presens. Car il disoit que ce seroit une injustice aux Dieux de se plaire davantage aux grands

rendre aux Dieux. Ce ſage Grec recommande de ſuivre les uſages & les coutumes du Païs où l'on eſt né, ſans aller chercher des innovations toujours pernicieuſes à la tranquilité publique. De quel bonheur l'Europe ne jouïroit-elle pas, ſi les Théologiens vouloient ſuivre cette ſage Maxime; & ſi, fermement attachés aux uſages & aux opinions reçues, ils ne faiſoient pas naître tous les jours mille troubles, dont leurs diſputes ſont les uniques ſources?

Je trouve que Xénophon a eu raiſon d'être ſurpris, que Socrate ayant penſé ſi ſagement ſur l'obſervance des Religions établies dans les différens Païs, on l'ait cependant condamné à la mort par la cabale & la mauvaiſe foi de ſes ennemis, comme un homme, dont les ſentimens en matiere de Foi étoient très dangereux. „Je me ſuis ſouvent étonné, *dit cet Hiſtorien Grec* [63], comment les „accu-

ſacrifices qu'aux petites ofrandes; parcequ'il faudroit pour l'ordinaire qu'ils euſſent plus agréables les dons des méchans que ceux des gens de bien; & que, ſi cela étoit, il ne faudroit pas ſouhaiter de vivre un ſeul moment. Il eſtimoit donc qu'il n'y a rien qui touche ſi fort les Dieux, que l'honneur qui leur eſt rendu par les Ames innocentes & véritablement pieuſes. C'eſt pourquoi il ſe ſervoit ſouvent de ces Vers: *Il faut of-*

„accusateurs de Socrate ont pu persuader aux
„Athéniens qu'il méritoit la mort. Car voi-
„ci ce qu'ils ont dit conte lui.

„SOCRATE EST CRIMINEL, PARCE
„QU'IL NE RECONNOÎT POINT LES
„DIEUX QUE LA RÉPUBLIQUE ADO-
„RE, QU'IL INTRODUIT DE NOUVEL-
„LES DIVINITÉS, ET QU'IL COR-
„ROMPT LA JEUNESSE.

„Mais sur quelle preuve se sont-ils fon-
„dés pour soutenir qu'il ne reconnoissoit point
„les Dieux de la République, puisqu'on le
„voioit souvent sacrifier dans sa maison &
„dans les Temples, & qu'on ne pouvoit pas
„douter qu'il ne se servît de la Divination,
„vû qu'il publioit partout qu'il recevoit
„des conseils d'une certaine Divinité? C'est
„à mon avis ce qui a donné lieu d'avancer
„contre lui qu'il vouloit introduire de nou-
„velles Divinités; mais il n'a rien introduit
„de

frir aux Dieux selon notre puissance. Et non-seulement en cette occasion, mais aussi dans toutes les autres rencontres de la vie, il trouvoit que c'étoit le plus utile conseil qu'on put donner à ses amis, que de faire toutes choses selon sa puissance. *Les Choses mémorables de Socrate, par Xénophon, trad. par Charpentier, p.* 39.

63 Idem ibidem, pag. 1.

„de plus nouveau que les autres, qui ajou-
„tant foi à la Divination, obſervent le vol des
„Oiſeaux, conſultent les entrailles des Victi-
„mes...... Car ils ne penſent pas pour cela
„que ces Oiſeaux ..... ſachent leur bonne
„fortune, mais que les Dieux ſe ſervent de
„ces moyens pour leur en donner connoiſſan-
„ce; & telle étoit l'opinion de Socrate......
„Il diſoit franchement qu'un Démon le con-
„ſeilloit, & aſſez ſouvent il avertiſſoit ſes amis
„de ce qu'ils devoient ou ne devoient pas faire
„ſuivant ce qu'il en avoit appris de ſon Dé-
„mon ..... Il eſt donc manifeſte qu'il n'eût
„pas parlé des choſes à venir, s'il n'eût
„cru dire vrai, mais comment eut-il crù di-
„re vrai s'il n'eût cru être averti des Dieux,
„à qui ſeuls on doit ſe fier pour la connoiſſan-
„ce de l'avenir? Et s'il croioit être averti des
„Dieux, comment peut-on dire qu'il ne re-
„connoiſſoit point de Dieux?"

Ce paſſage prouve deux choſes. La pre-
miére que, quoique Socrate fût perſuadé
de l'exiſtence d'une ſeule Divinité, il ne laiſ-
ſoit pas cependant, pour ne point nuire à
la tranquilité publique, de ſe conformer aux
uſages reçus, & de ſacrifier ainſi que les au-
tres Athéniens. Tout ce qu'on peut dire en
ſa faveur, eſt qu'il dirigeoit ſon intention, &
qu'en

qu'en faiſant des offrandes à Mars, à Jupiter, c'étoit au Dieu Suprême, qu'il les préſentoit dans le fond du cœur. On doit le regarder comme le premier Jéſuite qu'il y ait eu dans l'Univers, puiſqu'il a fait, plus de deux mille ans avant St. Ignace, ce qu'on accuſe les Jéſuites de pratiquer aujourd'hui à la Chine. La ſeconde induction que je tire du même paſſage, c'eſt qu'il paroît certain que Soctate vouloit qu'on crût réellement qu'il étoit en commerce avec un Eſprit familier. Vous avez vu ce que la Mothe-le-Vayer a dit pour le juſtifier; je trouve cependant l'ateſtation de Xénophon bien préciſe. Je ne dirai pas que Socrate fut un fou, ou un fourbe; mais je croirois aſſez volontiers qu'il avoit beaucoup de vanité. Ce défaut a été celui de tous les anciens Philoſophes, & les Modernes n'en ſont guère exempts. Il n'étoit pas fâché qu'on penſât qu'il étoit inſpiré & conduit d'une maniere beaucoup plus parfaite, & beaucoup plus ſinguliére, que celle des autres hommes. Je ſouhaiterois fort, *Monſieur*, pour l'honneur de Socrate, qu'il n'eût jamais été queſtion de ſon Démon; j'aurois encore plus d'eſtime pour lui, quoique je le regarde avec vénération & comme le Pere de la bonne Morale.

 Pour

Pour lui rendre toute la justice qu'il mérite, & connoître à fond ses vertus, & son caractère, on n'a qu'à lire l'Ouvrage que Xénophon nous a laissé sous ce titre: *Des Choses mémorables de Socrate.*

Ce Livre est un Tresor: il contient les Maximes les plus belles; c'est domage que quelquefois l'Auteur soit entré dans un détail (que j'appellerois volontiers puérile) des actions les plus communes & des discours les plus simples de Socrate. Tel est l'endroit où ce Philosophe conseille à un jeune homme de manger du pain avec de la viande. „Socrate, *dit Xenophon* 64, étant un jour dans „une lassemblée, & voyant un jeune homme „qui mangeoit sa viande sans pain, il prit „occasion de s'en moquer sur une question „qui fut proposée touchant l'imposition des „noms. Pourrions-nous bien rendre raison, „demanda-t-il, pourquoi un homme est „appellé *Carnacier*, car chacun mange de la „chair, quand il en a; & je ne crois pas que „ce soit pour ce sujet qu'on appelle quelqu'un „*Carnacier*? Je ne le crois pas non plus, dit „une personne de la compagnie. Mais, reprit „Socrate, si quelqu'un prend plaisir à manger sa viande sans pain, ne vous semble-t-il

64 Idem ibidem, pag. 223. & 224.

„t-il pas que celui-là eſt un *Carnacier*? Pour „moi, j'eſtime qu'on auroit peine à trouver „quelqu'autre qui meritât mieux ce nom-là. „Sur quoi quelqu'un ayant pris la parole: Et „que jugerez-vous, dit-il, de celui qui man- „ge beaucoup de viande & peu de pain? „Que c'eſt encore un *Carnacier*, repliqua So- „crate, & qu'au lieu que les autres deman- „dent aux Dieux dans leurs priéres abondan- „ce de fruit, ceux-la doivent demander abon- „dance de viande. Ce jeune homme, que „Socrate avoit en penſée, ſe douta qu'il par- „loit pour lui, & prit du pain, quoiqu'il ne „laiſſât pas de manger toujours force viande. „Socrate s'en apperçut & le montrant au „doigt à ceux qui étoient auprès de lui, pre- „nez garde à votre voiſin, leur dit-il, & „voyez ſi c'eſt la viande qui lui ſert à man- „ger ſon pain, ou ſi c'eſt le pain qui lui ſert „à manger ſa viande."

Voilà des Contes beaucoup plus dignes d'être inſérés dans des Livrets deſtinés à l'u- ſage des petits Grimauds de *Sixième*, que dans des Ouvrages compoſés pour l'uſage des Savans & des Philoſophes, comme eſt celui de Xénophon. Convenons donc, *Mon- ſieur*, que le défaut de bien des Hiſtoriens, ſur tout de ceux qui écrivent la Vie de quel-

qu'un

qu'un, à l'amitié duquel ils ont beaucoup de part, c'eſt de relever des bagatelles qu'il feroit plus à propos de laiſſer dans le ſilence. Ceux qui ont donné au Public *les Colloques de table de Luther*, ſont tombés dans une faute encore plus blamable que celle de Xénophon, car en voulant tranſmettre à la poſtérité les actions les plus ordinaires de ce Docteur Allemand, peu s'en eſt fallu qu'ils ne l'ayent rendu ridicule.

Les exemples de modération que Socrate donna, en ſouffrant Philoſophiquement toutes les impertinences de ſa femme, ont mérité juſtement d'être tranſmis à la poſtérité, ne fut-ce que pour inſpirer l'amour de la patience & de la retenue aux Philoſophes de ces derniers tems.

„Xantipe [65] épouſe du Philoſophe Grec „en venoit ſouvent juſqu'à cet excès de colére „qu'elle lui arrachoit ſon Manteau en pleine „rue. Et même un jour cette femme après „avoir vomi contre lui toutes les injures, dont „ſon dépit étoit capable, lui jetta à la fin un „pot d'eau ſale à la tête; mais il n'en fit „que rire, diſant qu'il falloit bien qu'il plût „après un ſi grand tonnerre. La plûpart de „ſes

65 Vie de Socrate, &c. pag. 25.

„ses amis lui conseilloient de la maltraiter,
„ou de l'abandonner; mais il ne voulut jamais
„les croire. Il leur disoit qu'il étoit accou-
„tumé à entendre le bruit qu'elle faisoit,
„comme on s'accoutume à entendre celui d'u-
„ne Poulie."

Je ne m'étonne pas que Socrate se fût aguerri à la suite du tems, & endurci contre les clameurs & les injures de sa femme. Combien n'y a-t-il pas de maris à Paris, qui, sans être Philosophes, se sont accoutumés à des maux pires que ceux de Socrate? Si on l'accabloit d'injures, si on lui jettoit des pots à la tête, on ne le faisoit pas *Cocu*, du moins l'Histoire n'en dit rien; mais qui pourroit compter en France le nombre des maris battus, cocus & contens?

Il paroît qu'Alcibiade n'approuvoit pas la patience de Socrate, il lui reprochoit d'etre trop doux. En quoi! lui répondit le Philosophe, te fâches-tu contre les Oyes, quand elles crient? Elles me rendent du profit, repartit Alcibiade, elles font des œufs, elles font des petits. Et ma femme, repliqua Socrate, me donne des enfans. On pourroit dire qu'Alcibiade étoit interessé à décrier Xantipe dans l'esprit de son mari, qu'on accuse d'avoir eu pour lui des senti-
mens

mens qui passoient les bornes d'une amitié légitime. Plusieurs Auteurs anciens & modernes ont voulu justifier Socrate de cette accusation. Xénophon [66] le fait parler d'une manière qui paroît bien opposée au vice qu'on lui a imputé. Malgré cela on peut dire que la chasteté de Socrate est très incertaine. Un homme qui avoit assez de dissimulation pour mettre tout en usage, afin de persuader à ses amis qu'il étoit inspiré par

[66] Dis-moi, Xénophon, quel jugement as-tu fait de Critobule jusqu'à present? L'as-tu mis au rang des Hommes tempérans & judicieux, ou au rang des débauchés & des étourdis? je l'ai toujours cru très sage & très posé dit Xénophon; change d'opinion, reprit Socrate, & croi qu'il est plus téméraire, que s'il se jettoit sur la pointe des épées nues, ou que s'il sautoit dans le feu. Eh que lui avez-vous vu faire, dit Xénophon, qui vous donne sujet d'en parler ainsi? N'a-t-il pas eu la hardiesse, répondit Socrate, de baiser le fils d'Alcibiade, qui est si beau & si charmant? Est-ce-là cette grande témérité, dit Xénophon? vrayement il me semble que je m'exposerois bien au même danger que lui. Ah malheureux! reprit Socrate, songes tu bien à ce qui t'arrive, après avoit baisé un beau visage, ne perds-tu pas ta liberté? ne deviens-tu pas esclave? ne t'engages-tu pas en des dépenses excessives pour t'acquérir des voluptés? ne te trouves-tu pas dans l'impuissance de faire le bien: & ne te sens tu pas contraint de t'employer tout entier à poursuivre des choses que tu mépri-

par un Démon pouvoit bien en avoir assez pour parler d'une maniere directement contraire à ce qu'il pratiquoit. Tous ces amours si violens pour des jeunes Garçons, auxquels on a voulu donner des causes très légitimes, ont paru très-dignes de soupçon à un illustre Philosophe. D'où vient, *disoit Ciceron*, qu'on ne voit jamais personne être amoureux d'un beau Vieillard, ni d'un jeune homme laid?

§. X.

serois, si ta raison n'étoit corrompue? O Dieu! dit Xènophon, c'est attribuer une étrange force à un baiser! Et t'en étonnes tu, dit Socrate? ne vois-tu pas des petites Araignées, dont la morsure est si venimeuse, qu'elle cause des douleurs étranges, & fait même perdre l'esprit? Je le sai fort bien, dit Xénophon; mais ces Animaux jettent un venin en mordant. Et tu penses, insensé, ajouta Socrate, que les baisers amoureux ne soient pas envenimés, à cause que tu n'en vois pas le poison? Sache qu'une belle personne est un animal plus dangereux que les Scorpions, parceque ceux-là ne peuvent blesser, s'ils ne nous touchent; mais la Beauté nous frappe sans l'approcher; de quelqu'endroit que l'on puisse l'appercevoir, elle lance sur nous son venin, & nous renverse le jugement. C'est peut-être pour ce sujet que les Amours sont representés avec des Arcs & des flèches, parce qu'un visage nous blesse de loin. *Les Choses mémorables de Socrate, Ouvrage de Xénophon*, trad. par Charpentier pap. 178.

§. X.

PLATON.

De tous les Diſciples de Socrate, Platon a été celui qui lui a fait le plus d'honneur. Il eſt peu de Philoſophes qui ayent autant mérité de louanges, & qui en ayent autant reçu. St. Jérôme nous apprend [67] que plusieurs Payens avoient cru que Platon étoit fils d'une Vierge & d'Apollon; & St. Auguſtin [68] a écrit que Labeo n'avoit pas héſité à placer ce Philoſophe au deſſus de tous les Héros, le plaçant à côté d'Hercule, de Romulus, & des autres Demi-Dieux du Paganiſme. Sa Philoſophie morale eſt beaucoup plus parfaite que celle de ſes prédéceſſeurs. Il la com-

67 *Hieronym.* Lib. I. Cap. 26 adverſus Jovinian.

68 *St. Auguſtin.* de Civitate Dei, Lib. II. Cap. 14.

69 Nous avons déja vu quelque choſe de ce que Lactance dit au ſujet de cette communauté des femmes. Achevons de placer ici ce que nous n'avons pû raporter alors. „Quam vero intulit rationem turpiſſimi hujus „concilii? Sic inquit civitas concors erit, & amor „mutuis conſtricta vinculis, ſi omnes omnium fuerint & „mariti & patres, & uxores & liberi; quæ iſta confu-„ſio generis humani eſt! quo modo ſervari poteſt cari-„tas ubi nihil eſt certum quod amatur? quis vir mulie-„rem aut mulier virum diliget niſi habitaverint ſemper „una niſi devota mens & Servata invicem fides indivi-

composa de ce qu'il y avoit de meilleur & de plus exquis dans le Systême des trois plus beaux Génies de la Gréce. Il suivit Héraclite dans la plûpart des choses qui regardent la Physique: il adopta les sentimens de Pythagore dans tout ce qui dépend du Raisonnement, ou qui concerne la Logique, & s'attacha aux Préceptes de Morale que lui avoit appris son Maitre Socrate. Il s'en écarta cependant quelquefois & se laissa emporter à son esprit systématique. Il donna dans des erreurs très pernicieuses & directement opposées, non-seulement au bien & à la tranquilité de la Societé; mais encore à l'Humanité & à la Loi Naturelle. Sans m'arrêter à la communauté des femmes [69], qu'il établit dans

„duum fecerit avitulum? Quæ virtus in illa promiscua „voluptate locum non habet; item si omnes liberi sint „omnium, quis amare liberos tamquam suos poterit, „cum suos esse aut ignoret, aut dubitet? Quis hono„rem tam patri deferet cum unde natus sit nesciat? „Ex quo fit ut non tantum alienum pro Patre habeat „sed etiam patrem pro alieno. Quid quod uxor potest „esse communis, filius non potest, quem concipi non „nisi ex uno necesse est. Perit ergo illi uni communi„tas, ipsa reclamante natura: superest ut tantum modo „concordiæ causa uxores velit esse communes at, nulla „vchementior discordiarum causa est quam unius fœmi„næ a multis maribus appetitio, in quo Plato si ratione

dans ſa République, il permit par ſes Loix aux Maîtres de tuer leurs Serviteurs & leurs Eſclaves. Quelle affreuſe Morale n'eſt pas renfermée dans cette opinion! Elle eſt plutôt digne d'un Caraïbe que d'un Philoſophe.

On accuſe Platon de pluſieurs vices, dont il eſt preſqu'impoſſible de le bien juſtifier. La Mothe-le-Vayer me paroît l'avoir tenté vaine-

„non potuit, exemplis certe potuit admoneri & mutuo-„rum animalium, quæ ob hoc vel acerrime pugnant, „& hominum qui ſemper ob eam rem graviſſima inter „ſe bella geſſerunt. Lactant. inſtit. Lib. III. Cap. XXI.

[70] Dicebat ergo Antiphon Pythodorum narraſſe Zenonem atque Parmenidem veniſſe quondam magnorum Panathenæorum celebritatem: & Parmenidem jam ſenem, atque canum, aſpectu decorum fuiſſe, annos ferme quinque & ſexaginta ætatis agentem: Zenonem vero annos pene quadraginta natum, procero inſuper & grato corporis habitu; dicebatur autem in deliciis Parmenidi fuiſſe. *Plato in Parmenide*, pag. 1110.

[71] Parmenidem certe cum Socrate confabulatum fuiſſe Platonis ætas vix permittat, nedum hos vel illos ſermones ediſſe fuiſſe aut audiviſſe. Quod autem indigniſſimum eſt, nulla compulſus neceſſitate ſcribere is non erubuit Parmenidi Zenonem Civem ſuum in amoribus & deliciis fuiſſe. Athenæus Lib. XI. pag. 505.

Athénée accuſe encore Platon d'avoir prêté aux interlocuteurs, qu'il a introduit dans ſes Dialogues, des choſes aux quelles ils ne penſerent jamais. Je me ſervirai de la traduction de l'Abbé de Marolles, pour que tous les Lecteurs puiſſent juger des reproches d'Athenée.

vainement. On dit qu'il étoit très médiſant & que ſes diſcours malins contre Philippe furent cauſe que la Gréce perdit ſa liberté. Il paroît qu'il n'épargnoit pas davantage ſes Confréres les Philoſophes que les Princes Souverains. Il accuſe Zénon [70] d'avoir eté le Ganymede de Parménide. Athénée [71] l'a fort blâmé d'avoir rapporté une circonſtance

„D'autres dit-il ont rapporté que Gorgias, aiant lû „le Dialogue que Platon avoit écrit ſous ſon nom, dit „à ceux qui étoient autour de lui, qu'il n'avoit jamais „rien oui dire de tout ce qu'on lui mettoit en bouche, „& qu'il n'avoit jamais parlé à Platon. On raconte que „Phedon n'en dit pas moins quand il eut lû le Dialo„gue de l'Ame qui porte ſon nom. C'eſt pourquoi Ti„mon dit agréablement ſur ce ſujet; *Platon feignoit tou„jours des choſes fabuleuſes.*" Athen. Liv. XI. Chap. XV. Athenée confirme enſuite par d'autres exemples ce qu'il vient de dire, & il attribue à l'envie & à la vanité les critiques que Platon a repandu dans ſes Dialogues. Voici ce qu'il dit.

„Il en eſt de même de Parale & de Xantippe, en„fans des Pericles, leſquels pendant la grande peſte qui „fut ſi furieuſe de leur tems, ne purent aucunement „entrer en diſcours avec Protagoras, depuis qu'il ſe fut „retiré à Athenes, puiſqu'il étoit déja mort pendant „cette grande peſte. On pourroit alleguer bien d'au„tres choſes pour montrer que Platon avoit feint ſes „Dialogues. Il paroit qu'il étoit envieux & de mau„vaiſe volonté contre tout le Monde par les choſes qui „ſe liſent dans Jon, ou premierement il déchire cru-

ſtance auſſi fauſſe, & il s'étonne qu'il n'ait pas rougi de honte en l'écrivant.

Les Adverſaires de Platon l'ont encore taxés d'avarice & de gourmandiſe. Quelques-uns

„ellement tous les poetes par ſes medisances & tous „ceux qui s'étoient acquis du crédit & de l'autorité „dans l'eſprit du peuple, tels que Phanoſtene de l'Isle „d'Andros, Apollodore de Cyzicene, Heraclide de Cla„zomene. Le même ſe peut voir dans ſon Menon à „l'égard de quelques Atheniens illuſtres, tels qu'Ariſti„de & Themiſtocle qu'il pourſuit par des calomnies „outrageuſes: mais en recompenſe il loue Menon, qui „étoit un traitre entre les Grecs. Dans ſon Euthyde„me il le traite indignement avec ſon frere Dionyſido„re, leſquels il méprife comme des gens hebetés quand „l'occaſion s'offrit de parler d'eux, mais qui étoient „contentieux d'ailleurs, & ſurtout aiant été contraints „de quitter Chio, qui étoit leur patrie, pour ſe retirer „à Thures Dans ſon Dialogue de la Force il dit que „Meleſias, qui n'avoit pas été de l'avis de Pericles pour „le gouvernement de la Republique, & Lyſimaque, fils „du juſte Ariſtide, étoient des gens tout à fait indignes „de la vertu de leurs peres. Quant aux choſés qu'il a „dites & publiées d'Alcibiade dans le premier Dialogue „de ſon feſtin, il ſemble qu'il s'en devoit bien abſte„nir: car pour le ſecond Dialogue, quelques uns tien„nent qu'il eſt de Xenophon. *Idem ibidem*. Chap. XVI.

Le même Athenée reproche à Platon bien d'autres défauts. Je placerai ici ce qu'il en dit, & je me ſervirai toujours de la traduction de l'Abbé de Marolles.

uns lui ont aussi attribué les amours déréglés qu'il blâmoit dans Parménide; mais sans preuve & avec peu de raison.

§. XI.

Certes Platon a donné sujet de croire qu'il étoit envieux, & qu'il avoit peu de probité. Il se mocquoi d'Aristippe de ce qu'il étoit allé visiter Denys, quoique lui-même eut été trois fois en Sicile pour le même sujet, une fois seule pour y voir les soupiraux du Mont Etna, qui s'appelloient *Rhyaques*, non pas sans s'être exposé au danger de sa vie, pour avoir osé prendre quelque familiarité auprès du vieux Denys. Depuis il fut encore deux fois en Sicile, pour y voir le jeune Denys. Il n'y avoit qu'un seul Disciple au pauvre Socrate, appellé Eschines, qu'il lui ravit, par l'effet de la plus étrange jalousie qui se puisse imaginer. Quand il eut agité la cause devant les Juges pour Phædon, qui étoit Serviteur, & de qui le proces n'étoit pas encore intenté, ce fut avec tant de fraudes & d'artifices, que l'on vit bien qu'il avoit conçu contre tous les Disciples de Socrate une haine irreconciliable, & telle sans mentir qu'une marâtre en pourroit concevoir contre les Enfans de son Mari. C'est pourquoi Socrate penetrant dans sa pensée, dit agréablement à plusieurs qui étoient autour de lui, qu'il avoit songé, en dormant, qu'il voioit Platon changé en Corneille, qui s'étant venu jetter sur sa tête chauve l'avoit égratigné sans pitié, & l'avoit blessé de tous les côtés. Et certes je m'imagine ô Platon, disoit il, que vous inventerés bien des choses funestes contre ma tête. Idem ibidem.

§. XI.

Xenocrate.

Je pense qu'on ne peut sans injustice accuser Platon d'avoir été impudique. Il s'en faut bien pourtant que sa chasteté ne fût aussi grande que celle de son Disciple Xénocrate [72], qui avoit acquis un si grand empire sur ses sens, qu'une Courtisane ayant parié qu'elle le feroit succomber à la tentation, si elle couchoit une nuit avec lui, & en ayant obtenu la permission, perdit son pari & ses peines, quoiqu'elle eût mis dans son marché qu'elle auroit l'usage des mains libre. Les attouchemens flateurs furent aussi inutiles que les discours, & Xénocrate tint bon contre tous les assauts d'une main séduisante. Lorsque les jeunes gens, contre qui la Courtisane avoit fait gageure de surmonter l'insensi-

[72] Phryne nobile Athenis Scortum juxta eum (Xenocratem) vino gravem in pervigilio accubuit, pignore cum quibusdam Juvenibus posito, an temperantiam ejus corrumpere posset. Quam nec tactu, nec sermone asperatus, quoad voluerat in sinu suo morari, irritam propositi dimisit. Factum Sapientia imbuti animi abstinens. Sed Meretriculæ quoque dictum perquam facetum: deridentibus enim se adolescentibus, quia tam formosa, tamque elegans poti senis animum illecebris pellice-

ſenſibilité du Philoſophe, voulurent la plaiſanter, elle répondit qu'elle avoit cru coucher avec un homme, & non pas avec une Statüe de Marbre.

Une choſe qui me feroit douter que la ſageſſe de Xénocrate vint uniquement de l'empire qu'il avoit ſur ſes ſens, c'eſt que le même Auteur qui rapporte cette Hiſtoire, dit qu'il étoit pris de vin, *vino gravem*. Il faudroit donc ſavoir, pour bien juger jusqu'à quel point il commandoit à ſes paſſions, s'il étoit ſeulement dans cet état auquel on peut appliquer la maxime d'Horace *ſine Baccho friget Venus*, ou ſi étant totalement yvre, il ſe trouva pendant quelques heures dans le cas des *frigidi & maleficiati*. Je ne ſai à quoi ont penſé les Auteurs anciens, lorſque pour faire honneur aux Philoſophes, ils ont rapporté quelquefois les choſes

re non potuiſſet, pactumque victoriæ pretium flagitantibus, de homine ſecum iis, non de Statua pignus poſuiſſe, reſpondit. Poteſtne hæc Xenocratis continentia a quoquam magis vere magiſque proprie demonſtrari, quam ab ipſa Meretricula expreſſa eſt? Phryne pulchritudine ſua nulla ex parte conſtantiſſimam ejus abſtinentiam labefactavit. *Valer. Maxim. Lib. IV, Cap. 3. pag. 127. Edit. Antverp.*

ſes les plus capables de les deshonorer. Voilà une conduite bien digne d'un Sage, de s'euyvrer & de coucher avec une Courtiſane! C'eſt faire bien pis que ce dont on accuſe Robert d'Arbriſſel, puiſque ce Fondateur de Fontevrault ne permettoit pas la *patinade* à ſes Dévotes.

Xénocrate répara par bien des vertus cette faute extravagante. On dit qu'il n'eima ni les richeſſes, ni les plaiſirs, & que ſa bonne foi [73] & ſa probité furent ſi connues du Public, que les Magiſtrats d'Athènes le diſpenſérent de confirmer ſon témoignage par ſerment.

§. XII.

ARISTOTE.

Ariſtote fut ainſi que Xénocrate [74] Diſciple de Platon; mais il y avoit une grande différence entre leur génie. Celui d'Ariſtote étoit

73 Tanta vero illius verbis fides habebatur, ut cum injurati nullius teſtimonium admitteretur huic ſoli remiſerint Athenienſes jusjurandum. Diog. Laert. Lib. IV. Segm. VIII.

74 Erat autem hebes ingenio ac tardus, adeo ut cum illum Plato Ariſtoteli conferret, alterum fræno, alterum diceret egere calcaribus; illudque, cui equo quem aſi-

étoit aussi vif & aussi pénétrant, que celui de Xénocrate étoit lourd & pesant. Platon disoit de ces deux Disciples qu'en les unissant ensemble, il aparioit un Cheval avec un Ane.

Aristote abandonna l'Ecole de Platon, & en forma lui-même une nouvelle. Il n'eut pas pour son Maître tous les égards qu'il devoit avoir: il oublia les bienfaits qu'il en avoit reçus, fit comme les Plagiaires & les mauvais Auteurs font aujourd'hui; il le pilla, il prit ce qu'il trouva de meilleur dans sa Philosophie, & l'injuria ensuite.

L'ingratitude & l'orgueil ont été les principaux défauts d'Aristote; il ne faut, pour être convaincu de cette vérité, que jetter les yeux sur ses Ouvrages, & voir la maniere indécente dont il parle de Platon, à qui il avoit tant d'obligation. Un Philosophe moderne [75] lui a fait une verte leçon sur sa présomp-

num ungo: Ἦν δὲ τὴν φύσιν νωθρός. ὥστε φασὶ λέγειν τὸν Πλάτωνα, συγκρίνοντα αὐτὸν Ἀριστοτέλει, τῷ μὲν μύωπος δεῖ, τῷ δὲ χαλινοῦ. καί, Ἐφ' οἷον ἵππον οἷον ὄνον ἀλείφω. Diog. Laert. Lib. IV. Seg. 6.

75 Certainement il faut avoir bien de la foi, pour croire ainsi Aristote, lorsqu'il ne nous donne que des raisons de Logique, & qu'il n'explique les effets de la

La réputation d'Ariſtote eſt bien diminuée depuis Cœlius Rodiginus. Il ſeroit fort ſurpris, s'il revenoit aujourd'hui dans ce Monde, de voir qu'on refuſe à un homme qu'il regardoit comme un Prophete, la gloire d'avoir pénétré dans les plus ſimples ſecrets de la Nature. Mais, *Monſieur*, ce n'eſt point encore le tems de vous parler du mérite, ou du démérite d'Ariſtote dans la Phyſique. Il s'agit actuellement du rang qu'il doit tenir parmi les Moraliſtes. On ne peut ſans injuſtice lui refuſer une placer diſtinguée. Les Ouvrages Moraux & Politiques de ce Philoſophe ſont remplis d'excellentes choſes, parmi leſquelles il s'en trouve cependant quelques-unes d'abſurdes, de fauſſes, & de contraires au Bien public & à l'Humanité. Il n'eſt rien de ſi cruel que ce qu'il dit, dans le huitième Livre de ſes Politiques, en parlant de l'Ordonnance que Licurgue avoit faite, par laquelle on jettoit à Sparte dans un lieu appellé *Apothetes* les enfans qui naiſſoient avec quelque défaut. „Quant aux enfans, dit ce „Philoſophe Grec [78], qu'on doit nourrir ou „expoſer, il faut faire une Loi qui défende „d'en

[78] Dacier dans la Vie de Licurgue. *Vies des Grands Hommes de Plutarque*, Tom. I. pag. 242. Edit. d'Amſterd.

„d'en nourrir aucun qui ſoit imparfait, ou
„mutilé de ſes membres. Et dans les lieux
„où cette Loi ſeroit contraire aux Loix du
„Païs, il faut limiter le nombre d'enfans que
„chacun doit avoir, bleſſer les femmes avant
„que les enfans ayent ſentiment & vie; car
„ce ſeroit un crime horrible de le faire après
„qu'ils ſeroient achevés de former.“

Un habile homme de ces derniers tems n'a-t-il pas eu raiſon de s'écrier ſur cet endroit, & de dire? quelle folie! Il eut pu ajouter quelle pitoyable façon de raiſonner! Eſt-il rien de plus abſurde que c'eſt un crime de détruire un enfant dans le ventre de ſa mere lorſqu'il eſt formé, & d'ordonner de l'expoſer & de le faire mourir lorſqu'il eſt né? Je défie le plus zélé partiſan d'Ariſtote de ſoutenir que ce n'eſt pas là une des plus abſurdes ſottiſes que puiſſe enfanter un cerveau troublé.

§. XIII.

DIOGENE.

J'aimerois autant entreprendre de juſtifier les folies de Diogène que ce ſentiment d'Ariſtote. Lorſque je réfléchis aux extravagances

gances impudiques [79] de ce Philoſophe, je ne comprends point comment les Grecs ont pu permettre que les Cyniques formaſſent Secte, & montraſſent publiquement juſqu'où peut aller l'inſolence & l'effronterie, lorſqu'elles s'appuyent ſur le mépris des grandeurs. Qu'on vante tant qu'on voudra la ſobriétè, le deſintéreſſement, la bonne foi de Diogène, [80] je le conſidérerai toujours comme un fanatique, qui, abuſant du génie qu'il avoit reçu, tâchoit de rapprocher l'état des hommes de celui des Bêtes, autant que la Nature à pris ſoin de les en éloigner.

§. XIV.

Epicure.

Les Anciens qui ſe ſont récriés contre Epicure, & qui lui ont reproché de faire con-

79 Dicebat ſet mulieres communes eſſe oportere, nuptias nihil eſſe arbitratus ſed ut quiſque cuique perſuaſiſſet, ita illi coiret. Diog. Laert. Lib. VI. Segm. LXXIII. ἔλεγε δὲ καὶ κοινὰς εἶναι δεῖν τὰς γυναῖκας. γάμον μηδὲν ονομαζων ἀλλά τόν. πείςαντα τῇ πειςάσῃ συνεῖναι. Diog. Laert. lib. VI.ſeg. 72.

80 Saint Jerome vante beaucoup ſa vertu et ſa temperance. Il dit que la fermeté avec laquelle il mourut en eſt une preuve: Virtutem ejus et continentiam mors quoque indicat ..... non tam mori ſe ait quam febrem morte excludere. Hieron. advers. Jovi. lib. II.

consister le souverain bien dans la volupté, auroient eu bien plus de raison de fronder vivement les impudiques excès des Cyniques; cependant la plûpart des Philosophes, je ne sai par quelle bisarrerie, se sont plus déchaînés contre Epicure que contre Diogène. Il est vrai qu'Epicure semble avoir mérité les injures qu'on lui a dites, n'ayant lui-même épargné personne, & sa médisance s'étant répandue sur tous les Philosophes. Pyrrhon [81] qu'il estimoit n'en a pas été exempt, & Démocrite à qui il étoit redevable du fonds de son Systême Philosophique en ressentit aussi les coups.

Si Epicure n'a épargné personne, il a été à son tour très-peu épargné, & il a eu des Adversaires bien redoutables. Cicéron a souvent blâmé l'opinion qui veut que le véritable

[81] Valde eum (Pyrrhonem) mirabatur Epicurus, qui & super ejus moribus & consuetudine vitæ multa rogitare solebat. At, dices, indoctus ab eo apellatus est. Quem vero Philosophorum maledictis non fixit Epicurus? qui ne Democrito quidem pepercit, ex cujus fontibus hortulos suos irrigaverat. *Pet. Dan. Huet. Episcopi Abricensis, De Imbecillitate Mentis Humanæ*, Lib. I. pag. 87.

Le Livre de la Foiblesse de l'Esprit Humain a été écrit en François aussi-bien qu'en Latin par feu Mr. Huet lui-même. L'Original François fut envoyé à Mr. du

ritable bonheur consiste dans la volupté. „J'ai, dit-il [82], plusieurs fois ouï raconter à nos „Anciens, qui l'avoient appris de leurs peres „dans leur enfance, que C. Fabricius étant „Ambassadeur pour la République auprès „du Roi Pyrrhus avoit entendu dire à Cyneas „de Thessalie, qu'un certain homme d'Athe„nes, qui faisoit même profession de Philo„sophie, soutenoit que la volupté devoit être „le but de toutes nos actions. On ajoute „que

Sauzet par un parent du Prélat. La Vie de ce Savant a été écrite en François par Mr. l'Abbé d'Olivet, & Mr. du Sauzet l'a traduite en Latin, & y a ajouté quelques Notes de sa façon. Ce Libraire, homme d'esprit & bon Connoisseur, a cru qu'il rendroit un grand service à la République des Lettres en lui faisant part du Tresor dont il étoit possesseur. Il a fait imprimer cet excellent Ouvrage, dont le seul nom de l'Auteur fait l'éloge, & y a joint une Préface dans laquelle il apprend au Lecteur comment ce Manuscrit Original est parvenu jusqu'à lui. Il prévient d'une maniére convaincante toutes les objections que des gens toujours prêts à critiquer les actions les plus louables, pourroient faire contre son authenticité; & pour bannir tous les soupçons de supposition; il déclare qu'il a remis l'Original de cet Ouvrage écrit de la main de *Mr. Huet* dans la Bibliothéque du Roi, où tous les Curieux & les Savans peuvent le voir lorsqu'il leur plaira. *At ne cui libeat*, dit-il, *Editionem hanc ex frivolis suspicionibus calumniari, moneo, præter Exemplar quod accurate descripsi, exstare alterum in regia parisiensi*

„que Fabricius ne pouvoit assez s'étonner „qu'un homme qui se prétendoit Philosophe „fut capable d'un tel sentiment; & que toutes les fois qu'il le rapportoit devant M. Curius & T. Coruncanius, ils souhaitoient „qu'on pût l'inspirer aux Samnites, & à „Pyrrhus même, persuadés que dès qu'ils „se seroient adonnés à la volupté il seroit aisé „de les vaincre." Cicéron ne s'est pas contenté de soutenir que la Morale d'Epicure amo-

Bibliotheca depositum; Huetii manum agnoscent qui eam norunt.

[82] Sæpe audivi a majoribus natu, qui se porro pueros a senibus audiisse dicebant, mirari solitum C. Fabricium, quod cum apud Pyrrhum Legatus esset, audivisset a Thessalo Cynea, esse quemdam Athenis, qui se Sapientem profiteretur: eumque dicere omnia quæ faceremus ad voluptatem esse referenda; quod ex eo audientes M. Curium & T Coruncanium optare solitos, ut id Samnitibus ipsique Pyrrho persuaderetur, quo facilius vinci possent, cum se voluptatibus dedissent. *Cic.* de Senectute. Cap. XIII.

Legatus enim ad Pyrrhum profectus (Fabricius), cum apud eum Cyneam Thessalum narrantem audiisset quendam Athenienfem clarum sapientia, suadere, ne quid aliud homines quam voluptatis causa facere vellent, pro monstro eam vocem accepit, continuoque Pyrrho & Samnitibus istam sapientiam deprecatus est. *Valer. Maxim.* Lib. IV. Cap. 3.

amolissoit le courage des Peuples, & de regarder les Epicuriens [83] comme des gens qui étoient opposés à la Vertu, & qui craignant d'aller trop loin dans leurs amitiés, de peur qu'elles ne leur devinssent à charge, étoient indignes du glorieux titre d'amis. „Ceux, „*dit-il* [84], qui rapportent tout à la volupté „comme des Bêtes, ont des sentimens sur „l'amitié bien éloignés de ceux-ci, & il ne „faut pas s'en étonner; car dès-là que toutes „leurs pensées se portent à une chose si basse „& si méprisable, ils sont incapables de se „proposer rien de noble & de grand. Mais „pour nous; nous comprenons que les sen„timens de l'amitié ont leur source de la Nature,

83 Nam quibusdam, quos audio Sapientes habitos in Græcia placuisse opinor mirabilia quædam. Sed nihil est quod illi non persequantur suis argutiis: partim fugiendas esse nimias amicitias, ne necesse sit unum sollicitum esse pro pluribus: satis superque esse suarum cuique rerum: alienis nimis implicari molestum esse: commodissimum esse quam laxissimas habenas habere amicitiæ, quas vel adducas, cum velis, vel remittas; caput enim esse ad beate vivendum securitatem, qua frui non potest animus, si tamquam parturiat unus pro pluribus *Cic.* de Amicitia Cap. XIII.

84 Ab iis, qui pecudum ritu ad voluptatem omnia referunt, longe dissentiunt, nec mirum. Nihil enim altum, nihil magnificum ac divinum suspicere possunt.

ture, & que ce qui les produit ce sont cer-
„taines étincelles que la Probité & la Vertu jet-
„tent nécessairement.„

Dans un autre endroit ce même Auteur dit[85] „que des gens abîmés dans les plaisirs „ne méritent pas d'être comptés sur le sujet „de l'amitié qu'ils ne connoissent ni par la raison ni par l'expérience.“ Horace ne parle pas plus avantageusement des Epicuriens que Cicéron. „Il les appelle [86] les Co„chons du Troupeau d'Epicure.“ Cependant malgré tous les reproches qu'on a faits à ce Philosophe, on ne sauroit disconvenir, lorsqu'on examine les choses sans prévention, que

qui suas omnes cogitationes abjecerunt in rem tam humilem tamque contemtam. Quamobrem hos quidem ab hoc sermone removeamus, ipsi autem intelligamus Natura gigni sensum diligendi, & benevolentiæ caritatem, facta significatione probitatis, quam qui appetiverunt, applicant se & propius admovent, ut & usu ejus quem diligere cœperunt, fruantur & moribus *id.* ibid. Cap. IX.

85 Non ergo erunt homines deliciis diffluentes audiendi, si quando de amicitia, quam nec usu, nec ratione habent cognitam, disputabunt. *Id.* ibid. Cap. XV.

86 Me pinguem & nitidum bene curata cute vises,
Cum ridere voles Epicuri de Grege Porcum.
Epist. Lib. I. Epist. IV. vers. 15, & 16.

que la volupté dans laquelle il mettoit le vrai bonheur, ne consistât plutôt dans la tranquilité de l'Esprit que dans le contentement des Sens. Les Disciples abusérent des Principes de leur Maître, & couvrirent leurs débauches sous le voile de ses opinions. Sénêque dont la Morale fut si saine, & qui, partisan de la Secte des Stoïciens, étoit par conséquent directement opposé aux Dogmes d'Epicure n'hésite pas à lui rendre la justice qu'il mérite. Son approbation est d'un poids bien considérable, & décide la question en faveur de ce Philosophe, dont il dit [87] que la volupté fut toujours fort sobre & & fort résér-

[87] Non ab Epicuro impulsi luxuriantur, sed vitiis dediti luxuriam suam in Philosophiæ sinu abscondunt, & eo concurrunt, ubi audiunt laudari voluptatem. Nec æstimatur voluptas illa Epicuri: ita enim, me hercule, sentio, cum sobria & sicca sit, sed ad nomen ipsum advolant quærentes libidinibns suis patrocinium aliquod ad velamentum. *Seneca*, de Vita beata Cap. XII.

[88] Humana ante oculos fœdè cum vita jaceret
In terris oppressa gravi sub Relligione:
Quæ caput a Cœli regionibus ostendebat:
Horribile super adspectu mortalibus instans
Primum Grajus homo mortaleis tollere contra
Est óculos ausus, primusque obsistere contra:
Quem nec fama Deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit Cælum; sed eo magis acrem

réservée. Il accuse les Epicuriens d'être la cause des reproches mal fondés qu'on fait à leur Maître.

Si Lucrèce avoit été un peu moins attaché aux Dogmes d'Epicure, l'eloge qu'il a fait de ce Philosophe est si beau, qu'il faudroit avouer qu'il est préférable à tous les autres; mais il vaut mieux s'en tenir à la décision de Sénéque, qui ne peut être regardée comme suspecte, & convenir que les ennemis d'Epicure ont tâché de rendre odieuse une opinion qui dans le fond n'avoit rien de criminel, au lieu que les louanges de Lucrèce [88] sentent un peu le Poëte & beaucoup le Panégyriste.

§. XV.

Virtutem irritat animi, confringere ut arctæ
Naturæ primus portarum claustra cupiret.
Ergo vivida vis animi pervicit, & extra
Processit longe flammantia mœnia Mundi,
Atque omne immensum peragravit mente animoque
Unde refert nobis victor quid possit oriri,
Quid nequeat: finita potestas denique cuique.
Quanam sit ratione, atque alte terminus hærens:
Quare Relligio pedibus subjecta vicissim
Obteritur; nos exæquat victoria Cælo.
Illud in his rebus vereor, ne forte reatis,
Impia te rationis inire elementa: viamque
Endogredi sceleris; quod contra sæpius olim
Religio peperit scelerosa atque impia facta.

T. Lucret Cari, de Rerum nat. Lib. I. v. 63, & seqq.

§. XV.

ZENON.

La Secte la plus opposée aux Epicuriens fut celle des Stoïciens, dont Zénon [89] fut le premier Fondateur, & Chrysippe, Disciple de Cléanthe, le Restaurateur & le Soutien. Les mœurs de Zénon furent très-réglées & très-austères; il poussa même la chasteté trop loin, si ce que Diogène-Laërce raconte [90] est véritable. Il dit que ce Philosophe ne connut sa femme qu'une seule fois en sa vie; encore attribue-t-il cette action à la crainte qu'il avoit qu'on ne crût qu'il méprisoit trop le Sexe. Voilà une politesse fort bien entendue; mais il eût été beaucoup mieux de l'étendre un peu plus, & de lui donner des

89 Il faut prendre garde de ne pas confondre ce Zenon, chef des Stoiciens avec Zenon d'Elée. Ce premier étoit né dans l'Ile de Chipre. Zeno Mnasei, sive Demei filius Cittieus ex Cypro, græco oppidulo Phoenicibus accolio. Diog. Laert. Lib. VII. seg. I.

Ζήνων Μνασέου ἢ Δημέου, Κιττιεὺς ἀπὸ Κύπρου πολίσματος Ἑλληνικοῦ, Φοίνικας ἐποίκους ἐσχηκότος. Diogen. Laert. Lib. VII. Seg. I.

90 *Ἅπαξ ἢ δίς που παιδισκαρίῳ τινὶ, (ἐχρῆτο) ἵνα μὴ δοκείη μισογύνης εἶναι.* *Diogen. Laert.* in Vita Zenonis, Lib. VII.

des bornes moins resserrées. Je ne crois pas qu'on eût pu taxer Zénon d'être trop enclin aux plaisirs de Venus, s'il eût fait une fois par semaine, ce qu'il ne fit qu'une fois en sa vie. Je suis assûré que mon sentiment paroîtra très raisonnable aux femmes. Celle de Zénon fut malheureuse de ce que l'esprit Systématique entraîna son mari à limiter si fort la politesse matrimoniale.

Si quelque Philosophe moderne vouloit approuver la conduite du Patriarche des Stoïciens, il entreprendroit de soutenir un Paradoxe plus étrange que celui par lequel Zénon vouloit prouver l'égalité des péchés. Selon lui toutes les fautes étoient égales [91], & il n'y avoit aucun degré de différence entre les Vertus [92]. Cette opinion est aussi ridicule qu'elle

91 Auri Navem evertat Gubernator, an paleæ; in re aliquantulum, in Gubernatoris inscitia nihil interest. Lapsa est libido in Muliere ignota, dolor ad pauciores pertinet, quam si petulans fuisset in aliqua generosa ac nobili Virgine: peccavit vero nihilominus, si quidem est peccare, tamquam transilire lineas, quod cum feceris culpa commissa est; quam longe pogrediare, cum semel transieris, ad augendam culpam nihil pertinet. *Id.* ibid.

92 Quod si Virtutes pares sunt inter se, paria etiam Vitia necesse est. Atqui pares esse virtutes: nec bono viro meliorem, nec temperante temperantiorem, nec forti fortiorem,

qu'elle eſt contraire au Bien public. Car loin que ce Dogme ſoit propre à contenir les hommes en les empêchant de commettre de petites fautes, il les conduit au contraire à regarder les plus grands crimes comme des choſes de peu de conſideration. Les Payens eux-mêmes ont compris l'abſurdité d'un ſentiment auſſi faux. Horace s'en moque plaiſamment dans une de ſes Satires [93], où il compare la faute d'un homme qui vole un Chou avec le crime d'un Sacrilege qui vole dans les Temples des Dieux, & demande s'il faut les punir tous les deux du même ſupplice? La Mothe-le-Vayer a tourné en ridicule avec beaucoup de raiſon cette même opinion. „Celui, *dit-*„*il* [94], qui vit à cent lieues de Rome, n'eſt „pas plus abſent qu'un autre qui ſe promene „aux environs. Le Pilote qui briſe ſon Vaiſ-„ſeau

ne ſapiente ſapientorem poſſe fieri, facillime poteſt perfici. An virum bonum dices, qui depoſitum nullo teſte, cum lucrari impune, auri pondo decem reddiderit; ſi idem in decem millibus pondo non idem fecerit? aut temperantem eum, qui ſe in aliqua libidine continuerit, in aliqua effuderit *Cic. Paradox.* Paradox. III. Cap. 1.

93 Nec vincet ratio hoc, tantundem peccet idemque,
Qui teneros caulis alieni infregerit horti,
Et qui nocturnus ſacra Divûm legerit. Adſit
Regula, peccatis quæ pœnas irroget æquas:

„ſeau chargé de paille n'eſt pas moins à re-
„prendre que s'il l'étoit d'or ou de pierreries.
„Et la Raiſon eſt une ligne qu'il n'importe
„pas que vous paſſiez, depuis que vous l'avez
„une fois franchie. Avec ces belles compa-
„raiſons on ne commetroit pas plus de mal
„en tuant ſon pere, qu'en coupant la gorge
„à un Poulet, & l'on armoit la main des
„plus ſcélérats à faire les plus grandes mé-
„chancetés, comme ſi ce n'euſſent été que des
„bagatelles."

Le ſentiment des Stoïciens ſur leur Sage qu'ils repréſentoient comme une Créature accomplie, & qu'ils prétendoient être parfaitement heureux, parce qu'il étoit perfaitement vertueux; n'auroit rien d'extraordinaire, ſi on le réduiſoit dans certaines bornes raiſonnables. Je ne trouve pas mauvais que Cicéron

Ne ſcutica dignum horribili ſectere flagello,
Nam, ut ferula cædas meritum majora ſubire
Verbera, non vereor: cum dicas eſſe pares res,
Furta latrociniis, & magnis parva mineris
Falce reciſurum ſimili te, ſi tibi regnum
Permittant homines. . . . .

Horat. Sermon. Lib. I. Serm. III. v. 115, & ſeqq.

94 La Mothe-le-Vayer, de la Vertu des Payens, Part. I. Tom. II. pag. 630. Edit. in folio.

ron ſoutienne qu'il n'y a de riches que ceux qui ont de la vertu [95], puiſqu'il n'y a qu'eux qui poſſédent une ſorte de bien qui ne périt point, & qui eſt d'un rapport ſûr & perpétuel. Ce Philoſophe a raiſon de dire que les ſeules perſonnes vertueuſes étant contentes de leur bien elles ſont toujours dans l'opulence; parce que toutes les richeſſes ſont contenues dans cette ſatiſfaction d'eſprit, au lieu que l'or & l'argent des Avares étant des biens périſſables & ſoumis aux caprices de la fortune, ils craignent toujours de les prendre, & ne ſont jamais ſatisfaits de ceux qu'ils poſſédent.

Ce ſont-là, *Monſieur*, des vérités évidentes. Ainſi ſi les Stoïciens avoient ſoutenu ſimplement que les ſeuls hommes vertueux étoient les ſeuls véritablement heureux, ils n'auroient rien dit que de très-ſenſé; mais ils ont fait une Divinite de leur Sage, qu'on peut juſtement regarder comme un Etre de raiſon,

95 Qui præditi qui ſunt, ſoli ſunt divites. Soli enim poſſident res & fructuoſas, & ſempiternas: ſolique (quod eſt proprium divitiarum) contenti rebus ſuis, ſatis eſſe putant, quod eſt; nihil appetunt, nulla re egent, nihil ſibi deeſſe ſentiunt, nihil requirunt. Improbi autem & Avari, quoniam incertas atque in caſu poſitas habent, & plùs ſemper appetunt, nec eorum quiſquam adhuc

raiſon, qui n'exiſte que *a parte mentis.* Lui ſeul eſt beau, riche, libre, content, ſatisfait: il conſerve tous ces attributs au milieu de l'indigence, des douleurs & de l'eſclavage: il n'y a que lui de véritable Roi, il exerce ſon Empire juſque dans les fers; Jupiter n'a que ſon immortalité qui lui donne quelque avantage ſur ce Sage, qui eſt auſſi heureux que le plus grand Dieu pendant le court eſpace dont il jouït de la vie. Ce ſont ces diſcours ridicules qui ont attiré tant de plaiſanteries aux Stoïciens. On a turlupiné leur Sage, toujours heureux, lors même qu'il gémiſſoit dans l'eſclavage, & qu'il ſouffroit des douleurs aigues. „Horace [96] a dit plaiſamment „que cette félicité ne pouvoit être troublée „que par la pituite.“

Parmi les principaux Dogmes que les Stoïciens ſoutinrent opiniâtrément, & qui étoient contraires à la ſaine Morale, celui de pouvoir ſe donner la mort, lorſqu'on étoit peu

inventus eſt, cui, quod haberet, eſſet ſatis; non modo non copioſi ac divites, ſed etiam inopes ac pauperes exiſtimandi ſunt. *Cic.* Parodox. VI. Cap. 3. ſub fin.

[96] Ad ſummam, Sapiens uno minor eſt Jove dives,
Liber, honoratus, pulcher, Rex deeique Regum;
Præcipue ſanus, niſi cum pituita moleſta eſt.
Horat. Epiſt. Lib. 1. Epiſt. 1. v. 106, & ſeqq.

peu content de la vie, eſt un des plus criminels. Rien n'eſt plus oppoſé à la conſtance, à la Vertu, à l'obéïſſance qu'on doit aux ordres de la Divinité, au bien de la Societé Civile, que ces morts violentes. Zénon voulut mettre en pratique l'opinion qu'il avoit établie : ayant fait une chûte, il crut que les Parques lui faiſoient entendre par cet accident qu'il devoit ſe diſpoſer à faire le voyage de l'autre Monde ; & il ne trouva pas de meilleur moyen, pour s'y rendre en diligence, que de ſe pendre [97]. Ne-voilà-t-il pas une belle fin pour un Philoſophe, & bien digne d'un homme qui avoit de ſi grandes idées du Sage? Pour le coup il falloit que la ſageſſe de Zénon se fût éclipſée, & qu'il ne reſtât plus que le fanatiſme & la folie.

§. XVI.

97 Septuaginta duos natum annos migraſſe tradit e vita, Athenas quippe conceſſiſſe ætatis anno vigeſimo ſecundo, quinquaginta vero et octo annis Scholæ præfuiſſe. . . . Sic autem obiit, cum abiret a Schola offendit, digitumque perfregit, manu vero terram feriens dixit illud e Niobe, *En ad ſum quid me oro vocas* continuo ſe ſtrangulans interiit. Ἐτέλευτα δὴ ὕτως ἐκ τῆς σχολῆς ἀπιὼν προσέπταισε, καὶ τὸν δάκτυλον περιέρρηξε. παίσας δὲ τὴν γῆν τῇ χειρί, φασὶ τὸ ἐκ τῆς Νιόβης ἔρχομαι, τί μ'

§. XVI.

CHRYSIPPE METROCLES & CRATES.

La de mort Chrysippe, fameux Stoïcien, & à qui le Portique a presqu'autant d'obligation qu'à Zénon, est beaucoup moins blâmable. Ce grave Philosophe mourut à force de rire [98]. Ayant vu un jour un Ane qui mangeoit des figues, il ordonna qu'on lui donnat a boire du vin, & il trouva la chose si plaisante, que ses ris immodérés lui causérent la mort. Ne seroit-on pas après cela de bien mauvaise humeur si l'on s'avisoit de soutenir que les plus grands Philosophes ont fait les plus grandes sottises, qu'ils parloient sagement, & agissoient d'une maniere très-extravagante? Est-il rien de plus sensé que de se pendre, parce qu'on a fait une chute; & de mourir à force de

αὖθις καὶ παραχρῆμα ἐτελεύτησεν, ἀποπνίξας ἑαυτόν. Diog. Laerc. Lib. VII.

98 Sunt qui dicant risu effusum expiraſſe. Nam cum Asinus ficus manducaſſet, aniculæ dixiſſe, merum Asino superbibendum daret; nimioque risu occupatum exhalaſſe animam. id. ib. Lib. VII. segm. CLXXXV.

Γέλωτι ἔνιοι δὲ συσχεθέντα αὐτὸν τελευτῆσαι. ὄνου γὰρ τὰ σῦκα αὐτῷ φαγόντος εἰπόντα τῇ γραὶ διδοῦναι ἄκρατον ἐπιρρόφῆσαι τῷ ὄνῳ ὑπερκαγχάσαντα τελευτῆσαι. Diog. Laerc. Lib. VII. Seg. 18.

de rire, pace qu'on voit boire du vin & manger des figues à un Ane? Plaisanterie à part, je crois pouvoir dire, *Monsieur*, avec quelque fondement qu'il semble que les plus grands Génies soient entraînés par une force supérieure aux actions les plus ridicules. Vous venez de voir la mort de deux célèbres Philosophes, écoutez Montagne qui va vous en montrer encore deux, petant à l'envi l'un de l'autre, & se donnant des leçons de sagesse en se parfumant d'une fort mauvaise odeur. „Metroclès, *dit-il* [99], lâcha un peu indiscré-„tément un pet en disputant, en presence de „son Eschole: & se tenoit en sa maison caché „de honte, jusqu'à ce que Cratès le fut visi-„ter: & joustant à ses consolations & raisons, „l'exemple de sa liberté, se mettant à peter à „l'en-

[99] Essais de Mich. Montague, Liv. II. Cap. 12. p. 205. Edit. in 4o, de Lond.

[100] *Metrocles Hiparchiæ frater cui cum prius audi... Theophrastum peripateticum, adeo corruptus erat, ut ... aliquando inter recitandum crepitum ventris emitteret, p... dolore animi domi se incluserit, tanquam per inediam e ... ta excessurus. Hoc agnito Crates ingressus est ad eum con-solaturus ac lupinis industria voratis, persuasit quidem illi primum verbis, nihil mali fecisse, fore quippe pro... giosum, si non & secundum naturam flatum emitteret. Tum vero & ipse in ejus modi crepitum erumpens, ill... similitudine rei servavit ac verbis in spem erexit. H.*

„l'envy avec luy, il lui osta ce scrupule; & „de plus le retira à sa Secte Stoïque, plus „franche de la Secte Péripatéique, plus "civile jusqutes lors il avoit suivy."

Montagne est redevable de ces nobles particularités à Diogene Laërce [100], qui les a transmises jusqu'à nous. Je ne sai, *Monsieur*, comment vous les trouverez; quant à moi, elles me paroissent aussi comiques que ridicules. Un homme embrasse les sentimens d'une Secte, parce qu'un de ses amis, qui en est, fait deux ou trois cens pets, pour le consoler d'en avoir fait un: qu'il seroit heureux pour tous ceux qui vivent aujourd'hui qu'on pût réunir les Thélogiens & les attirer à une Communion, comme on attiroit les anciens Philosophes à une Secte! Si cela étoit, je

ipsius auditor fuit, evasitque vir in philosophia eminens. Diogen. Laert, Lib. VI. Seg. LXXXXIV. Il faut remarquer ici, que ce Crates épousa la Sœur de Metrocles, qui embrassa par preference la Secte des Cyniques dans laquelle étoit son mari: elle couchoit publiquement avec lui, alloit à tous les festins & ne se troubloit pas si on lui levoit le cotillon. *Tum (Theodorus) . . . minime respondit, sed ejus pallium attraxit. Sed neque territa neque turbata est Hiparchia ut mulier.* Diog. Laert. Lib. VI. Seg. LXXXXVII. Ὁ δὲ πρὸς μὲν τὸ λεχθὲν οὐδὲν ἀπήντησεν ἀνέσυρε δ' αὐτῆς θοἰμάτιον ἀλλ' οὔτε διεταράχθη ὡς γυνή. Diog. Laert. Lib. VI. Seg. 98.

de rire, pace qu'on voit boire du vin & manger des figues à un Ane? Plaiſanterie à part, je crois pouvoir dire, *Monſieur*, avec quelque fondement qu'il ſemble que les plus grands Génies ſoient entraînés par une force ſupérieure aux actions les plus ridicules. Vous venez de voir la mort de deux célèbres Philoſophes, écoutez Montagne qui va vous en montrer encore deux, petant à l'envi l'un de l'autre, & ſe donnant des leçons de ſageſſe en ſe parfumant d'une fort mauvaiſe odeur. „Metroclès, *dit-il* [99], lâcha un peu indiſcré-„tément un pet en diſputant, en preſence de „ſon Eſchole: & ſe tenoit en ſa maiſon caché „de honte, juſqu'à ce que Cratès le fut viſi-„ter: & jouſtant à ſes conſolations & raiſons, „l'exemple de ſa liberté, ſe mettant à peter à „l'en-

99 Eſſais de Mich. Montague, Liv. II. Cap. 12. p. 205. Edit. in 40, de Lond.

100 *Metrocles Hiparchiæ frater cui cum prius audiret Theophraſtum peripateticum, adeo corruptus erat, ut cum aliquando inter recitandum crepitum ventris emitteret, præ dolore animi domi ſe incluſerit, tanquam per inediam e vita exceſſurus. Hoc agnito Crates ingreſſus eſt ad eum conſolaturus ac lupinis induſtria voratis, perſuaſit quidem illi primum verbis, nihil mali feciſſe, fore quippe prodigioſum, ſi non & ſecundum naturam flatum emitteret. Tum vero & ipſe in ejus modi crepitum erumpens, illum ſimilitudine rei ſervavit ac verbis in ſpem erexit. Hinc*

„l'envy avec luy, il lui osta ce scrupule; & „de plus le retira à sa Secte Stoïque, plus „franche de la Secte Péripatéique, plus "civile jusqutes lors il avoit suivy."

Montagne est redevable de ces nobles particularités à Diogene Laërce [100], qui les a transmises jusqu'à nous. Je ne sai, *Monsieur*, comment vous les trouverez; quant à moi, elles me paroissent aussi comiques que ridicules. Un homme embrasse les sentimens d'une Secte, parce qu'un de ses amis, qui en est, fait deux ou trois cens pets, pour le consoler d'en avoir fait un: qu'il seroit heureux pour tous ceux qui vivent aujourd'hui qu'on pût réunir les Thélogiens & les attirer à une Communion, comme on attiroit les anciens Philosophes à une Secte! Si cela étoit, je

ipsius auditor fuit, evasitque vir in philosophia eminens. Diogen. Laert, Lib. VI. Seg. LXXXXIV. Il faut remarquer ici, que ce Crates épousa la Sœur de Metrocles, qui embrassa par preference la Secte des Cyniques dans laquelle étoit son mari: elle couchoit publiquement avec lui, alloit à tous les festins & ne se troubloit pas si on lui levoit le cotillon. *Tum (Theodorus) . . . minime respondit, sed ejus pallium attraxit. Sed neque territa neque turbata est Hiparchia ut mulier.* Diog. Laert. Lib. VI. Seg. LXXXXVII. Ο' δέ πρως μὲν τὸ χεχθὲν ὀδὲν ἀπήντησεν ἀνέσυρε δ' αὐτῆς θοιμάτιον ἀλλ' ὄτε διεταράχθη ὡς γυνή. Diog. Laert. Lib. VI. Seg. 98.

je conſeillerois aux Catholiques & aux Proteſtants de ne nourrir pendant ſix mois qu'avec de l'anis les Miniſtres, les Jéſuites, les Perés de l'Oratoire, les Bénédictins, &c. A la venteuſe conſervation de Metroclès & de Cratès joignez *Monſieur*, un diſcours du ſage Chryſippe, qui prétendoit qu'un Philoſophe pouvoit faire en ſûreté de conſcience, & ſans bleſſer la gravité, une douzaine de culbutes ſans culote & ſans caleçons au milieu de la Place publique pour une douzaine d'Olives; & vous conviendrez que c'eſt avec raiſon que Cicéron a dit qu'il n'eſt aucune idée, quelque folle & quelque ridicule qu'elle ſoit, qui ne puiſſe trouver un Philoſophe prêt à en entreprendre la défenſe.

§. XVII.

Ciceron.

On auroit tort de ranger Cicéron au nombre de ces Savans, à qui les choſes les plus extraordinaires paroiſſent d'abord très probables; jamais perſonne n'a examiné plus mûrement & plus ſagement que lui les queſtions douteuſes. Outre que la Secte des

[101] Æquum eſt enim meminiſſe, & me, qui diſſeram, hominem eſſe, & qui judiceris, ut ſi probabilia dicuntur, nihil ultra requiratis. *Cic.* Tuſculan. Quæſtion. Lib. I.

des Académiciens, dans laquelle il étoit, avoit coutume de rapporter également tout ce qui favorisoit & détruisoit une opinion, Cicéron étoit doué d'une si grande pénétration d'esprit, il voyoit si bien le pour & le contre d'un Systême, qu'il ne se déterminoit qu'après avoir bien considéré les matieres dont il parloit. Il ne vouloit pas même exiger que les autres se soumissent à ses sentimens: il avoit assez de bonne foi pour trouver que [101], puisqu'il étoit homme & par conséquent très-fautif, on ne devoit lui demander que de soutenir des choses probables.

Les Ouvrages Moraux de ce Philosophe sont si beaux, qu'ils n'ont pu jusqu'ici être égalés; je ne sai s'ils le seront jamais. J'aimerois mieux avoir fait les Offices de Cicéron (oui, *Monsieur*, je tranche le mot) que tous les Livres Moraux qu'ont écrit les Théologiens. Les autres Traités qu'il a composés dans le goût de cet Ouvrage sont aussi remplis d'excellentes choses. Est-il rien de plus beau, par exemple, que le portrait qu'il fait de l'Amitié? „C'est, *dit-il* [102], une conformité de sentimens sur toutes les choses, soit divi-

[102] Est enim Amicitia nihil aliud, nisi omnium divinarum humanarumque rerum cum benivolentia & caritate summa

n'ayent vivement déclamé contre ses opi-
ons, & sur tout contre celle par laquell
fonde le bonheur dans la volupté. Ils
pris en un sens odieux cette volupté, &
attribué assez mal à propos aux débauc
du corps ce qu'Epicure n'entendoit que
la tranquilité de l'esprit.

Il paroît étonnant que plusieurs P
ayent été ennemis des mêmes Auteurs
d'autres Peres estimoient & louoient. C
contrariété bisarre vous surprendroit sans d
te, si je ne vous avois montré évidemment,
les Lettres que j'ai eu l'honneur de vous
re, que les anciens Théologiens Chrétie
sont très souvent ressentis des foiblesses
maines.

a Les Peres qui ont pris la liberté de faire des in
ves contre Socrate, & contre quelques-uns des pl
nommés Philosophes après lui, avoient bien d'
mouvemens. Aussi ne pouvoient-ils pas être
d'une si honteuse passion que la jalousie, dans une
Chrétienne & si parfaite que la leur. Rien ne les
tés à cela que l'extrême impiété des Payens, contre
étoient tous les jours aux prises, & qui osoient
seulement préférer Phocilide, Théognis, Isocrat
Philosophes, comme faisoit Julien l'Apostat, à S
à Moyse, & à nos plus grands Saints: mais pass
jusqu'à cette abomination de comparer la Créat
Créateur, l'homme à Di u, & Socrate, Epictet
lonius, ou quelques autres, à Jesus-Christ

urs belles qualités:
Eh, non. Je ne
on l'ait été parfaite-
le cours de sa vie un
, j'ose dire, de bas-
homme. Je le vois
squ'il étoit le Maître,
les plus outrées [103],
ussi flateuse que le
eur; ce n'est pas là
on Philosophe. Et
, ce même Cicéron,
oit si fort son équité,
plaudit à ses meur-
us nués. L'exorde
de

...orum hunc mihi metum
..., quid tu de Rege Dejo-
... cæteros velis judicare.

...:

...minandi cupiditate con-
... nullomodo es compa-
..., quæ ab illo Reipublicæ
..., quod didicit jam *Pop.*
..., quibus se committerent,
... cogitas? nec intelli-
...ille, quam sit pulchrum,
... Tyrannum occidere?
...vint, te fuerint? Certe
... ipsos cæterum, nec oc-

„divines, ou humaines, ſoutenue par un „amour vif, par un tendre retour; & ce „bien eſt ſi rare, qu'après la Sageſſe, les „Dieux ne nous ont rien donné de plus pré„cieux. Pluſieurs lui préférent aveuglément „les richeſſes, quelques-uns la ſanté, d'au„tres les grandeurs, les dignités, d'autres en„fin la volupté. Ce dernier bien eſt le par„tage des Brutes, & les autres ſont incertains, „ſujets à ſe perdre, & dépendent bien plus „de la fortune que de la prudence & de la „ſageſſe."

C'eſt dommage qu'on puiſſe dire d'un homme, qui penſoit & qui parloit ſi bien, à peu près la même choſe que Scaron a dit d'un hom-

conſenſio: qua quidem haud ſcio an, excepta Sapientia, quicquam melius homini ſit a Diis Immortalibus datum. Divitias alii præponunt, bonam alii valetudinem, alii potentiam, alii honores, multi etiam voluptates. Belluarum hoc quidem extremum eſt, illa autem ſuperiora caduca, incerta & poſita non tam in noſtris conſiliis, quam in fortunæ temeritate. *Cic.* de Amicitia. Cap. IV.

103 Perturbat me, C. Cæſar, etiam illud interdum, quod tamen cum te penitus recognovi, timere deſino: re enim iniquum eſt, ſed tua ſapientia ſit æquiſſimum. Nam dicere apud eum de facinore, contra cujus vitam conſilium facinoris iniiſſe arguare, ſi per ſe ipſum conſideres, grave eſt. Nemo enim fere eſt, qui ſui periculi judex, non ſibi ſe æquiorem quam reo præbeat, ſed tua, C

homme doué de plusieurs belles qualités: *Etoit-il honnête homme? Eh, non.* Je ne puis me figurer que Cicéron l'ait été parfaitement; je découvre dans le cours de sa vie un nombre de foiblesses, &, j'ose dire, de bassesses indignes d'un galant homme. Je le vois ramper devant César, lorsqu'il étoit le Maître, lui prodiguer les louanges les plus outrées [103], parler d'une maniére aussi flateuse que le Courtisan le plus adulateur; ce n'est pas là sûrement la conduite d'un Philosophe. Et dès que César est mort, ce même Cicéron, qui peu auparavant vantoit si fort son équité, le traite de Tyran [104], applaudit à ses meurtriers, les éleve jusqu'aux nues. L'exorde de

Cæsar, præstans singularisque natura hunc mihi metum minuit. Non enim tam timeo, quid tu de Rege Dejotaro, quam intelligo quid de te cæteros velis judicare. *Cic.* Orat. pro Rege Dejot. n. 11.

[104] Cum illo (Cæsare) ego te dominandi cupiditate conferre possum, cæteris vero rebus nullomodo es comparandus. Sed ex plurimis malis, quæ ab illo Reipublicæ sunt inusta, hoc tamen boni est, quod didicit jam Pop. Rom. quantum cuique crederet, quibus se committeret, a quibus caveret. Hæc igitur non cogitas? nec intelligis satis esse viris fortibus didicisse, quam sit pulchrum, beneficio gratum, fama gloriosum, Tyrannum occidere? An, cum illum homines non tulerint, te ferent? Certatim posthac, mihi crede, ad hoc opus curretur, nec oc-

de l'Oraifon pour le Roi Dejotarus, & la fin de la Seconde Philippique font un fi grand contrafte, qu'on eft indigné de voir qu'un Philofophe ait pu pouffer auffi loin l'adulation, la complaifance [105], & j'ofe dire la baffeffe, pour un homme qu'il regardoit comme le raviffeur & le deftructeur de la Liberté publique. J'aime cent fois mieux un philofophe crachant fa langue au vifage d'un Tyran, que Cicéron flattant l'orgueil de Céfar.

§. XVIII.

Les anciens Philofophes n'ont eu que des idées très-confufes fur la Divinité.

J'ai eu l'honneur, *Monfieur*, de vous dire au commencement de cette Lettre, en vous parlant des Livres de Platon, auxquels St. Auguftin prétendoit devoir fa converfion au Chriftianifme, & fon abjuration du Manichéifme, y ayant trouvé bien des chofes qui lui avoient fervi à comprendre le Myftère de

cafionis tarditas expectabitur. *Cic.* in M. Anton. Philip. II. num. 7.

[105] Lactance, en relevant les défauts de la Philofophie payenne, n'a pas oublié de faire ce reproche à Ciceron. *Nec illas nobiles orationes alieno titulo infcriptas*

de la Trinité: j'ai eu l'honneur, dis-je, de vous dire que cela me paroissoit d'autant, plus sur prennant que je pensois qu'il étoit aisé de démontrer que les Philosophes payens n'ont guères eu des idées plus distinctes & plus justes de la Divinité que Spinosa & Vanini. Je vais tâcher de vous prouver cette vérité.

Le Pere Michel Morgues Jésuite, habile homme, savant dans la Philosophie ancienne, bon Critique, & judicieux Ecrivain, a voulu montrer que tous les grands Philosophes Payens n'avoient point cru le Polythéisme, ou la pluralité des Dieux. Après avoir cité plusieurs passages des plus illustres Auteurs anciens, qui montrent qu'ils n'admettoient qu'un premier Principe intelligent, & par conséquent qu'un seul Dieu, il rapporte ces deux vers d'Orphée, conservés par St. Justin dans l'exhortation aux Grecs:

Jupiter & Bacchus, le Soleil & Pluton,
Ce n'est en tout qu'un Dieu qui porte plus d'un nom.

C'étoit

impatientia, & levitas & insania profudisset; numquam capite suo rostra in quibus ante floruerat cruentasset; nec rempublicam funditus proscriptio illa delesset. Lact. instit. Lib. VI. de vero cultu.

„C'étoit-là [1], ajoute le Pere Morgues, une „belle ouverture pour revenir du Polytheif-„me. Il paroît par Laërce qu'une Secte en-„tiere en a profité; car la Religion des Stoï-„ciens a été de reconnoître un seul Dieu, dont „les Divinités populaires n'étoient que des „noms différens."

Si par le Polythéisme ce Jesuite entend seulement la multiplicité des Divinités Payennes, il a raison de dire que tous les plus grands Philosophes n'ont ajouté aucune croyance à leur existence: quelques-uns même en ont plaisanté d'une maniere très-vive; & sans aller chercher parmi les Philosophes des gens qui se sont moqués de ces Dieux, les Sculpteurs & les Peintres en leur donnant la naissance & en les fabriquant, plaisantoient sur leurs Ouvrages, devant lesquels le Peuple superstitieux venoit se prosterner, conduit par des Prêtres imposteurs, qui, l'encensoir à la main, insultoient dans le fond de leur cœur des Idoles qu'ils desservoient. Phidias [2], ce fameux Statuaire, ne s'attira-t-il pas de

„très

[1] Plan Théologique du Pythagorisme & des autres Sectes savantes de la Gréce, pour servir d'éclaircissement aux Ouvrages Polémiques des Péres contre les Payens, &c. *Tome 1. p. 10. Edit. d'Amsterd.*

très-fâcheuſes affaîres par une raillerie dont les Athéniens comprirent toute la force? „Quelques perſonnes lui ayant demandé „pourquoi il travailloit plus volontiers en „Marbre qu'en Yvoire, lorſqu'il faiſoit des „Minerves: le Marbre, répondit-il, conſerve „plus long-tems ſa blancheur que l'Yvoire, „& c'eſt une matiére plus vile; on lui impoſa „ſilence dès qu'il eut prononcé ces derniéres „paroles."

Je conviens donc que ſi par le Polythéiſme le Pere Morgues n'entend que la pluralité des Dieux révérés par les Payens, il eſt vrai que tous les Philoſophes l'ont très-fort mépriſé; mais ſi par cette excluſion du Polythéiſme il prétend qu'ils ont eu des idées juſtes de l'unité de Dieu, il eſt manifeſte qu'il eſt dans l'erreur; car il n'y a point de Philoſophes anciens, ſi l'on en excepte Platon, qui cependant n'étoit guère plus éclairé que les autres, qui n'ayent fait Dieu matériel. Les Stoïciens, qui étoient ceux qui ſoutenoient le plus hautement l'exiſtence d'une ſeule Divinité

[1] Athenienſes Phidiam tulerunt, quamdiu is, marmore potius quam ebore, Minervam fieri debere dicebat, quia diutius nitor eſſet manſurus; ſed ut adjecit, & vilius, tacere juſſerunt. *Valer. Maxim.* Lib. I. Cap. 14.

vinité, la faisoient corporelle. Le Pere Morgues en convient. Or dès qu'on admet que Dieu est une Substance corporelle, il s'ensuit qu'il est composé de patries, car tout ce qui est corps a des parties: il s'ensuit encore qu'il est divisible, parce que tout ce qui a des parties peut être divisé ; il s'ensuit enfin qu'il est divisible à l'infini, parce que tout ce qui est matériel peut être divisé à l'infini. Quelle foule de Dieux ne doit-on pas admettre dès qu'on suppose Dieu matériel? Il faut qu'il y ait dans lui autant de Dieux différens qu'il y a de Parties, car ce seroit le comble de la folie de soutenir qu'un Tout divin est composé de parties non divines.

En faisant donc la Divinité un Etre matériel, les anciens Philosophes multiplioient, sans le savoir, le nombre des Dieux à l'infini, & l'on ne sauroit nier qu'ils n'ayent tous cru que le premier Principe, l'Etre Intelligent, qui régit, qui régle, qui meut l'Univers, étoit corporel. Personne n'étoit mieux instruit & ne peut aussi mieux nous instruire de

3 Anaximenes Aera Deum statuit, esseque immensum, & infinitum, & semper in motu, *Cic. de Nat. Deor.* Lib. I. Cap. 10.

de leur ſentiment que Cicéron. "Anaximène „*dit-il* [3], aſſûroit que l'Air étoit Dieu, qu'il „étoit immenſe & toujours en mouvement. „Anaxagoras a été le premier [4] qui ait en-„ſeigné que l'Univers étoit conduit par la „force & la direction d'un Eſprit infini."

Avant que d'aller plus avant, il eſt bon, *Monſieur*, de vous faire remarquer que par le terme d'*Eſprit* vous ne devez point vous figurer qu'Anaxagoras entendoit une choſe entiérement ſpirituelle, & qui n'avoit aucune étendue, il vouloit ſignifier par cette expreſſion une Matiére extrêmement ſubtiſe. Ainſi quand vous trouvez dans les Ouvrages d'un ancien Philoſophe le mot *Spiritus*, vous devez en rendre le ſens par *Materia ſubtilis*. Le Pere Morgues en convient, & il fait cette remarque fort à propos au ſujet de la définition qui les Stoïciens donnoient de la Divinite. „Ils croyoient avoir beaucoup fait, *dit-il* [5], „d'avoir choiſi le Corps le plus ſubtil (le „Feu) pour en compoſer l'Intelligence ou „l'Eſprit du Monde, comme on le peut voir „dans

4 Anaxagoras Clazomenius primus omnium rerum deſcriptionem & modum, Mentis infinitæ vi ac ratione deſignari & confici voluit. *Id.* ibid. Cap. XI.

5 Plan Théologique du Pythagoriſme, &c. Tom. p. 27.

„dans Plutarque ; il faut entendre leur lan-
„gage, car dans le nôtre ce qui est Esprit
„n'est pas Corps, & dans le leur au contraire
„on prouvoit qu'une chose étoit corps parce
„qu'elle étoit Esprit .... Je suis obligé de faire
„cette observation, sans laquelle ceux qui liroient
„avec des yeux modernes cette définition du
„Dieu des Stoïciens dans Plutarque: Dieu est
„un Esprit intellectuel & igné, qui n'ayant
„point de forme peut se changer en telle chose
„qu'il veut, & ressembler à tous les Etres,
„croiroient que ces termes d'*Esprit intellectuel*
„déterminent la signification du terme suivant à
„un Feu purement métaphorique."

Le mot d'Esprit, *Monsieur*, doit si peu être pris chez les anciens Philosophes pour un Etre incorporel & purement intellectuel, que ceux qui n'ont admis aucune Divinité, & qui par conséquent ont pensé que l'Ame étoit matérielle, s'en sont servi très-souvent. Le mot *Spiritus* se trouve frequemment dans Lu-

6 Virgil. Æneid. Lib. VI. v. 725. & seq.

7 Pythagoras Deum Animum esse per naturam rerum omnem intentum, & commeantem, ex quo Animi caperentur. *Cic.* de Nat. Deor. Lib. I. Cap. 10.

8 Parmenides — continentem ardore lucis Orbem, qui cingit Cœlum, appellat Deum. *Id.* ibid.

Lucrèce à la place de *Mens* ou d'*Anima*. Virgile [6] l'employe pour signifier l'Ame du Monde:

Spiritus intus alit, totamquè infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.

Après vous avoir montré dans quel sens il faut prendre le terme d'Esprit, je poursuis l'examen des sentimens des principaux Philosophes anciens sur l'essence de la Divinité. „Pythagore disoit [7], que Dieu étoit un Esprit „répandu dans tous les Etres, & que de même „que nos Corps sont une portion de la Ma„tiére, notre Ame est une portion de cet „Esprit, c'est-à dire de cette Matiére subtile. „Parménide [8] vouloit que ce fût un Cercle „qui entouroit le Ciel, & conservoit le Monde „par l'ardeur de sa lumiére. Empedocle [9] „prétendoit que la Divinité consistoit dans un „mélange des quatre Elémens. Démocrite [10] „ne

9 Empedocles — quatuor Naturas, ex quibus omnia constare censent, divinas esse vult. *Id.* idem *Cap. XII.*

10 Democritus tum Imagines earumque circuitus in Deorum numerum refert, tum illam naturam quæ immagines fundat ac mittat: tum scientiam, intelligentiamque nostram. *Id.* ibid.

„ne favoit pas trop ce qu'il devoit reconnoitre
„pour Dieu : quelquefois il croyoit que c'é-
„toient les Objets & les Images; quel-
„quefois auffi il fe figuroit que ce pouvoit
„être la nature ou la chofe qui les envoye.
„Ariftote[11] étoit auffi incertain que Démo-
„crite. Tantôt il penfoit que Dieu étoit l'E-
„fprit ou pour mieux dire la Matiére éthérée
„& fubtile, qui fe répand partout; tantot
„c'étoit le Monde: il donnoit enfuite un
„autre Dieu à celui-là; enfin il rejettoit fes
„premiers fentimens & reconnoiffoit pour la
„Divinité Suprême l'ardeur & la chaleur du
„Ciel. Xénocrate[12] admettoit huit Dieux:
„les cinq premiers étoient pris dans les Plane-
„tes: le fixième etoit compofé de toutes les
„Etoiles; & le Soleil & la Lune faifoient le
„feptieme & le huitième. Epicure[13] qui
„ne

[11] Ariftoteles quoque — multa turbat: modo enim Menti tribuit omnem divinitatem: modo Mundum ipfum Deum dicit effe: modo quemdam alium præficit Mundo; tum Cœli ardorem Deum dicit effe. *Id.* ibid.

[12] Xenocrates — Deos octo effe dicit; quinque eos qui in Stellis vagis nominantur: unum qui ex omnibus Sideribus: quæ infixa Cœlo funt, ex difperfis quafi membris fimplex fit putandus Deus; feptimum, Solem adjungit, octavumque Lunam. *Id.* Cap. XIII.

si l'on veut le Monde & l'Ame du Monde, en considérant ces deux choses comme un accord parfait de la Matiére épaisse & de la Matiére subtile qui n'en font qu'une.

„La Substance, disoit Spinosa [15], est une „chose qui existe par elle même; une Sub„stance ne peut donc en produire [16] une autre, „puisque ce qui est produit n'existe point „par lui-même, & n'est pas une Substance.“ De ces premiers Principes ce Philosophe concluoit que la Substance devoit être nécessairement infinie [17], puisqu'elle comprenoit en soi

PROPOSITIO VIII.

17 Omnis Substantia est necessariò infinita.

DEMONSTRATIO.

Substantia unius attributi non, nisi unica, existit (per Proposit. 5) *), & ad ipsius naturam pertinet existere (per Proposit. 7.). Erit ergo ipsius natura, vel finita, vel infinita, existere; at non finita. Nam (per Definit. 2.) deberet terminari ab alia ejusdem naturæ, quæ etiam necessariò deberet existere (per Proposit. 7.): adeoque darentur duæ Substantiæ ejusdem attributi, quod est absurdum (per Proposit. 5.); existit ergo infinita. Q. E. D. *Id.* ib. p. 15.

*) Voici la cinquiême Proposition qui sert à prouver la huitiême.

PROPOSITIO V.

In rerum natura non possunt dari duæ aut plures Substantiæ ejusdem naturæ, sive attributi.

ſoi tous les Etres & toutes les étendues, & qu'elle ne pouvoit être bornée par une autre Subſtance. Cette Subſtance infinie étoit Dieu [18] ſelon lui. Elle contenoit en ſoi toutes

DEMONSTRATIO.

Si darentur plures diſtinctæ, deberent inter ſe diſtingui, vel ex diverſitate attributorum, vel ex diverſitate affectionum (per Prop. præced.). Si tantum ex diverſitate attributorum, concedetur ergo non dari, niſi unam ejusdem attributi. At ſi ex diverſitate affectionum, cum Subſtantia ſit prior natura ſuis affectionibus (per Prop. 1.) depoſitis ergo affectionibus, & in conſiderata, hoc eſt (pro Defin. 3. & 6.) vere conſiderata, non poterit concipi ab alia diſtingui, hoc eſt (per Propoſit. præced.) non potuerunt dari plures, ſed tantum una. Q. E. D. *Id.* ibid. p. 4.

PROPOSITIO XIV.

18 Præter Deum nulla dari atque concipi poteſt Subſtantia.

DEMONSTRATIO.

Cum Deus Ens abſolute infinitum, de quo nullum attributum quod eſſentiam Subſtantiæ exprimit, negari poteſt (per Definit. 6.) isque neceſſario exiſtat (per Propoſit. 11.), ſi aliqua Subſtantia præter Deum daretur, ea explicari deberet per aliquod attributum Dei, ſicque duæ Subſtantiæ ejusdem attributi exiſterent, quod (per Prop. 5.) eſt abſurdum; adeòque nulla Subſtantia extra Deum dari poteſt, & conſequenter etiam concipi. Nam ſi poſſet concipi, deberet neceſſario concipi ut exiſtens; Atqui hoc (per primam partem hujus Demonſtrationis)

tes les vertus & les qualités de la Divinité; les Hommes, les Plantes, les Bêtes n'étoient que des modifications [19], ou des modes de cette Substance, comme selon les Stoïciens les Ames

est absurdum; Ergo extra Deum nulla dari neque concipi pôtest Substantia. Q. E. D. *Id.* ibid. p. 12.

[19] Non dubito quin omnibus, qui de rebus confusè judicant, nec res per primas suas causas noscere consueverunt, difficile sit, Demonstrationem 7. Proposit. concipere, nimirum quia non distinguunt inter modificationes Substantiarum & ipsas Substantias: neque sciunt quomodo res producuntur: unde fit ut principium, quod res naturales habere vident Substantiis affingant: qui enim veras rerum causas ignorant omnia confundunt, & sine ulla mentis repngnantia tam arbores, quam homines loquentes fingunt, & homines tam ex lapidibus, quam ex semine formari, & quascunque formas in alias quascunque mutari, imaginantur. Sic etiam qui Naturam Divinam cum Humana confundunt, facile Deo affectus humanos tribuunt, præsertim quamdiu etiam ignorant, quomodo affectus in mente producuntur. Si autem homines ad naturam Substantiæ attenderent, minime de veritate VII. Propositionis dubitarent; imò hæc Propositio omnibus Axioma esset & inter notiones communes numeraretur. Nam per Substantiam intelligerent id, quod in se est, & per se concipitur, hoc est, id cujus cognitio non indiget cognitione alterius rei. Per modificationes autem id, quod in alio est, & quarum conceptus a conceptu rei in qua sunt, formatur. *Id.* ibid, Scholium II. Proposit. V.

Ames des hommes & des Animaux étoient des portions de l'Ame du Monde, ou de celle de Dieu, le Monde & son Esprit étant Dieu lui-même selon ces Philosophes.

Il n'y a donc d'autre différence entre le Système des Stoïciens & celui de Spinosa que la diversité des termes. Il en est la même chose de l'opinion des Pythagoriciens, qui admettoient un Esprit repandu dans tous les Etres, qui les vivifioit. Toutes ces oppositions apparentes se réduisent à ce point: „Il „y a un Esprit, ou une Matiére extrêmement „déliée, qui anime & vivifie tout l'Univers; „& c'est la Divinité. Spinosa disoit cela, „dans un mot, & plus simplement: Il n'y „a qu'une seule Substance, & cette Substance „est Dieu parce que la Substance étant infi„nie, elle renferme tous les Etres & toute „l'étendue; & que s'il y en avoit une se„conde elle ne seroit plus infinie. Il faut „donc que tout ce qui subsiste existe en Dieu „& par Dieu, & ne soit par conséquent que „des

** Non video quidem, si totus Mundus est Deus, quomodo Bestias ab ejus partibus separent. Sed obluctari quid opus est? De ipso Rationali Animante, id est Homine, quid infelicius credi potest, quam partem Dei vapulare cum puer vapulat? Jam vero partes Dei fieri

„des modes de la Substance, qui est Dieu „elle-même.“

Les meilleures objections qu'on ait fait contre le Systéme de Spinosa sont puisées dans celles que St. Augustin faisoit aux Stoïciens & aux autres Philosophes, qui admettoient l'Ame du Monde, considérant l'Univers, pourvu de cette Ame, comme la seule Divinité qu'il y eût. Ce savant Pere de l'Eglise leur fait voir d'une maniére convaincante quelles horreurs & quelles impiétés découlent d'un Systême aussi faux. Il leur montre que la Nature divine est ravalée, qu'elle est cent fois plus malheureuse que l'homme le plus infortuné, puisqu'elle essuye tous les malheurs qui arrivent à tous les Etres différens. „Dieu, *dit-il* [20], devient sujet à tous „les vices: il n'est aucune de ses parties qui „ne soit souillée de mille forfaits; la débau„che, le vol, l'impiété, le meurtre, sont le „partage des attributs de la Divinité.“

Une

lascivas, iniquas, impias, atque omnino damnabiles, quis ferre possit; nisi qui prorsus insaniat? Postremo quid irascetur eis, a quibus non colitur, cum a suis partibus non colatur? *S. August*, de Civit. Dei, Lib. IV. Cap. 13. p. 433.

Une marque évidente de la conformité du Systême des Pythagoriciens, des Stoïciens, & de celui de Spinosa, c'est la convenance des objections qu'on peut leur faire, & qui les ruïnent également. Car en montrant, comme fait Saint Augustin, combien il est affreux & contraire aux idées que l'homme a de la Divinité, de la rendre coupable de tous les crimes, & de faire les Ames des hommes des portioncules de la sienne, on détruit entiérement les modifications, puisqu'elles sont sujettes aux mêmes inconvéniens que ces prétendues portioncules.

La seconde difficulté qu'on forme contre la supposition de Dieu, qui est que tout ce qui

[x] Ego saltem satis clare, meo quidem judicio, demonstravi (vid. Corollar, Præpositionis VI. & Scholium 2. Posit. VII.) nullam Substantiam ab alia posse produci, vel creari. Porro (Prop. XIV.) ostendimus præter Deum nullam dari, neque concipi posse Substantiam, atque hinc conclusimus Substantiam extensam unum ex attributis infinitis esse; verum ad pleniorem explicationem, Adversariorum argumenta refutabo, quæ omnia huc redeunt. Primo quod Substantia corporea, quatenus Substantia, constat, ut putant, partibus; & ideo eandem infinitam posse esse, & consequenter ad Deum pertinere posse negant. Atque hoc multis exemplis explicant, ex quibus unum, aut alterum afferam. Si Substantia

qui est Matériel a des parties, & que ce qui a des parties étant divisible, il s'ensuivroit qu'il y auroit autant de Dieux particuliers qu'il y auroit de parties dans Dieu, un Tout divin ne pouvant être composé de parties non divines, ne bat pas moins en ruïne le Systeme de Spinosa que celui des anciens Philosophes. Aussi l'a-t-il parfaitement compris, & a-t-il tâché de répondre à ces deux différentes objections qu'il s'est proposé [21] lui-même dans sa troisieme Proposition, où il suppose qu'une Substance étant infinie [22], elle ne peut pas être divisée, parce que si elle pouvoit l'être, il faudroit, ou que ses parties retinssent la nature & les attributs du Tout

corporea, ajunt, est infinita, concipiatur in duas partes dividi; erit unaquæque pars vel finita, vel infinita. Si illud, componitur ergo infinitum ex duabus partibus finitis, quod est absurdum; si hoc, datur ergo infinitum duplo majus alio infinito, quod etiam est absurdum. Porro si quantitas infinita mensuratur partibus pedes æquantibus, infinitis talibus partibus constare debebit, ut & si partibus mensuretur digitos æquantibus; ac propterea unus numerus infinitus erit duodecies major infinito. *Id.* ibid. p. 13. Schol. Prop. 15.

PROPOSITIO XIII.

[22] Substantia absolute infinita est indivisibilis.

Tout, ce qu'il est absurde de dire, ne pouvant y avoir plusieurs infinis : ou qu'elles n'en conservassent point les qualités, ce qui n'est pas moins absurde ; car il arriveroit alors qu'une Substance infinie pourroit être diminuée, & cesser de l'être. De cette Proposition Spinosa tire celle sur laquelle est établi tout son système : qu'il n'y a donc d'autre Substance que Dieu [23], & qu'on n'en sauroit concevoir aucune autre.

Pour détruire tous ces Argumens il ne faut qu'une petite distinction, & dont on a soin de se servir pour démêler tout le captieux de la premiére Proposition de Spinosa. Avec cela tout son Systême croule, car il n'est établi que sur ce premier Principe : *Qu'une Substance est un Etre qui existe indépendemment de toute cause, éternellement & nécessairement par soi-même.* Or on convient bien

par

DEMONSTRATIO.

Si enim divisibilis esset, partes, in quæ divideretur, vel naturam Substantiæ absolute infinitæ retinebunt, vel non. Si primum, dabuntur ergo plures Substantiæ ejusdem naturæ, quod per (Proposit. 5.) est absurdum : si secundum ponatur, ergo (ut supra poterit Substantia absolute infinita desinere esse, quod (per Prop. 11.) est etiam absurdum. *Id.* ibid. p. 11.

que les Subſtances ſont des Etres qui exiſtent par elles-mêmes; mais il y a deux ſortes de Subſtances, une incréée, & l'autre créée, telle qu'eſt la Matiére & notre Ame; & par les termes de ſubſiſter par ſoi on entend ſeulement ne dépendre point de quelque ſujet d'inhéſion. Sur quel fondement eſt-il permis à Spinoſa d'admettre un Principe qui lui eſt conteſté, & de ne raiſonner que ſur ce faux Principe? Dès qu'on explique ce qu'on entend par les termes de *ſubſiſter par ſoi*, toutes ſes prétendues Démonſtrations s'évanouiſſent, & l'on voit clairement que les Modalités étant des Etres qui ne peuvent exiſter ſans la Subſtance qui les modifie il faut que la Subſtance ſe trouve par tout où elles ſont: il faut même qu'elle ſe multiplie à proportion que les modifications d'une nature directement oppoſée ſe multiplient; de

PROPOSITIO XV.

23 Quidquid eſt, in Deo eſt, & nihil ſine Deo eſſe, neque concipi poteſt.

DEMONSTRATIO.

Præter Deum nulla datur, neque concipi poteſt Subſtantia (per Prop. XIV.) hoc eſt (per Defin. III.) res, quæ in ſe eſt, & per ſe concipitur. Modi autem (per Defin. V.) ſine ſubſtantia nec eſſe, & per ipſam ſolam con-

de forte que là où il y a trois modifications différentes, il doit y avoir trois différentes subitances. Sans cela il faudroit qu'une Substance aimante fût une Substance haïssante, ce qui eit aussi impossible, qu'il l'est qu'un Cercle soit un Triangle. „La haine, *dit-un Au-„teur moderne* [24], est exclusivement éloignée „de l'amour. En poussant ce raisonnement „plus loin, on prouve nonseulement la nécessité de plusieurs Substances différentes; „mais on démontre que, s'il étoit vrai „que les Hommes fussent des modifications „de cette Substance unique qui est Dieu, cet „Etre souverainement parfait seroit perpétuel-„lement contraire à lui-même. Est-il pos-„sible de croire, que la même Substance veuille „& ne veuille pas, qu'elle aime & qu'elle „haïsse, qu'elle soit vertueuse & criminelle? „Une Hipothèse pareille allie ensemble deux Ter-

cipi possunt. Atqui præter Substantias & Modus nil fine Deo esse, neque concipi potest. Q. S. D. *Id.* ibid. p. 12.

[24] Voyez la Philosophie du Bon-Sens, ou les Reflex. Philosoph. sur l'incertitude des Connoissances humaines, &c. par Mr. le Marquis d'Argens, p. 241. Reflex. 3.

[25] Quod Plato fine corpore Deum esse censet, id quale esse possit intelligi non potest. *Cic.* de Naur. Deorum Lib. I.

„Termes auſſi oppoſés que la figure quarrée „& la circulaire.“

Après vous avoir montré, *Monſieur*, la grande conformité qu'il y a entre les ſentimens des anciens Philoſophes & ceux de Spinoſa ſur la Divinité, & prouvé évidemment les abſurdités qui s'enſuivent de la ſuppoſition de la matérialité de Dieu, quelque legére, ſubtile, fluide, ignée & éthérée qu'on en faſſe l'eſſence, je vais vous dire un mot ſur l'opinion de Platon, ainſi que je vous l'ai promis. On prétend que ce Philoſophe a connu la ſpiritualité de Dieu, & qu'il l'a cru entiérement incorporel. Quoique pluſieurs Savans ne conviennent pas de cela, il y a pourtant beaucoup d'apparence que c'étoit ſon ſentiment; car Ciceron [25] le regarde comme inintelligible par cette ſeule raiſon qu'il admettoit l'incorporalité de Dieu [26]. Cependant, ce Philoſophe

[26] Par le mot *d'incorporalité*, il ne faut pas entendre ce que nous admettons par celui de *ſpiritualité*; car les anciens & Platon même, n'en ont jamais eu aucune idée: par le mot *ἀσώματον* ils entendoient une privation de toute matiere terreſtre, une *incorporalité* qui excluoit tout corps tombant ſous les ſens, & qui pouvoit leur être ſenſible; mais ils attachoient à ce mot l'idée d'une ſubſtance ſubtile, deliée, d'un feu igné, d'une nature plus ſubtile que celle que nous connoiſſons. C'eſt ce

ſophe eſt tombé dans un Polythéisme auſſi grand que celui des Stoïciens, par la maniére dont il a expliqué ſon Syſtême. Il admit trois Principes, Dieu, l'Idée & la Matiére, & il fit trois Dieux de ces trois Principes: le premier étoit le Dieu Suprême & parfaitement incorporel: le ſecond étoit l'Idée, ou l'Entendement du Dieu Suprême & Créateur du Monde; le troiſième étoit le Monde [27] qui avoit été produit par une Subſtance que Dieu pouſſe hors de ſon Sein, & qu'il engendra lors de la Création de l'Univers. Voilà, *Monſieur*, trois Dieux parfaitement diſtincts, ou pour le moins deux, le Monde & Dieu. Mais ne concevez-vous pas quelle foule il en naît naturellement de ces Principes; Ecoutez un illuſtre Philoſophe qui va vous l'apprendre. „Ne voilà-t-il pas, *dit-il* [28], le „Monde formé d'une Subſtance que Dieu „pouſſa hors de ſon Sein? Ne le voilà-t-il „pas un des trois Dieux? Et ne faut-il pas „le

que j'ai demontré dans la *Philoſophie du bon ſens*, où je renvoie les Lecteurs.

[27] De Platonis inconſtantia longum eſt dicere, qui in Timæo Patrem hujus Mundi nominari neget poſſe; in Legum autem Libris, quid ſit omnino Deus, anquiri non cenſeat. . . . . Idem & in Timæo dicit, & in Legi-

„le diviser en autant de Dieux qu'il y a de „parties dans l'Univers différemment animées? „N'avez-vous pas lu toutes les horreurs, tou„tes les monstruosités de l'Ame du Mon„de: Plus de guerres entre les Dieux, que „dans les Ecrits des Poëtes? Les Dieux Au„teurs de tous les péchés des hommes? Les „Dieux qui punissent, & qui commettent „tous les crimes qu'ils ordonnent de ne point „faire?"

Avois-je raison, *Monsieur*, de vous dire que Platon n'avoit pas des sentimens beaucoup plus épurés sur l'essence de la Divinité que les autres Philosophes anciens: que tous ces Philosophes pensoient presque d'une maniere aussi absurde que Spinosa; & que croyant n'admettre qu'une seule Divinité, il résultoit de leurs Systêmes un Polithéisme affreux? Jugez s'ils ont eu des idées fort justes sur la nature de Dieu, puisque Platon, qui a été celui d'eux tous, qui a pensé de la ma-

bus, & Mundum Deum esse, & Cœlum, & Astra, & Terram, & Animas, & eos quos majorum Institutis accepimus. *Id.* ibid.

28 Bayle, Continuation des Pensées diverses sur les Cometes, &c. Tome I. pag. 646.

maniére la moins absurde, a cependant cru tant de chiméres qu'il couvroit d'un beau voile. Je ne suis point surpris de ce que Tertullien [29] s'affligeoit de voir que tous les Hérétiques puisent leurs Erreurs dans les Ecrits de Platon: il n'étoit pas difficile d'y en pouvoir faire une ample provision; mais je suis fort étonné que St. Augustin y ait apperçu de si grandes & de si magnifiques vérités, & je dirai volontiers avec l'illustre Mr. de Beausobre [30]: „St. Augustin loue la Bonté „de Dieu, qui s'étoit servi des Livres des Pla„toniciens pour le délivrer des piéges du Ma„nicheisme, ce saint Homme a raison, Dieu „l'éclaira par une Philosophie qui n'étoit pro„pre qu'à l'aveugler."

Vous serez peut-être surpris, *Monsieur*, de voir que les plus grands Génies ayent eu si

[29] Doleo bona fide Platonem omnium Hæreticorum condimentarium factum. *Tertul*, de Anima, Cap. 23.

[30] Histoire Critique du Manichéisme *par Mr. de Beausobre*, Liv. III, Cap. II. pag. 479.

[31] Qui omnia de nihilo creasti quæ sola voluntate tua fecisti. qui omnem Creaturam tuam absque indigentia aliqua possides, & sine labore gubernas, & absque tædio regis. At nihil est quod perturbet ordinem Imperii tui vel in summis, vel in imis. Qui in omnibus locis sine loco habitas, & omnia contines sine ambitu, & ubique

ſi peu de connoiſſance de la nature de Dieu : vous les plaindrez d'avoir donné dans des erreurs très-groſſiéres: tel eſt le ſort de la foibleſſe humaine; elle ne peut ſavoir de l'eſſence de la Divinité que ce qu'elle daigne bien lui en apprendre. „Si la Révélation ne „nous avoit ouvert les yeux, & que l'Egliſe „ne nous eût appris que Dieu eſt un Etre „ſimple, ſpirituel, & qui contient tout: qui „ne peut-être contenu, qui eſt immuable, „impaſſible; qui ne peut-être vu ni con„nu par des yeux mortels, nous ſerions en„core infectés des mêmes erreurs que les Phi„loſophes Payens."

Dans le magnifique portrait que St. Auguſtin [31] fait de la Divinité, il avoue n'en devoir la connoiſſance qu'aux Inſtructions de l'Egliſe. Ce grand Docteur convient [32] que „ce

es præſens ſine ſitu & motu. Qui nec mali actor es: quodque facere non potes, qui nihil non potes: neque unquam te aliquid feciſſe pœnituit: nec ullius commotionis animi tui tempeſtate turbaris; nec totius Terræ pericula damnum tuum eſt. Nulla flagitia probas aut imperas, nunquam mentiris, quia æterna Veritas es. Cujus unius bonitate facti ſumus, & juſtitia pœnas luimus, & clementia liberamur: nam nihil cæleſte, nihil igneum, nihil terrenum, nihilque quod corporis ſenſus attingat pro te colendum eſt, & non mu-

ce qui l'avoit retenu dans le Manichéisme, étoit qu'il ne pouvoit comprendre l'incorporalité de Dieu. Il fallut autant de génie qu'en avoit St. Augustin pour vaincre les préjugés & les difficultés qui s'offroient à son esprit Il en vint à bout, & l'on peut dire que tous les Philosophes modernes & les Théologiens qui sont venus après lui, ont puisé dans ses Ouvrages les plus belles idées & les plus fortes preuves qu'ils ont apportées sur la nature de Dieu. Il paroit qu'avant lui l'immatérialité de la Divinité etoit même ignorée des Philosophes Chrétiens. Non seulement Tertullien croioit Dieu corporel, mais il en prouvoit encore l'existence de la même maniere que les Stoïciens, c'est-à-dire, il assu-

taris; cui maxime convenit illud quod Græci dicunt ON, Latini ENS, quod semper idem es, & anni tui non deficient. Hæc & alia multa docuit me Sancta Mater Ecclesia, cujus factus sum membrum per gratiam tuam. Docuit me sane te solum, & unum, & verum Deum, non esse corporeum & passiblem; nihilque de substantia tua, vel natura, ullo modo esse violabile, aut commutabile, aut compositum, vel factum. Et ideo certum est corporeis oculis te non posse sentiri, sed nec ab ullo mortalium in propria essentia aliquando potuisse videri. *St. Augustini* Meditat. Num. VII. Cap. 39.

aſſûroit que Dieu étoit Eſprit, parce qu'il étoit Corps. „Qui pourroit nier, dit-il [33], que „Dieu ne ſoit Corps bien qu'il ſoit Eſprit: tout „eſprit eſt Corps & a une forme & une figure qui „lui eſt propre." S'étonnera-t-on que des Philoſophes Payens ayent eu d'auſſi fauſſes idées ſur la nature de Dieu, lorſqu'on voit des Peres ſoutenir des opinions qui lui ſont directement oppoſées? Tertullien n'a pas été le ſeul qui ait donné dans cette erreur; un ſavant Ecrivain avoue ingénuement que les premiers Chrétiens n'eurent point des ſentimens unanimes ſur la nature de Dieu. „L'Ecriture, dit-il [34] ne s'expliquant point „clairement ſur ce ſujet les Docteurs ſuivoient „le ſentiment qui leur paroiſſoit le plus proba-„ble, celui des Maîtres qui les avoient inſtruits

[32] Et quoniam cum de Deo meo cogitare vellem, cogitare niſi moles corporum non noveram, (neque enim videbatur mihi eſſe quicquam quod tale non eſſet) ea maxima & prope ſola cauſa erat inevitabilis erroris mei. *St. Auguſt.* Confeſſ. Lib. V. Cap. 10. num. 3.

33 Quis autem negabit Deum eſſe Corpus, etſi Deus Spiritus eſt? Spiritus etiam Corpus ſui generis in ſua effigie. *Tertul.* adverſ. Prax. Cap. 7.

34 Hiſt. Crit. de Manichée & du Manichéiſme, par Mr. de Beauſobre. Liv. III. Chap. 1. p. 473. & 474.

„ſtruits, des Ecoles Philoſophiques d'où ils „ſortoient. Un Epicurien qui embraſſoit la „Foi étoit diſpoſé à revêtir la Divinité d'une „forme humaine, & à la définir, comme „Epicure, un Animal immortel & bienheu„reux. Un Platonicien au contraire ſoute„noit à l'exemple de ſon Maître que Dieu „eſt incorporel. Un Pythagoricien, un Se„ctateur d'Empedocle, ou d'Héraclite, „croyoit la Divinité un Feu intelligent, ou „ce qui revient à la même choſe, une Lu„miére intelligente. Un autre s'imaginoit „que l'eſſence divine [35] eſt une Subſtance „corporelle à la vérite, mais ſubtile, éthérée, „pénétrant tous les Corps. Un autre enfin „croyoit que c'eſt une Subſtance qui n'a rien „de commun avec les Elemens dont notre „Monde eſt compoſé [36], une cinquième Na„ture ſemblable à celle qu'Ariſtote avoit ima„ginée."

Prenez garde, *Monſieur*, à une choſe fort particuliére, c'eſt que bien loin que les plus grands Phi-

35 *Σωματικῆς φύσεως, λεπτομεροῦς καὶ αἰθερώδους.* *Origen.* in Joan. Lib. IV. p. 214 cité par Mr. de Beauſobre. *Ubi ſup.*

36 *Πεμπτην φύσιν.* *Origen.* loc. citato. Et Gregor. de

Philosophes ayent eu aucune véritable idée de la nature de Dieu, comme quelques personnes le prétendent aujourd'hui, les premiers Peres n'en ont pas eu eux-mêmes des notions justes. Il fallut pour éclairer tous les Chrétiens que l'Eglise fit cesser entiérement leur ignorance & détruisit leurs préjugez. Concluons donc avec Mr. de Beausobre que tout nous annonce une Divinité Suprême, qui régle, qui gouverne, qui soutient cet Univers: mais que notre Esprit est trop borné pour en connoître parfaitement la nature. „Il n'y a rien, *dit-il* [57], de plus „évident que l'existence d'un Dieu, ni rien „de plus obscur que sa nature: tous les ef„forts de l'Esprit humain ne servent qu'à le „convaincre de sa foiblesse & de son igno„rance sur ce sujet; elle fuit, pour ainsi „dire, devant ceux qui la cherchent, & lors„qu'ils pensent en approcher, elle s'enfonce „dans une obscurité, où il est impossible de „la suivre. Delà tant de diversité de senti„mens

Nazian. Εἰ δὲ ἄλλο φήσομεν (τὸν Θεὸν) εἰ μὴ τὸ πρῶτον, ὡς τισιν ἔδοξεν *Orat.* 24. cité par le même.

57 Histoire Critique de Manichée, &c. Liv. III, Chap. I, p. 465.

„mens entre les plus habiles Philosophes sur „la Nature Divine. Les Chrétiens eux-mêmes „ne furent point d'accord là-dessus, la Ré„vélation étant plus attentive à nous instruire „des perfections de Dieu que de son essence, „parce que ce sont ces prefections qui servent „à régler notre obéïssance & notre culte." Je suis avec une parfaite considération.

MONSIEUR,

Votre très humble & très obéïssant Serviteur, &c.



LETTRE SIXIEME.

§. I.

MONSIEUR,

J'Eus l'honneur de vous parler dans ma derniére Lettre du peu de connoissance que les Anciens avoient eu de la nature de Dieu. Vous avez vu qu'ils n'en avoient guère des idées plus vraies & plus raisonnables que Spinosa, & que, quoique plusieurs d'entr'eux admissent une Providence divine qui gouvernoit l'Univers, il résultoit cependant de la matérialité de Dieu qu'ils croyoient des millions de Dieux, puisque chaque partie de la matiére qui composoit son essence étoit elle même une Divinité; & que tout ce qui est matiére étant sujet à la division, Dieu pouvoit être par conséquent divisé en autant de Dieux différens qu'il y avoit de différentes parties dans la matiére qui formoit son essence.

Les anciens Philosophes ont eu des opinions sur la nature de l'Ame presque aussi absurdes que sur celle de la Divinité. Ceux qui ont pensé là-dessus le moins extraordinairement, sont ceux qui ont cru qu'elle n'étoit qu'une des parties du Corps sujette à la mort & à la destruction. Jugez par-là, *Monsieur*, combien doit avoir

été extravagant le ſentiment de preſque tous les Philoſophes, puisque celui de la mortalité de l'Ame, quelque faux & condamnable qu'il ſoit, étoit cependant le plus raiſonnable. Je vais donc, *Monſieur*, tâcher de vous déveloper, le plus clairement & le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible, ce qu'ont penſé les plus célèbres Anciens ſur la nature de l'Ame, ſur l'endroit où elle réſide, & ſur ſa durée.

§. II.

Des différens ſentimens des Philoſophes ſur l'eſſence & le ſiege de l'Ame.

Vous voyez ſans doute, *Monſieur*, que tous les anciens Philoſophes doivent avoir cru l'Ame matérielle, puiſqu'ils faiſoient Dieu-lui-même corporel, & que par le terme d'Eſprit *Spiritus*, il ne faut entendre qu'une Matiére, extrêmement legére & déliée. Vous vous rappellez que je vous ai fait remarquer dans ma derniére Lettre que dans notre langage ce qui eſt Eſprit n'eſt pas Corps & que dans celui des Grecs & des Romains l'Eſprit, eſt un Corps ; ils prouvoient même qu'une choſe étoit Eſprit, parce qu'elle étoit

[1] Voyez la Lettre précédente.

[2] Anaximenes . . . . . . Aëra Deum ſtatuit, eumque gigni, eſſe immenſum & infinitum, & ſemper ir

étoit Corps.[1] Je ne m'arrêterai donc pas davantage sur ce premier point, & j'examinerai de quelle matiére étoit composée cette Substance legére, animée, qui donnoit la vie à une autre beaucoup plus lourde, plus pesante & plus grossiére, de laquelle le Corps étoit composé.

Thalès prétendoit que l'Ame étoit composée de parties déliées, qui étoient dans un mouvement perpétuel, & il la définissoit *une nature sans repos*.

Anaximène soutenoit que l'Ame étoit composée de terre & d'eau: il n'auroit eu garde de la supposer d'une autre matiére. Puisqu'il croyoit que l'Air[2] étoit Dieu, il falloit bien qu'il fît l'Ame de l'homme d'une matiére un peu plus épaisse que celle de la Divinité. „J'ai demandé, *dit Saint Augustin*[3] „aux Vents, à l'Air & à tous „les Habitans de cette Région supérieure, s'ils „étoient mon Dieu: ils m'ont répondu: Nous „ne sommes point ce que vous cherchez, Anaximène s'est trompé, quand il nous a pris „pour l'Etre Souverain.„

Empédocle la faisoit consister dans le Sang. Cette opinion a été suivie par plusieurs Auteurs

motu: Sidera autem, Solemque & Lunam de Terra nata esse. *Cicer*, de Natura Deor. Lib. I. Cap. 12.

3 Interrogavi Auras flabiles, & inquit universus Aër

teurs [4]. Elle semble fondée sur la vraisemblanc, car dès qu'on perd une trop grande quantité de sang l'on s'affoiblit, & l'on meurt plus ou moins vîte, selon que le sang se répand plus ou moins lentement.

Plusieurs Philosophes, au nombre desquels on peut placer Hésiode, prétendoient que l'Ame, sans être fixée [5] dans aucun endroit ou Corps, étoit une habitude vitale, répandue dans toutes ses parties; c'est ce que les Grecs ont entendu sous le nom d'harmonie. Ils pensoient que les facultés de cette harmonie, étant diffuses par tous les membres, faisoient agir les ressorts qui donnent le sentiment. Ils disoient que de même que, lorsque la santé régne dans tout le corps, elle n'est

cum incolis suis: fallitur Anaximenes, non sum Deus. *August.* Confess. Lib. X. Cap. VI. Num. 2.

4 Sanguineam vomit ille Animam. *Virgil. Æneid.* Lib. IX.

5 Quamvis multa quidem Sapientum turba putarit
Sensum Animi certa non esse in parte locatum,
Verum habitum quendam vitalem Corporis esse,
Harmoniam Graii quam dicunt; quod faciat nos
Vivere cum sensu, nulla cùm in parte siet mens:
Ut bona sæpe valetudo cum dicitur esse
Corporis, & non est tamen hæc pars ulla valentis:
Sic Animi sensum non certa parte reponunt.
T. *Lucret.* de Rerum natura. Lib. III. vers. 98. & seq.

6 Magnopere in quo mi diversi errare videntur.

n'est point cependant une partie de l'homme, de même aussi le sentiment ne devoit point être enfermé dans un lieu qui lui fût propre.

Lucrece a parfaitement réfuté cette opinion chimérique. „ Nous voyons souvent, „*dit-il*[6], que le Corps est affligé par la maladie, pendant que l'Esprit est satisfait; & „que quelquefois l'Esprit est abbatu, quoique le „Corps jouïsse d'une parfaite santé. On comprend aisément qu'on peut ressentir de la dou„leur au pied, tandis qu'on n'a aucun mal „à la tête. N'est-il pas vrai que, lorsque les „Organes sont assoupis par le sommeil, & qu'il „ne paroit plus de sentiment au Corps, il y a „quelque chose chez nous qui dans ce tems „là ne laisse pas d'être agité de différentes „ma-

Sæpe itaque in promptu corpus quod cernitur, ægrum
Cum tamen ex alia lætamur parte latenti:
Et retrò fit, ubi contra fit sæpe vicissim
Cum miser ex animo, lætatur corpore toto;
Non alio pacto, quam si pes cum dolet ægri,
In nullo caput interea sit forte dolore.
Præterea molli cum somno dedita membra,
Effusumque jacet sine sensu Corpus onustum;
Est aliud tamen in nobis, quod tempore in illo
Multimodis agitatur & omneis accipit in se
Lætitiæ motus & curas cordis inanis.
Id. ibid. Vers. 107. & seq.

„maniéres; les mouvemens de la joie y sont „reçus de même que l'inquiétude & les cha- „grins du cœur refléchissent sur lui.“

Socrate dans Platon [7] réfute aussi cette prétendue harmonie qu'il dit ne pouvoir subsister, puisque n'étant qu'une suite de notre assemblage, elle ne sauroit faire les fonctions de l'Ame; car la Lire, les cordes le son, existent avant la justesse de la Symphonie, qui nait la derniére & perit la premiére. Par la même raison, si l'Ame étoit un concert, ou une harmonie, elle ne commanderoit point, parce que l'harmonie souffre & n'agit pas, elle ne pourroit subsister qu'après que le Corps auroit été vivifié.

Socrate croyoit que l'Ame étoit quelque chose de bien plus parfait; il la regardoit comme une émanation de la Divinité; & au lieu qu'il étoit irrésolu & vacillant sur beaucoup de sujets, adoptant tantôt une l'opinion & tantôt une autre, il n'a jamais varié sur celle-

[7] *Plato* in Phædone.

[8] Qui (Socrates) non tum hoc, tum illud, ut in plerisque, sed idem dicebat semper, Animos hominum esse divinos, iisque cum è corpore excessissent, reditum in Cœlum patere, optimoque & justissimo cuique expeditissimum. *Cic.* de Amicit. Cap. IV.

celle-la [8].. Il enseigna toujours constamment que l'Ame humaine étoit quelque chose de divin, que le Ciel etoit sa véritable Patrie, & que le chemin pour y retourner étoit ouvert à celles qui se seroient rendues recommandables par leur justice & leurs vertus.

Ces sentimens vous paroîtront dignes de louanges. Vous les trouverez sans doute, *Monsieur*, bien plus raisonables que ceux dont j'ai fait mention jusqu'à présent. Aussi le sont-ils réellement; & l'on ne sauroit disconvenir que, de même que Socrate à été de tous les Philosophes celui qui a parlé le plus noblement & le plus sensément de la Divinité, c'est aussi celui qui a dit les choses les plus raisonnables sur la nature de notre Ame & sur les soins que la Providence a pris de former les hommes. Il n'est rien de plus sensé que les Discours quil faisoit sur ce dernier article [9] à ses Disciples, & que Xénophon, un des plus illustres, a pris soin de nous conser-

[9] Ne te semble-t-il donc pas, reprit Socrate, que celui qui a fait les hommes, leur a donné des Sens, parce qu'il leur est utile d'en avoir: qu'il leur a donné des yeux pour voir toutes les choses visibles, des oreilles pour écouter ce qui se peut entendre. Que serviroient les odeurs, si nous n'avions pas de nez pour le

server; mais quant à la nature de l'Ame, il n'a pas laissé de tomber dans des erreurs considérables, & qui furent adoptées en partie par Platon. Il est absurde de prétendre que l'Ame est une portion de la Divinité, & qu'elle

flairer; & qui pourroit discerner les saveurs & juger du doux & de l'amer, sans la langue qui en est le souverain Arbitre? N'est-ce pas par une admirable Providence, que nos yeux qui sont fort délicats soient couverts de paupiéres, qui, comme deux portes, s'ouvrent, quand il en est besoin, & se ferment durant le sommeil; qu'il y ait des petits poils au bord de ces paupiéres afin que le vent coule par dessus & ne fasse point de mal aux yeux; & que les sourcils soient comme deux auvens, pour empêcher qu'ils ne soient incommodez de la sueur qui dégoute de la tête; de plus, que les oreilles reçoivent toutes sortes de sons, & ne s'emplissent jamais; que les dents de devant soient propres à couper les viandes, & celles des côtez à les écraser; que la bouche qui est le passage de la nourriture de l'Animal soit proche des yeux & du nez, afin de juger plus exactement des choses qui entrent dans le Corps; & parce que les excrémens sont desagréables, que leur issue soit fort éloignée de tous les Sens? Enfin ces choses étant disposées avec tant d'ordre & tant de soin pourras-tu balancer encore si c'est un coup de la Providence ou de la fortune? Je n'en doute point repliqua Aristodême, & plus je m'arrête en cette contemplation, plus je me persuade que c'est un Chef-d'œuvre d'un grand

qu'elle descend du Ciel, pour venir animer un Corps sur la Terre. J'ose dire que ces idées sont plus contraires à l'ordre que celles qui admettent la mortalité de l'Esprit. C'est ce que je me flate de vous prouver bien-tôt en

Artisan, & qui porte un amour extrême aux Animaux. Que dis-tu, continua Socrate, de ce qu'il leur donne le desir d'engendrer, de ce qu'il pourvoit les meres de tendresse, & d'affection pour élever leurs petits, & que dès l'heure même de la naissance il leur inspire ce grand amour de la Vie, & cette souveraine aversion de la mort? Je dis, repartit Aristodème, que c'est un effet du grand soin qu'il a de leur conservation. Ce n'est pas tout, dit Socrate, repons-moi encore si tu n'aimes mieux m'interroger. Tu n'ignores pas que tu es pourvu d'intelligence: penses-tu donc qu'ailleurs il n'y ait point un Etre intelligent? Principalement si tu considéres que ton Corps n'est qu'un peu de terre, qui est tiré de cette grande masse que tu vois; l'humide qui te compose, n'est qu'une goute de ce grand Amas d'eau qui fait les Mers; en un mot, ton Corps ne contient qu'une petite partie de tous les Elémens qui sont ailleurs, en très-grande quantité. Il n'y auroit donc que ton Entendement seul, qui te seroit venu de je ne sai où, par un bonheur tout extraordinaire, s'il n'y en avoit point ailleurs? Et il faudroit dire que tout cet Univers, & ces Corps si vastes & si nombreux ont été rangez avec tant d'ordre sans le secours d'aucune intelligence & par hazard: *Les Choses mémorables de Socrate*, Ouvrage traduit par Charpentier, Liv. I. pag. 49.

en réfutant le ſentiment de Pythagore & de Platon ; voyons encore auparavant les différentes opinions de quelques autres Philoſophes.

Démocrite s'imaginoit que les ſemences du Corps & de l'Eſprit étoient diverſifiées de maniére qu'un principe de l'Eſprit étoit oppoſé à un principe du Corps, c'eſt-à-dire que chaque atome delié, dont l'Ame eſt compoſée, étoit oppoſé à un des atomes très-groſſiers, dont le Corps eſt compoſé, & que cet aſſemblage alternatif faiſoit la ſtructure de nos membres. Lucrèce a réfuté cette fauſſe opinion en prouvant que les principes du Corps

» Democriti quod ſancta viri ſententia ponit:
Corporis atque Animi primordia ſingula primis,
Adpoſita alternis variare, ac nectere membra,
Nam cum multo ſunt Animai elementa minora,
Quam quibus & Corpus nobis, & viſcera conſtant,
Tum numero quoque cedunt hæc, & rara per artus
Diſſita ſunt: duntaxat ut hoc promittere poſſis,
Quantula prima queant nobis injecta ciere
Corpora ſenſiferos motus in corpore, tanta
Intervalla, tenere exordia prima Animai.
Nam neque pulveris interdum ſentimus adhæſum
Corpore membris incuſſam conſidere cretam,
Nec Nebulam noctu neque aranei tenuia fila
Obvia ſentimus, quando obretimur euntes

Corps doivent être en plus grand nombre & de figure plus grande, que ceux de l'Esprit; & que s'il étoit vrai que les atomes qui forment la tissure de l'Ame fussent combinés, & de nombre égal à ceux qui composent le Corps, on devroit sentir un nombre de choses qui nous sont insensibles. „Les élémens „de l'Ame, *dit-il*[10] sont beaucoup plus pe-„tits, & beaucoup moins nombreux, que „ceux du Corps, & diffus dans les membres „d'une manière moins pressée. Il est donc „certain que puisque les premiers principes, „qui produisent des sentimens, sont très pe-„tits, il faut aussi que les intervalles, où ces „prin-

Nec supra caput ejusdem cecidisse vietam
Vestem, nec plumas avium pappoque volantis,
Qui nimia levitate cadunt plerumque gravatim.
Nec repentis itum cujusviscumque animantis
Sentimus: nec priva pedum vestigia quæque,
Corpore quæ in nostro culices, & cætera ponunt.
Usque adeo prius est in nobis multa ciendum
Semina, Corporibus nostris immixta per artus,
Quam primordia sentiscant concussa Animai:
Et quantis intervallis tuditantia possint
Concursare, coire, & dissultare vicissim,
Et magis est animus vitai claustra coercens,
Et Dominantur ad vitam quamvis animai.
T. Lucret. de Rerum natura, Lib. III. Vers. 373. & seq.

„principes de l'Ame s'agitent, soient confor-
„mes à leur petitesse. Très-souvent nous ne
„sentons, ni la poussiére, ni la rosée ; nous
„rompons en marchant des toiles d'Araignées,
„dont les filets sont imperceptibles, sans nous
„en appercevoir. Nous ne sommes point
„sensibles à des petites plumes & à des fleurs
„de Chardons que le vent emporte dans les
„airs, & qui viennent heurter notre Corps.
„Nous ne nous appercevons pas de la mar-
„che de certains Animaux extrêmement petits,
„tels que des Moucherons, parce que le mou-
„vement des principes de l'Ame ainsi que le
„pouvoir de les agiter, de les assembler, de
„les écarter, dépend uniquement d'une cer-
„taine quantité de semences, qui s'étant insi-
„nuées dans les membres de l'Animal y pro-
„duisent le sentiment."

Aux

[a] *Nunc Animum atque Animam dico conjuncta*
teneri
Inter se, atque unam naturam conficere ex se;
Sed caput esse quasi, & dominari in corpore toto
Consilium, quod nos Animum, Mentemque vo-
camus:
Idque situm media regione in pectoris haeret.
Hic exsultat enim pavor, ac metus; haec loca circum

Aux raiſons de Lucrèce j'ajouterai que, ſi les principes de l'Ame étoient parfaitement combinés avec ceux du Corps, il ne ſeroit pas beſoin pour produire la ſenſation qu'ils fuſſent directement frappés par une matiére qui pût pénétrer juſqu'à eux; dès que ceux du Corps ſeroient touchés, avec quelque legéreté que cela ſe fît, ils s'en reſſentiroient, puisqu'un chacun d'eux répondroit exactement à un autre du Corps.

Epicure & ſes Diſciples croyoient que l'Ame étoit compoſée d'un certain nombre de principes, ou d'atomes extrêmement déliés [11], & qu'elle étoit une des parties de l'homme, comme les pieds, les mains &c. à la différence près qu'elle étoit beaucoup plus eſſentielle. L'Eſprit & l'Ame, ſelon ces Philoſophes, n'étoient qu'une ſeule nature, & leur union étoit très-étroite: l'Entendement qu'ils appel-

Lætitiæ mulcent: hic ergo Mens, Animusque eſt.
Cætera pars Animæ per totum diſſita corpus
Paret, & ad numen Mentis momenque movetur.
Idque ſibi ſolum per ſe ſapit, & ſibi gaudet,
Cum neque res Animam, neque Corpus commovet ulla.

T. Lucretii, Cari, de Rerum nat. Lib. III. Verſ. 136, & ſeq.

„principes de l'Ame s'agitent, soient confor-
„mes à leur petitesse. Très-souvent nous ne
„sentons, ni la poussiére, ni la rosée; nous
„rompons en marchant des toiles d'Araignées,
„dont les filets sont inperceptibles, sans nous
„en appercevoir. Nous ne sommes point
„sensibles à des petites plumes & à des fleurs
„de Chardons que le vent emporte dans les
„airs, & qui viennent heurter notre Corps.
„Nous ne nous appercevons pas de la mar-
„che de certains Animaux extrêmement petits,
„tels que des Moucherons, parce que le mou-
„vement des principes de l'Ame ainsi que le
„pouvoir de les agiter, de les assembler, de
„les écarter, dépend uniquement d'une cer-
„taine quantité de semences, qui s'étant insi-
„nuées dans les membres de l'Animal y pro-
„duisent le sentiment."

Aux

" Nunc Animum atque Animam dico conjuncta teneri
Inter se, atque unam naturam conficere ex se;
Sed caput esse quasi, & dominari in corpore toto
Consilium, quod nos Animum, Mentemque vocamus:
Idque situm media regione in pectoris hæret.
Hic exsultat enim pavor, ac metus: hæc loca circum

Aux raisons de Lucrèce j'ajouterai que, si les principes de l'Ame étoient parfaitement combinés avec ceux du Corps, il ne seroit pas besoin pour produire la sensation qu'ils fussent directement frappés par une matiére qui pût pénétrer jusqu'à eux; dès que ceux du Corps seroient touchés, avec quelque legéreté que cela se fît, ils s'en ressentiroient, puisqu'un chacun d'eux répondroit exactement à un autre du Corps.

Epicure & ses Disciples croyoient que l'Ame étoit composée d'un certain nombre de principes, ou d'atomes extrêmement déliés [11], & qu'elle étoit une des parties de l'homme, comme les pieds, les mains &c. à la différence près qu'elle étoit beaucoup plus essentielle. L'Esprit & l'Ame, selon ces Philosophes, n'étoient qu'une seule nature, & leur union étoit très-étroite: l'Entendement qu'ils appel-

Lætitiæ mulcent: hic ergo Mens, Animusque est.
Cætera pars Animæ per totum dissita corpus
Paret, & ad numen Mentis momenque movetur.
Idque sibi solum per se sapit, & sibi gaudet,
Cum neque res Animam, neque Corpus commovet ulla.

T. Lucretii, Cari, de Rerum nat. Lib. III. Vers. 136. & seq.

appelloient Eſprit, étoit le principal Agent de la Vie, & ſon empire étoit abſolu ſur toutes les parties du Corps. Ils prétendoient qu'il étoit enfermé au milieu de la poitrine, & que cette ſituation ne pouvoit lui être conteſtée, puisque c'ètoit delà que la crainte & la joie ſe répandoient dans les autres membres. L'autre partie de l'Ame étoit, ſelon eux, inſinuée par tout le corps, & ſoumiſe à l'Eſprit, dont la volonté régloit ſa conduite & ſes mouvemens.

Ce Syſtême a été ſoutenu autrefois par pluſieurs anciens Théologiens, & l'eſt encore par quelques Philoſophes modernes, en y changeant cependant ce qui bleſſe la Religion. Ils diviſent comme les Epicuriens l'Ame en deux parties, dont l'une eſt raiſonnable, & l'autre ſenſitive. Ils entendent par l'Ame raiſonnable, l'Eſprit ou l'Entendement; & par la ſenſitive une chaleur répandue par toutes les parties du Corps, que les Médecins ont appellée *Calidum innatum*, & que l'on nomme vulgairement Eſprits vitaux. „Ces Eſprits *di-*„*ſent ils* [12], ſont le principe de notre Vie: puiſ-

[12] Voyez la Philoſophe du Bon-Sens, ou Réflexions Philoſophiques, &c. par Mr. le Marquis d'Argens, *Reflexion quatrième, pag.* 387.

„puisque, dès que l'on nous enleve notre „ſang, nous mourons; parce que les Eſprits „vitaux ſont principalement dans le Sang, avec „lequel ils circulent perpétuellement, répan- „dant & donnant ainſi la vie à toutes les par- „ties du Corps. L'Ame raiſonnable, au „contraire, tient ſon ſiège dans un ſeul en- „droit, où elle forme ſes opérations."

Cette opinion a des difficultés conſidérables à ſurmonter; mais ceux qui admettent une ſeule Ame raiſonnable, immatérielle, & qui nient l'exiſtence de la ſenſitive, trouvent auſſi de grands obſtacles. „ Ils ſont obligés, „*dit le même Auteur*[13], de donner deux facul- „tés oppoſées à la même Ame, ce qui eſt ri- „dicule, étant abſurde de croire qu'une choſe „puiſſe être contraire à ſoi-même. Car „comment peut-on accorder ce combat per- „pétuel qui ſe fait entre les Sens & l'Eſprit, „c'eſt-à-dire, l'Ame raiſonnable & la ſenſi- „tive, dans une même & ſimple Ame? Je „vois, *dit l'Apôtre*, dans mes membres une „autre loi, qui répugne à loi de mon Eſprit. „Le Syſtême qui admet l'Ame raiſonnable

&

13 Id. ibid.

„& ſenſitive, n'eſt pas ſeulement contraire à
„la Raiſon, mais même à la Religion. Les
„Théologiens ſoutiennent cette opinion, mais
„ſous des noms différens, lorsqu'ils diviſent
„notre Ame en partie ſupérieure & partie
„inférieure. En vain voudroit-on ſoutenir
„que l'homme ayant deux Ames, pourroit
„ſubſiſter après la deſtruction ou le départ
„de l'une, puiſqu'ayant l'Ame ſenſitive, ainſi
„que les Animaux, il pourroit vivre anima-
„lement. Je réponds à cela que Dieu forme
„une telle liaiſon entre l'Ame raiſonnable &
„la ſenſitive, que, dès que l'Ame raiſonnable
„s'envole où Dieu l'appelle, la ſenſitive ſe dé-
„truit par la diviſion de ſes parties."

Voilà, *Monſieur*, le Syſtême d'Epicure & de Lucrèce ſur la nature de l'Ame *chriſtianiſé*, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, & accommodé aux préceptes de la Religion. On a voulu faire la même choſe des opinions d'Ariſtote ſur la nature de l'Ame, mais on y a aſſez mal réuſſi, parce qu'on a prétendu prouver qu'il avoit cru ſon immortalité, & qu'on n'a point aſſez connu ſes ſentimens ; de ſorte qu'on ne ſait pas trop à quoi il faut s'en tenir en ſuivant ce Philoſophe. La définition qu'il a donnée de l'eſſence de l'Ame étoit deja aſſez obſcure. Il l'appelle *Entelechios*,

chios, ou l'action, ou ce qui fait mouvoir le Corps, ce qui ne dit & ne signifie rien. Cette définition, disje, étoit déja assez embarassante, sans vouloir l'obscurcir par l'application d'un nombre de passages tirés des Ouvrages de cet Auteur, qu'on rapporte pour faire voir qu'Aristote a cru l'Ame, ou *l'Entélechie*, immortelle. Cependant, quelque effort qu'on ait fait, on n'a pu venir à bout de démontrer ce qu'on vouloit. Aristote s'est expliqué si nettement dans plusieurs endroits sur la mortalité de l'Ame, qu'Epicure n'en a pas parlé d'une maniére plus claire. Aussi des grands hommes se sont-ils moqués avec raison de la peine que se sont donné certaines personnes, comme si la décision d'Aristote eût du faire craindre que l'Ame ne fût mortelle, & que parmi bien des fausses opinions qu'il a soutenues celle-là n'eût pu trouver place, sans occasionner de grands malheurs au Genre-Humain. La Mothe le-Vayer, après avoir condamné le faux zèle des partisans outrés d'Aristote, fait plusieurs réfléxions là-dessus très-sages & „très-sensées. „Il n'est pas besoin, *dit-il* [14], d'e-

[14] La Mothe-le-Vayer, Discours Chrétien sur l'Immortalité de l'Ame. Tom. 1. pag. 496. *Edit. in folio.*

„d'étendre plus loin ces considérations, puis-
„qu'on peut voir ce qu'ont écrit là-dessus ses
„deux grands Adversaires, Pomponace & Ni-
„phus, il y a plus de cent ans. Surquoi il
„faut être averti de mettre entre les rêveries
„de Postel, qu'on sait avoir eu de fort dan-
„gereux intervalles d'esprit, ce qu'il a osé
„dire que le premier ne s'étoit engagé dans
„cette dispute, que pour complaire à un Sou-
„verain Pontife, dont il parle en de très-mau-
„vais termes. Car la vérité est, que, tout
„au contraire, le dernier fut choisi par le
„Pape Léon X. à qui il dédia son Ouvrage,
„& de qui Postel entend parler pour l'un des
„plus savants de son tems, & des plus capa-
„bles de défendre un parti autant qu'il étoit
„soutenable. Aussi faut-il avouer qu'il a
„fait tout ce qui se pouvoit en faveur d'une
„cause, qui recevoit de si grands desavanta-
„ges, dans les termes du pur Péripatétisme,
„dont ils avoient convenu. Pomponace le
„gausse là dessus, disant qu'il avoit imité un
„Médecin de Milan, qui ordonna qu'on mit
„dans un Bain de toutes les herbes d'un Pré,
„se promettant qu'ils s'y en trouveroit quel-
„qu'une propre à guérir son malade, & qu'il
„s'étoit servi de même de toutes sortes d'Ar-
„gumens, pour foibles & sophistiques qu'ils
fus-

„fussent, afin de voir si l'on se contenteroit
„de quelqu'un. Le bon est, qu'il n'étoit
„question que de l'opinion d'Aristote, laquelle
„en tout cas ne peut pas être plus préjudicia-
„ble à la Vérité, que ce qu'il a écrit de l'é-
„ternité du Monde, ou de la quintessence des
„Cieux, dont on se moque dans les Collé-
„ges. „

Zénon & les Stoïciens prétendoient que les Ames étoient des portions, ou des émanations de l'Ame du Monde, comme les corps étoient des parties de la Matiére. Ils croyoient qu'à la fin des siecles l'Univers entier seroit consumé par le feu, & qu'alors toutes ses différentes Ames seroient détruites. Ils admettoient une durée très-longue pour l'existence des Ames; mais ils les privoient définitivement de l'immortalité. Ce Systême étoit ridicule; car enfin le feu qui devoit detruire le Monde étoit une matiére qui, quelque déliée qu'elle fût, faisoit cependant partie de ce Monde ou pour mieux dire de ce grand Tout. Or il avoit par conséquent un lui-même une portion de l'Ame de l'Univers, & il arrivoit ainsi que la moitié de l'Ame du Monde devoit un jour détruire l'autre. En vérité je ne sai pas à quoi pensoient les Stoïciens, lorsqu'ils raisonnoient d'une maniere

auſſi viſiblement fauſſe. Eſt-il permis de ſuppoſer qu'une Subſtance intelligente & pourvue de connoiſſance ſe tue peu à peu en détail? je ne crois pas qu'il y ait rien de plus abſurde.

Quelques Philoſophes Grecs & Romains, parmi leſquels Lucrèce place Ennius[15], ſoutenoient que l'Ame détachée des liens du Corps étoit forcée par une puiſſance ſurnaturelle d'animer le corps des Brutes, & que les Enfers n'étoient point la demeure des Ames ni des Corps, mais de quelques ſimulacres, qui reſſemblant à des morts apparoiſſent quelquefois ſous des figûres ſurprenantes. C'eſt pour cette raiſon, dit Lucrèce, qu'Ennius nous rapporte qu'il vit l'Image du divin Homére qui s'apparut à lui; & que parmi beaucoup de larmes qu'elle ſembloit répandre, elle ne laiſſa pas de lui expliquer la nature des choſes.

Je

[15] An Pecudes alias divinitùs inſinuet ſe:
Ennius ut noſter cecinit, qui primus amœno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam:
Per Genteis Italas hominum quæ clara clueret.
Etſi præterea tamen eſſe Acheruſia templa
Ennius æternis exponit verſibus edens;

Je vous ai ſeulement dit, *Monſieur*, que je ne croyois pas qu'on pût rien penſer de plus abſurde que la deſtruction de l'Ame du Monde cauſée par elle-même; je conviens actuellement que ces Ames forcées d'animer les corps des Bêtes, & dont les reſſemblances, ou les images reſtent ſur les bords de l'Acheron, eſt quelque choſe de plus riſible & de plus ridicule. Je n'aurois jamais cru qu'il y eût eu des gens aſſez fous pour croire que les Ames, en ſortant des Corps, alloient ſe faire peindre dans les Enfers, après quoi elles revenoient animer quelque Animal, car je ne puis comprendre autrement ce que c'étoit que ces Images. Il falloit à coup ſûr, qu'il y eût quelque Peintre dans les ſombres Demeures, qui eût ſoin de faire leur portrait; car ſans cela, comment ces reſſemblances étoient-elles formées? Etoit-ce les Ames des Ames? en ce cas l'Ame qui retournoit animer un autre Corps devoit être très imparfaite.

Le

Quo neque permanent Animæ, neque Corpora noſtra;
Sed quædam ſimulacra modis palentia miris,
Unde ſibi exortam ſemper florentis Homeri
Commemorat ſpeciem, lacrumas & fundere ſalſas
Cœpiſſe & rerum naturam expandere dictis.
Lucret. de nat. Lib. I. verſ. 118. & ſeq.

Le ſavant Mr. Dacier a parfaitement développé le fond de cette croyance ridicule. „Les „Egyptiens, *dit-il*[16], & les anciens Grecs „imaginoient l'Ame comme un composé „d'entendement & d'Ame créés enſemble. Ils „appelloient Ame, & Char de l'Ame, le „Corps délié & ſubtil, dont l'Entendement „étoit revêtu. Ils enſeignoient que ce Corps „ſubtil, ce Char, étoit fourni par la Lune „& l'Entendement par le Soleil; ce que Py„thagore exprima enſuite en ces termes: „*Que l'Ame étoit tirée de l'Æther* chaud & „froid. Et ils concevoient que cette Ame, „venant à animer ce Corps terreſtre, ſe mou„loit ſur la forme de ce Corps, comme la „Fonte prend la figure du moule, où on la „jette & qu'elle remplit: qu'après la mort, „ou la ſéparation de cette Ame & de ce Corps „le reſte de l'Ame entiére, (c'eſt-à-dire l'En„tendement & ſon Char ſubtil,) s'envoloit au„deſſous de la Lune: que celle qui avoit mal „vêcu reſtoit dans le Gouffre appellé *Héca„té, & le Champ de Proſerpine*, où elle ſouf„froit

[16] La Vie de Pythagore, ſes Symboles, &c. par Mr. Dacier Tom. I. pag. 61.

[17] *Τὸν δὲ μέτ' εἰσενόησα βίην Ἡρακληείην,* Εἴδωλο

„froit les peines, & achevoit de se purger de „toutes les impuretés qu'elle avoit contrac- „tées par son union avec le Corps: & que celle „qui avoit bien vecu alloit au-dessus de la Lune; „que delà arrivoit enfin une seconde mort, c'est- „à-dire la séparation de l'Entendement & de „l'Ame, ou du Char subtil: que l'Entende- „ment se réunissoit au Soleil, & l'Ame, ou „le Char subtil, restoit au-dessus de la Lune, „où étoient placés les Champs Elisées, & „qu'elle y conservoit la figure du Corps qu'el- „le avoit animé; de sorte qu'elle étoit la „véritable Image de ce Corps. C'est pour- „quoi aussi les Grecs l'appelloient *Idole* „Εἴδωλον, & les Latins *Imago*. Homére en „parlant des Ombres qui sont dans les Enfers, „les appelle toujours indifféremment Images. „Mais nulle part ce grand Poëte n'a expliqué „plus nettement cette Théologie que dans „l'onzième Livre de l'Odyssée, où Ulysse, „en parlant de ce qu'il avoit vu dans les En- „fers dit: [17] *Après Sisyphe j'ai apperçu le di- „vin Hercule, c'est à-dire son Image; car pour „lui*

αὐτὸς δὲ μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσι, Τέρπεται ἐν θαλίῃς. Lib. XI. vers. 600.

„*lui, il est avec les Dieux Immortels,*" *& as-*
„*siste à leurs festins. Pour lui*, c'est-à-dire
„*son Entendement*, la partie la plus divine de
„son Ame; & son *Idole*, c'est-à-dire la
„partie lumineuse de l'Ame, le Corps délié
„& subtil, dont l'Entendement étoit revêtu.
„Virgile [18] fait parler Didon suivant cette an-
„cienne Théologie, qui étoit la seule reçue
„dans ces tems-là, lorsqu'elle dit:

Et nunc magna mei sub Terras ibit
imago;

„*Mon image*, l'image entiére de ce Corps
„terrestre, s'en va dans les Enfers. On
„voit pourquoi elle appelle cette image, *Magna*,
„grande, entiére; c'est parce qu'elle étoit
„de même taille que le Corps."

Ai-je eu tort, *Monsieur*, de vous dire que les opinions d'Epicure sur la nature de l'Ame quoique très-fausses, étoient beaucoup moins absurdes que celles de la plûpart des Philoso-

18 *Virgil.* Æneid. Lib. IV.

19 Non putaverunt (Philosophi) aliter fieri posse, ut semper sint animæ post corpora, nisi videantur fuisse ante corpora: par igitur, ac propre similis error est partis utriusque. Sed hæc in præterito falsa est, illa in futuro.

losophes, & même que celles de Pythagore; car ce dernier admettoit toute cette Doctrine absurde. Excepté la séparation de l'Entendement & de l'Ame, il croyoit que ces deux parties, étant nées ensemble, étoient par consequent inséparables & qu'après la mort l'Ame n'étoit point divisée. Je conviens qu'il rejettoit une grande absurdité en niant cette séparation de deux Ames différentes, dont l'une alloit se promener auprès de la Lune, & l'autre descendoit dans les Enfers, jusqu'à ce qu'elles allassent ranimer quelque nouveau Corps; mais Pythagore, en évitant cette premiére erreur, a donné des forces à la seconde; c'est lui qui a été le protecteur & le fauteur du Dogme de la Métempsychose, ou de la transmigration des Ames dans différens Corps.

Les Peres de l'Eglise [19] n'ont pas été les seuls qui ayent réfuté avec succès les absurdités de la Métempsychose; plusieurs Philosophes Payens en ont connu parfaitement le ridicule

Nemo enim vidit, quod est verissimum, & nasci animas & non occidere: quia, cur id fieret, aut quæ ratio esset hominis nescierunt. Lact. Inst. Lib. III. de falsa Sapientia, Cap. XVIII.

cule & l'impoſſibilité. S'il eſt vrai, *dit Lucrèce*[20], que les Ames viennent s'inſinuer dans „les Corps, s'en emparer pour les animer: „d'où vient le Lion conſerve-t-il toujours „la férocité, le Renard la ruſe, le Cerf la „crainte; & qu'enfin toutes les différentes „ſortes d'Animaux gardent les premiéres in-„clinations de leur eſpèce dès le moment „qu'ils commencent à être formés? N'eſt-„ce pas par l'ordre fixe & déterminé dans les „ſemences propres à chaque choſe, qui pro-„duit une égale augmentation des parties du „Corps & de la puiſſance de l'Ame? Si „l'Ame étoit immortelle, & que ſa transmi-„gration dans les Corps fût ordinaire, tous „les Etres qui jouïſſent de la vie n'auroient „aucune inclination, ni habitude particuliére „à leur eſpèce, puiſque leur Ame en ſeroit „in-

[20] Denique cur acris violentia triſte Leonum
Seminium ſequitur, dolus Vulpibus & fuga Cervi,
A patribus datur, & patrius pavor incitat artus,
Et jam cætera de genere hoc: cur omnia membris
Ex ineunte ævo generaſcunt, ingenioque;
Si non certa ſuo quia ſemine, ſeminioque
Vis animi pariter creſcit cum corpore toto?
Quod ſi immortalis foret, & mutare ſoleret
Corpora, permiſtis Animantes moribus eſſent:
Effugeret Canis Hyrcano de ſemine ſæpe

„indépendante. Le Chien d'Hyrcanie fuiroit „devant le Cerf, l'Epervier craindroit la „Colombe, les Hommes feroient aussi irrai- „sonnables que les Bêtes, & les Animaux „pourroient être doués d'une grande sagesse „& d'une connoissance très-sensée. En vain „prétendroit-on que des Ames, qui de leur „nature sont immortelles, changent d'incli- „nation en changeant de Corps. Cette nou- „velle disposition, au contraire, fait leur dis- „solution, parce qu'elles sont pénétrées & „déplacées, & que cette transmigration dé- „truit nécessairement leur totalité; de sorte „qu'il faut nécessairement que la même cause „qui ruïne les Corps entraîne la perte des „Ames. Je voudrois bien qu'on m'expliquât „par quelle métamorphose l'Ame d'un Sage 21 „devient celle d'un Extravagant; & pourquoi „nous

Cornigeri incursum Cervi; tremeretque per auras
Aëris Accipiter fugiens veniente Columba:
Desiperent homines, saperent fera sæcla Ferarum,
Illud enim falsa fertur ratione, quod ajunt
Immortalem Animam mutato corpore flecti:
Quod mutatur enim, dissolvitur, interit ergo;
Trajiciuntur enim parteis atque ordine migrant.
Quare dissolvi quoque debent posse per artus,
Denique ut intereant unà cum corpore cuncta.
T. Lucret. de Rer. nat. Lib. III. vers. 741. & seq.

„nous ne voyons jamais aucun jeune enfant „qui donne des marques d'une grande con-„noiſſance? Au reſte, n'eſt-il pas ridicule „de ſe figurer [22] que les Ames ſont en fa-„ction, pour animer précipitamment les plai-„ſirs de *Venus*, & qu'elles ne manquent pas „de ſe trouver au moment de la formation „des Animaux? Eſt-il poſſible que des ,'Subſtances éternelles s'empreſſent ſi fort de „s'emparer de quelques infortunés membres „mortels, & qu'elles ſe diſputent la préférence „de s'introduire dans les Corps? Il doit ſans „doute y avoir entr'elles quelque Traité dans „lequel il eſt ſtipulé que la premiére qui arri-„vera & qui ſera la plus diligente aura le droit „d'être reçue„dans le Corps.“

Qu'un homme ait été aſſez viſionnaire pour inventer le Syſtême de la Métempſychoſe, je n'en ſuis pas étonné; mais qu'un nombre de Philoſophes, de gens d'eſprit, en ayent été

[21] Sin Animas hominum dices in corpora ſemper
Ire humana, tamen quæram, cur è Sapienti
Stulta queat fieri: nec prudens ſit puer ullus.
Id. Ibid. Verſ. 760. & ſeq.

[22] Denique connubia ad Veneris, partusque Ferarum
Eſſe Animas præſto deridiculum eſſe videtur;

été persuadés, ou du moins ayent paru l'être, j'avoue que cela me surpasse. Car enfin, de tous les différens sentimens sur la nature de l'Ame, c'est le plus ridicule, & cependant c'est celui qui a eu le plus de partisans, des Nations entiéres l'ont adopté autrefois, & plusieurs aujourd'hui en sont encore convaincues.

Il semble que pour séduire plus aisément les hommes, il faille leur débiter les [illegible] les plus fausses, & que ce soit l'apanage des Fourbes insignes d'être crus aisément sur leur simple parole. Pythagore est un exemple qui autorise cette opinion. On ne sauroit disconvenir que ce n'ait été le plus grand imposteur que l'Antiquité ait produit, & n'en déplaise aux grandes louanges que lui ont donné quelques Ecrivains, & sur tout Dacier parmi les Modernes, je soutiendrai toujours qu'il faut avoir perdu toute [illegible], [illegible]

[illegible]

Et spectare immortaleis mortalia membra
Innumero numero, certareque præproperanter
Inter se quæ prima, potissimaque insinuetur:
Si non forte ita sunt animarum fœdera pacta,
Ut quæ prima volans advenerit, insinuetur
Prima, neque inter se contendant viribus hilum.
Id. ibid. Vers. 777. & seq.

mépriser bien les hommes, pour oser les assûrer qu'on se souvieut parfaitement d'avoir animé successivement plusieurs Corps. Lactance & Tertullien se sont moqués avec raison des prétendues transmigrations de Pythagore. Le premier[23] de ces Auteurs dit en parlant de celle de ce Philosophe Grec dans le Corps d'Euphorbe, un des Capitaines de l'Armée qui saccagea la Ville de Troye, „qu'il croyoit que, comme Pythagore étoit „d'une naissance très-médiocre, il avoit cru „ne pouvoir mieux faire que de se choisir une „noble extraction dans les Ouvrages d'Ho„mére.“ Tertullien[24] plaisante encore plus „vivement. Il ne sauroit se persuader que „l'Ame d'Euphorbe & celle du Philosophe Grec ayent été la même; la premiére ayant donné plusieurs marques de sa valeur, & la seconde de sa poltronnerie.

Pythagore avoit fait dans les différentes transmigrations presque autant de Métiers que le Crispin des Folies amoureuses. Il avoit

[23] Hic credo quod erat ignobili genere natus, familiam sibi ex Homeri carminibus adaptavit. *Lactan.* De fal. Sapient. Lib. III. Chap. 8.

[24] Esse enim Euphorbum militarem & bellicam Ani-

avoit d'abord animé le corps d'un Guerrier, le voilà Soldat : celui d'un Pêcheur, le voilà Vendeur de poisson ; celui de Thalides, fils de Mercure, le voilà Prophête : celui d'Hermotime qu'il quittoit quelquefois, pour aller apprendre ce qui se passoit dans les Païs éloignés ; & où il revenoit réguliérement tous les matins predire l'avenir pour une somme très-modique, le voilà Charlatan. Ce dernier caractère est celui sous lequel je le considére le plus volontiers. Je suis cependant très-faché du mauvais tour que lui joua sa femme dans le tems qu'il faisoit ce métier. Un jour que son Ame étoit allée, sélon sa coutume, en maraude, & qu'il avoit laissé son corps sans mouvement, Madame son Epouse le fit brûler par malice, comme s'il eût été effectivement mort. Lorsque cette pauvre Ame revint, elle fut fort étonnée de voir qu'on avoit détruit son étui.

Je suis surpris que dans les différentes transmigrations de Pythagore il n'y en ait eu

mam satis constat. Pythagoram vero tam residem & imbellem, ut prælia tunc Græciæ vitans, &c. *Tertul.* De Anima, Chap. 41.

eu aucune dans le corps de quelque Bête. La tendre amitié qu'il a montrée pour elles, l'assurance qu'il avoit qu'elles étoient animées par des Ames humaines, sembleroit exiger qu'il eût éprouvé lui-même la vérité de ce sentiment. Jamais aucun Ministre Anabatiste[25], ennemi mortel de la guerre, n'a déclamé si vivement contre le meurtre, que Pythagore contre l'usage de tuer & de manger des Animaux; Ovide nous a conservé dans ses Métamorphoses les exhortations pathetiques de ce Philosophe. Il fut le premier, *dit-il*

[25] Les Anabatistes ne vont jamais à la guerre. Ils disent & avec raison que l'Art de savoir s'entredétruire & de se massacrer, est digne des Loups & des Bêtes enragées; mais doit-être ignoré des hommes, & a plus forte raison des Chrétiens.

[26] — Primusque Animalia mensis,
Arguit imponi: primus quoque talibus ora
Docta quidem solvit, sed non & credita, verbis.
Parcite mortales dapibus temerare nefandis
Corpora: sunt fruges, sunt deducentia ramos
Pondere poma suo, tumidæque in vitibus uvæ:
Sunt herbæ dulces, sunt quæ mitescere flammas
Mollirique queant. Nec nobis lacteus humor
Eripitur, nec mella Thymi redolentia flore,
Carne feræ sedant jejunia, nec tamen omnes.
Heu! quantum scelus est in viscera viscera condi,

dit-il [26], qui ordonna aux hommes de ne point se nourrir d'Animaux: il leur representa que, puisque la Terre produisoit des fruits excellents & en grand nombre, ils devoient éviter de détruire leurs semblables, & d'enfermer dans un Corps mortel les parties d'un autre. Lisez, *Monsieur*, les magnifiques Vers de ce Poëte dans l'Original; je craindrois d'en diminuer les graces, les charmes, & la béaute des images, en vous les traduisant.

Ce

Congestoque avidum pinguescere corpore corpus!
Quid meruistis, Oves, placidum pecus, inque tuendos
Natum homines, pleno quæ fertis in ubere nectar,
Mollia quæ nobis, vestras velamina lanas
Præbetis; vitaque magis quam morte juvatis?
Quid meruere Boves, Animal sine fraude dolisque,
Innocuum, simplex, natum tolerare labores?
Immemor est demum, nec frugum munere dignus,
Qui potuit, curvi dempto modo pondere aratri,
Ruricolam, mactare suum; qui trita labore,
Illa, quibus toties durum renovaverat arvum,
Tot dederat messes percussit colla securi.
Nec satis est quod tale nefas committitur: ipsos
Inscripsere Deos sceleri Numenque supernum
Cæde laboriferi credunt gaudere Juvenci.
Ovid. Metamorph. Lib. XV.

Ce n'étoit pas seulement contre l'usage des viandes que Pythagore se récrioit, il defendoit aussi très-fortement de manger des féves. Ce n'étoit pourtant pas qu'il pensât que les Ames allassent quelquefois y choisir leur domicile; mais il avoit des raisons secrétes qu'il ne lui a pas plu de révéler, & qui ont bien fait disputer les Savans anciens & modernes. Je crois que Dacier a été celui qui a excusé le plus plausiblement cette défense. „Une marque sûre, *dit-il*[27], que toutes ces „abstinences étoient tirées de la Loi des Juifs, „c'est l'Ordonnance que Pythagore fit sur les „funérailles & les chairs mortes. Il prétendoit que tout homme qui avoit approché „d'un mort, ou qui avoit mangé des chairs „de Bêtes mortes, étoit souillé. On reconnoît-là les propres paroles du Lévitique, & „on voit que Pythagore en avoit pénétré „le sens. La même raison sert à vuider le „partage, *sur l'abstinence des féves*. Les uns „ont dit qu'ils défendoit absolument ce légume, & les autres ont prétendu que bien loin

27 Voyez la Vie de Pythagore, &c. par Mr. Dacier Tom. I. pag. 110.

28 C'est pourquoi Hesychius marque κυάμος, ἄνω-

„loin de le défendre, il en mangeoit lui-mê-
„me, & qu'il faut prendre ce précepte figu-
„rément. En quoi ces derniers sont encore
„partagés: une partie assûrant que par les
„féves Pythagore entendoit les Emplois ci-
„vils, les Magistratures, parce qu'aux Elec-
„tions & aux Jugemens, on donnoit les suffra-
„ges avec [28] des féves noires ou blanches;
„& l'autre partie soutenant que par les féves
„ce Philosophe n'a entendu que l'impureté.
„Il y a un moyen sûr de concilier toutes ces
„différentes opinions; Premiérement il est
„certain que les Egyptiens avoit en horreur
„les féves, Hérodote nous l'apprend formel-
„lement. *Les Egyptiens*, dit-il [29], *ne sement
„point de féves, & n'en mangent point de crues
„ni de cuites, & les Prêtres n'osent seulement
„les regarder, parce qu'ils tiennent cette sorte
„de légume pour immonde.*„

„L'Impureté de ce légume n'étoit pas la
seule raison qui portoit les Egyptiens à s'en
abstenir, ils ne mangeoient point de féves,
parce qu'ils en connoissoient la nature, telle
qu'Hip-

κῶ ψῆφοι, la féve signifie le suffrage des Juges. & κυα-
μοβόλον δικαστὴν, jetteur de féves, pour Juge.

[29] Hérodot. Hist. Lib. II.

„qu'Hippocrate nous la marque dans le on-
„zième Liv. de la Diéte Chap. 4. *Les féves*,
„dit-il, *resserrent & causent des vents.* Il
„n'en falloit pas davantage pour les décrier
„chez des Peuples aussi soigneux de leur santé
„que les Egyptiens, qui se purgeoient trois
„fois le mois par des vomitifs, des lavemens
„& qui croyoient que toutes les maladies des
„hommes ne viennent que des alimens dont
„ils se nourrissent.„

„Pythagore avoit donc pris cela des Egyp-
„tiens, & comme toutes les abstinences de ces
„Peuples, & celle des Hebreux, avec le sens
„propre & littéral avoient aussi un sens figuré,
„il est très-vraisemblable que sous cette Ordon-
„nance de s'abstenir des féves, il y avoit un
„ordre caché de ne se pas mêler des Affaires
„civiles & de renoncer à toute impureté.
„Tous les Symboles de Pythagore avoient un
„double sens, que les Pythagoriciens obser-
„voient avec la derniére exactitude. *Dans
„les Préceptes Symboliques*, dit Hiérocles, *il
„est juste d'obéir au sens littéral* & *au sens ca-
„ché: ce n'est même qu'en obéïssant au sens lit-
„téral que l'on obéït au sens mystique qui est le
„principal & le plus important.*„

„Le sens littéral de ce Symbole, comme
„de toutes les Cérémonies légales, regardoit
„la

„la Santé de l'Ame l'innocence & la pureté.
„Voilà les raiſons de l'averſion que les Pythagoriciens avoient pour les féves.„

Il ſeroit à ſouhaiter, pour la gloire de Pythagore, que Dacier l'eût excuſé auſſi probablement dans pluſieurs autres ſentimens; mais en vérité il a tenté quelquefois de blanchir un Ethiopien. Le zèle outré le plus viſible, ſes préjugés, peut-être auſſi ſa diſſimulation, lui ont fait entreprendre de juſtifier les opinions les plus abſurdes. Il a voulu prouver très ſérieuſement que Pythagore n'avoit parlé qu'allégoriquement, lorsqu'il avoit admis la Métempſychoſe, & qu'on avoit fait un Monſtre de cette fiction en la prenant à la lettre, & en l'expliquant groſſiérement. „Je ſai, *dit il*[30], que quand les fictions ont „paſſé longtems pour des vérités nues & littérales, & qu'elles ont eu le ſuffrage de pluſieurs ſiècles, elles ſe laiſſent rarement manier & purger par la Raiſon, & qu'elles craignent même l'approche de la conjecture, „qui voudroit approfondir ce qu'elles ont de „fabuleux: mais je ſai auſſi qu'il n'y a rien „de plus injuſte que de permettre que le Menſonge

30 Voyez la Vie de Pythagore, Tom. I. pag. 82.

„songe prescrive contre la Vérité. Il y aura
„autant qu'on voudra de Philosophes qui
„ont pris à la lettre cette Metempsychose &
„qui ont effectivement enseigné que l'Ame
„d'un homme, pour expier ses péchés après
„sa mort, passoit dans le Corps d'un autre
„homme, ou d'un Animal, ou d'une Plante:
„les Poëtes l'auront debité dans leurs Ecrits,
„les Historiens même, qui sont les Ecrivains
„qui doivent le moins souffrir le mêlange
„de la fable, auront dit, comme les Poë-
„tes, que Pythagore assûroit de lui même
„quil avoit été d'abord Ethalides fils de Mer-
„cure, ensuite Euphorbe, après cela Hermo-
„time, après Hermotime un Pêcheur de De-
„los, & enfin Pythagore. Les Philosophes
„ont debité avec plaisir une opinion singuliére
„qui avoit quelque chose de merveilleux;
„les Poëtes l'ont regardée comme leur Bien,
„à cause de la fiction qui lui sert d'envelope;
„car qui ne sait que la fable est l'apanage de
„la Poësie, & que les Poëtes habitent le Pays
„des fictions & des Monstres? Les uns &
„les autres ont séduit & attiré les Historiens.
„. . . . . Une marque sûre que Pythagore n'a
„jamais eu l'opinion qu'on lui attribue, c'est
„quil n'y en a pas le moindre vestige dans les
„Symboles qui nous restent de lui, ni dans les
„Pré-

„Préceptes que son Disciple Lysis a recueillis, & „qu'il a laissés comme un précis de sa Doctrine."

En vérité, il faut que la qualité de Commentateur cause une espèce d'enthousiasme, capable d'aveugler quelquefois les gens les plus savans & les plus sensés! Car enfin, on ne sauroit donner trop d'éloges à l'érudition & au bon sens de Dacier; cependant je doute qu'on puisse raisonner aussi pitoyablement que lui sur la question dont il s'agit. Il s'étonnoit avec raison que des gens, nés deux mille ans après les Auteurs Grecs, voulussent trouver à redire à la diction d'Homére & de Pindare: mais ces gens n'auroient-ils pas éte en droit de lui dire? Nous ne faisons qu'imiter votre exemple; quoique nous ne sachions guére le Grec, nous n'approuvons point ceux qui ont dit autrefois qu'Homére étoit le Dieu de la Poësie, & que ses Vers étoient aussi harmonieux que ceux d'Apollon. Ils se sont laissé surprendre à des beautés empruntées, qui n'avoient que du clinquant: les Historiens, les Orateurs ont été seduits par ceux qui les avoient précédés; ils n'ont loué Homere que parcequ'ils ont vu que ceux qui les avoient précédés en avoient fait autant. Ne prétendez-vous pas, vous, *Monsieur Dacier*, que tout ce que les Auteurs

anciens ont écrit des opinions de Pythagore sont des fables ridicules, & que vous en êtes mieux instruit qu'eux? Hérodote [31], le plus ancien des Historiens que nous ayons, a beau nous décrire le Dogme de la Métempsychose, tel que le Philosophe de Samos l'a enseigné, il doit être moins cru que vous. Cicéron a encore moins de crédit qu'Hérodote, puisqu'il n'a vêcu que plusieurs siècles après. Diogène-Laërce, Porphyre, Iamblyque, dans les Vies qu'ils ont écrites de Pythagore, ont adopté aveuglément toutes les opinions ridicules qu'on lui prêtoit; les Peres de l'Eglise ont eu aussi peu de discernement. St. Jérôme [32] se vantoit mal à propos de connoître parfaitement la Doctrine de Pythagore, puisqu'ils disoit la même chose que ces Auteurs; il n'y a que vous, *Monsieur Daier*, qui dans ces derniers tems ayez dévelopé la vérité, & connu que Pythagore n'avoit enseigné la Métem-

[31] Les Egyptiens sont aussi les premiers qui ont dit que l'Ame est immortelle, qu'après la mort du Corps, elle passe successivement dans des Corps de Bêtes; qu'après avoir passé par les corps des Animaux terrestres, aquatiques, & aëriens, elle revient animer le corps d'un homme, & qu'elle acheve ce circuit en trois mille ans. Il y a des Grecs, qui ont debité ce Dogme, comme s'i

tempſychoſe, que métaphoriquement & dans un ſens parabolique. C'eſt à l'Eſprit & au Génie Commentateur que vous êtes redévable de ces belles découvertes; & nous, c'eſt à l'envie de paſſer pour des gens d'un goût fin & d'une délicateſſe quinteſſenciée que nous devons la connoiſſance que nous avons des défauts du langage d'Homére. Vous *Monſieur Dacier*, zélé pour les Grecs & les Romains, vous trouvez des raiſons pour excuſer une extravagance, dès qu'elle eſt ancienne; & nous, Perrault & la Mothe, jaloux de la gloire des illuſtres Ecrivains que nous ne ſaurions égaler, nous critiquons les endroits les plus beaux de leurs Ouvrages, nous agiſſons ainſi tous les trois à peu près auſſi ſenſément.

Le ſavant Pere Mourgues Jéſuite, dont je vous ai fait l'éloge dans ma derniére Lettre, s'eſt bien gardé d'adopter les ſentimens de Mon-

eut été à eux en propre, les uns plutôt, les autres plus tard; j'en ſai les noms, & je ne veux pas les nommer. *Hérod.* Hiſt. Liv. II. Remarquez que Dacier convient qu'Hérodote parle dans cet endroit de Pythagore.

[32] Audi quid apud Græcos Pythagoras invenerit: immortales eſſe Animas, & de aliis corporibus tranſire in alia. *Hyeron.* contra Rufinum.

dre de ſoutenir une cauſe auſſi mauvaiſe que celle de Pythagore. Convenons donc, *Monſieur*, malgré les grands éloges que Dacier a donnés à ce Philoſophe dans ſa Vie, que le Dogme de la Métempſychoſe étoit ridicule, & que Pythagore étoit, ou un fourbe, tel qu'on

33 Fucarandono, après avoir fait au Roi les trois révérences accoutumées, s'aſſit auprès de Xavier; & l'ayant regardé fixement, je ne ſçai, *lui dit-il avec un air ſuffiſant*, ſi tu me connois, ou, pour mieux dire, ſi tu me reconnois. Je ne me ſouviens pas de vous avoir jamais vu, répondit Xavier. Alors le Bonze éclatant de rire, & ſe tournant vers ſes Compagnons, je vois bien, leur dit-il, que je n'aurai pas de peine à vaincre un homme qui a traité avec moi plus de cent fois, & qui fait ſemblant de ne m'avoir jamais vu. Enſuite regardant Xavier avec un ſourire de mépris: Ne te reſte-t-il rien, pourſuivit-il, des Marchandiſes que tu m'as vendues au Port de Frenajoma? En vérité, repliqua Xavier avec un viſage toujours ſerain & modeſte, je n'ai de ma vie été Marchand, & je n'ai jamais vu Frenajoma. Oh quel oubli! & quelle bêtiſe! reprit le Bonze, faiſant l'étonné, & continuant ſes éclats de rire. Quoi! dit-il, ſe peut-il faire que tu ayes oublié cela! Rappellez m'en le ſouvenir, repartit doucement le Pere vous qui avez plus d'eſprit & de mémoire que moi. Je le veux bien, dit le Bonze tout fier de la louange que Xavier lui avoit donnée, Il y a aujourd'hui mille cinq cens ans tout juſte, que toi & moi, qui étions Marchands faiſions notre trafic à Frenajoma, & que j'achétai

qu'on en voit encore plusieurs dans les Indes [35], un visionnaire qui s'étoit entêté des folies & des imaginations chimériques des Egyptiens.

Platon avoit adopté l'opinion de la Métempsychose, mais il l'avoit un peu corrigée &

toi cent pièces de soyes à très-bon marché. T'en souvient-il maintenant? Le St. qui jugea où alloit le discours du Bonze, lui demanda honnêtement quel âge il avoit. J'ai cinquante-deux ans, dit Fucarandono. Comment se peut-il faire, reprit Xavier, que vous fussiez Marchand, il y a quinze siecles, s'il n'y a qu'un demi-siècle que vous êtes au monde? & comment trafiquions nous en ce tems-là, vous & moi, dans Frenajoma, si la plûpart de vous autres Bonzes enseignez que le Japon n'étoit qu'un Desert, il y a mille cinq cens ans? Ecoute-moi, dit le Bonze, tu entendras des oracles, & tu demeureras d'accord que nous avons plus de connoissances des choses passées que vous n'en avez, vous autres, des choses présentes. Tu dois donc savoit que le Monde n'a jamais eu de commencement, & que les hommes, à proprement parler, ne meurent point: l'Ame se dégage seulement du Corps où elle étoit enfermée; & tandis que ce Corps pourrit dans la terre, elle en cherche un autre frais & vigoureux, où nous renaissons, tantôt avec le sexe le plus noble, tantôt avec le sexe imparfait, selon les diverses Constellations du Ciel, & les différens aspects de la Lune. Ces changemens de naissances font que nos fortunes changent aussi. Or c'est la récompense de ceux qui ont vêcu saintement, que d'a-

& rendue moins absurde. Car quoiqu'il ait soutenu qu'apres la mort les Ames des hommes passent même jusque dans les corps des Animaux [36], & qu'il ait admis la transmigration dans toute son étendue, il ne poussa point, comme Pythagore, les choses jusqu'a l'extravagance, & se garda bien d'assûrer qu'il se ressouvenoit des corps différens qu'il avoit animés successivement.

Le Sistême de Platon sur la nature des Ames, & sur leur essence étoit assez semblable à celui de Spinosa, à la Métempsychose près : il supposoit, comme ce Philosophe moderne, qu'elles n'étoient que de simples parties de l'Ame du Monde ; ce qui revient aux modifications de Spinosa.

Je

voir la mémoire fraîche de toutes les vies. qu'on à menées dans le Siècle passé, & de se representer soi-même tout entier, tel qu'on a été depuis une éternité sous la forme de Prince, de Marchand, d'Homme de Lettres, de Guerrier, & sous tant d'autres figures. Au contraire quiconque, comme roi, fait si peu ses propres affaires qu'il ignore ce qu'il a été, & ce qu'il a fait durant le cours d'une infinité de siècles, montre que ses crimes l'ont rendu digne de la mort autant de fois qu'il a perdu le souvenir des vies dont il a changé. Vous jugez bien *Monsieur*, qu'un étourdi qui venoit de declarer tous ceux devant qui il parloit, criminels & dignes de mort, à cause de l'oubli de leurs vies antérieures, n'e

Je crois, *Monsieur*, vous avoir montré dans ma Lettre précèdente que tous les anciens Philosophes, & sans en excepter Platon, n'ont guère eu des idées plus conformes à la nature de Dieu que celles de ce Juif; il me sera aisé de vous faire voir qu'ils n'ont pas mieux pensé que lui sur l'essence de nos Ames, & qu'ils ont presque eu les mêmes sentimens.

Les Pythagoriciens, les Stoïciens, les Platoniciens croyoient que, comme notre Corps est une partie de celui du Monde, de même notre Ame est une partie de la sienne. Hiéroclés, dans son Commentaire sur les deux premiers [37] *Vers dorés* de Pythagore, explique fort clairement ce Sistême. „Les Ames, des „hom-

plus affaire à un Etranger qu'il traitoit si mal. Les Seigneurs de la Cour entreprirent le Bonze, & le Bonze repartit aux Seigneurs avec tant de hardiesse & tant de fierté, que le Roi fatigué de ses insolences, le fit chasser de la Salle. *Vie de St. François Xavier*, par le P. Bouhours cité dans le Plan Théologique du Pythagorisme, &c. Par le Pere Mourgues. Tom. I. *pag.* 138.

[36] Platonem Animas hominum post mortem revolvi usque ad corpora Bestiarum, scripsisse certissimum est., *August*, de Civit. Dei. Lib. X. Cap. 30.

[37] *Ἀθανάτους μὲν πρῶτα Θεοὺς, νόμῳ ὡς διάκειται Τίμα καὶ σέβου ὅρκον ἔπειθ' Ἥρωας ἀγαυούς·*

„hommes, *dit-il*[38], pourroient être juſte-
„ment appellées *des Dieux mortels*, comme
„mourans quelquefois à la Vie divine par
„leur éloignement de Dieu, & la recouvrant
„quelquefois par leur retour vers lui; vivant
„ainſi dans le dernier ſens d'une Vie divine,
„& mourant dans l'autre, autant qu'il eſt poſ-
„ſible à une eſſence immortelle de participer
„à la mort, non point par la ceſſation de
„l'être mais par la privation du bien être.“

Voilà cette ſéparation & cette réunion des Ames parfaitement développée. Car vous vous ſouvenez ſans doute, *Monſieur*, que j'ai eu l'honneur de vous dire que, quoique Platon admît un premier Dieu, Suprême, Eter-

Honore premiérement les Dieux Immortels comme il ſont établis & ordonnés par la Loi: reſpecte le Serment avec toute ſorte de religion; honore enſuite les Héros pleins de bonté.

38 Commentaires d'Hérocles ſur les Vers de Pythagore, traduits par Dacier. *Pag.* 8.

PROPOSITIO I.

39 Cognitio Attributum Dei eſt, ſive Deus eſt res cogitans.

DEMONSTRATIO.

Singulares cogitationes, ſive hæc, & illa cogitatio modi ſunt, qui Dei naturam certo & determinato modo exprimunt. (Per Coroll. Prop. 25. p. 1.) Competit ergo

Eternel, Créateur de l'Univers qu'il avoit pris dans son Sein, il reconnoissoit aussi le Monde pour un Dieu, & croyoit qu'il étoit doué d'une Ame intelligente & procréée par une émanation de la Divinité Suprême. Or il pensoit que les Ames après la mort se réunissoient à l'Ame principale du Monde, comme les Corps se rejoignoient à la premiere matiére dont ils avoient été formés. Spinosa a soutenu à peu près la même chose. Comme il n'admettoit qu'une seule Substance, ainsi que vous l'avez déja vu, & qu'il disoit que cette Substance étoit Dieu, il vouloit que nos Ames, de même que nos Corps, ne fussent que des modifications de cette Substance. La pensée [39] &

Deo (per Defin. 5. p. 1.) Attributum, cujus conceptum singulares omnes cogitationes involvunt, per quod etiam concipiuntur. Est igitur Cogitatio unum ex infinitis Dei attributis, quod Dei æternam & infinitam essentiam exprimit.

SCHOLIUM.

Patet etiam hæc Propositio ex hoc, quod non possumus Ens cogitans infinitum concipere. Nam quò plura Ens cogitans potest cogitare, eò plus realitatis, sive perfectionis idem continere concipimus; ergo Ens quod infinita infinitis modis cogitare potest, est necessario virtute cogitandi infinitum. Cum itaque, ad solam cogitationem attendendo, Ens infinitum concipiamus, est

& l'extension 40 étant, selon lui, les attributs de Dieu, les Ames 41 ne pensoient que parce qu'elles en étoient des modifications, & les Corps n'avoient de l'extension que par la même raison. Ainsi en mourant il n'arrivoit aucune destruction; mais seulement un changement de modifications. En suivant ce Systême on auroit pu dire que l'Ame n'étoit point anéantie, & qu'elle se réunissoit au sujet principal. Ainsi la seule différence qui se rencontre entre le sentiment des Platoniciens & des Spinosistes, c'est que les premiers, avant que de réunir entiérement

necessario (Per Defin. 4. & 6. p. 1.) *Bened. Spinos.* Opera posthuma, Ethices Part. II. de Mente, *pag.* 42.

PROPOSITIO II.

40 Extensio attributum Dei est, sive Deus est res extensa.

DEMONSTRATIO.

41 Hujus eodem modo procedit, ac Demonstratio praecedentis Propositionis,

PROPOSITIO VII.

Ordo, & connexio idearum idem est, ac ordo & connexio rerum.

DEMONSTRATIO.

Patet ex Ax. 4, p. 1. Nam cujuscumque causati idea a cognitione causae cujus est effectus, dependet.

ment les Ames particuliéres à celle du Monde, leur faisoient faire quelque voyage dans les Corps de plusieurs Animaux, & que les Spinosistes donnent moins de peines à leurs modifications, & n'exigent point qu'elles en reforment de nouvelles.

Voilà encore, *Monsieur*, Platon, le divin Platon, dans les Ouvrages duquel les Peres de l'Eglise trouvoient des choses qui leur facilitoient l'intelligence des Mystêres les plus sublimes de la Religion, très-ressemblant & fort conforme, à quelque chose près, à Spinosa sur la nature des Ames. Je n'aimerois guère mieux ap-

COROLLARIUM.

Hinc sequitur, quod Dei cogitandi potentia æqualis est ipsius actuali agendi potentiæ. Hoc est, quidquid ex infinitâ Dei naturâ sequitur formaliter, id omne ex Dei idea eodem ordine, eademque connexione sequitur in Deo objective.

SCHOLIUM.

Hic, antequam ulterius pergamus, revocandum nobis in memoriam est id, quod supra ostendimus; nempe quod quicquid ab infinito Intellectu percipi potest, tanquam substantiæ essentiam constituens, id omne ad unicam tantum Substantiam pertinet; & consequenter quod Substantia cogitans, & Substantia extensa, una eademque Substantia est, quæ jam sub hoc, jam sub illo attributo comprehenditur, sic etiam modus extensionis & idea il-

approuver le ſentiment du Philoſophe Ancien que celui du Moderne. Je trouve qu'ils ſont également contraires aux idées de l'ordre, & qu'ils outragent également la Majeſté & la Grandeur de l'Etre Suprême. Car ſi les Ames des hommes ne ſont que des modifications de Dieu, comme le veut Spinoſa, ou des parties, comme le dit Platon, la Divinité eſt donc coupable de tous les crimes, puiſqu'elle eſt ſujette à tous les vices, „Il „faut alors, *ainſi que l'obſerve St. Auguſtin* [42], „que l'on tue & que lon égorge Dieu dans „les

lius modi, una eademque eſt res, ſed duobuś modis expreſſa. *Id.* ibid. pag. 46.

42 Quod ſi ita eſt, quis non videat quanta Impietas & Irreligioſitas conſequatur, ut quod calcaverit quisque, partem Dei calcet; & in omni Animante occidendo pars Dei trucidetur? Nolo omnia dicere quæ poſſunt occurrere cogitantibus; dici autem ſine verecundia non poſſunt. *Auguſt.* de Civit. Dei, Lib. IV. Cap. XII. pag. 431.

43 Si Deus eſt mundus, & partes ejus utique immortales ſunt; ergo & homo Deus eſt, quia pars eſt ut dicitis mundi. Si homo; ergo & jumenta, & pecudes, & cætera genera beſtiarum, & avium, & piſcium; quoniam & illa eodem modo ſentiunt, & mundi partes ſunt. At hoc tolerabile eſt: nam & hæc colunt Ægyptii. Sed res eo pervenit, ut & ranæ & culices, & formicæ

„les Animaux, qui ſont des parties de ſon „Eſſence.“ Quelles affreuſes idées un pareil „Syſtême n'offre-t-il pas à l'imagination? „La Divinité eſt ſi fort ravalée [43], que les „Grenouilles, les Fourmis & les Moucherons „peuvent être mis au rang des Dieux.“ Mais par quelle raiſon la Divinité ſouffre t-elle d'être ſi malheureuſe en détail, & permet-elle que ſes parties viennent animer des Corps, où elles ſeront auſſi infortunées? Spinoſa pouvoit répondre à cette objection. Car comme il n'admettoit aucune liberté [44] dans cette

dii eſſe videántur, quia & ipſis ineſt ſenſus, & partes mundi ſunt. Ita ſemper argumenta ex falſo petita ineptos & abſurdos exitus habent. Lact. Inſt. Lib. II. Cap. VI. de origine erroris.

PROPOSITIO XXXII.

44 Voluntas non poteſt vocari cauſa libera, ſed tantum neceſſaria.

DEMONSTRATIO.

Voluntas certus tantum cogitandi modus eſt, ſicuti Intellectus; adeoque (per Prop. 28.) unaquæque volitio non poteſt exiſtere, neque ad operandum determinari, niſi ab alia cauſa determinetur, & hæc rurſus ab alia, & ſic porro in infinitum. Quod ſi Voluntas infinita ſupponatur, debet etiam ad exiſtendum, & operandum determinari a Deo, non quatenus Subſtantia abſolute infinita eſt, ſed quatenus attributum habet, quod infinitam &

cette Substance qu'il appelloit Dieu, & qu'il la soumettoit à une inévitable nécessité établie & continuée dans toute l'éternité, elle ne pouvoit se dispenser de suivre les loix de la production, & d'animer les différentes modifications, mais selon Platon l'Ame du Monde, ou si vous aimez mieux la Divinité, connoissoit, agissoit librement, n'étoit point soumise à des règles inévitables. Il falloit donc de deux choses l'une, ou qu'elle pensât d'une matiére bien bisarre, pour aimer à être tourmentée, ou que ses parties eussent moins de

æternam cogitationis essentiam exprimit (per Prop. 23.) quocumque igitur modo, sive finita, sive infinita concipiatur, causam requirit, a qua ad existendum & operandum determinetur; adeoque (per Definit. 7.) non potest dici causa libera, sed tantum necessaria vel coacta.

COROLLARIUM I.

Hinc sequitur I°. *Deum non operari ex libertate voluntatis.*

COROLLARIUM II.

Sequitur II°. Voluntatem, & Intellectum ad Dei naturam ita sese habere, ut motus, & quies; & absolute, ut omnia naturalia, quæ (per Propos. 29.) a Deo ad existendum & operandum certo modo determinari debent. Nam Voluntas, ut reliqua omnia, causa indiget, a qua ad existendum, & operandum certo modo determinetur. Et quamvis ex data Voluntate, sive Intellectu infinito

de prudence qu'elle, & ne connussent pas la sotrise qu'elles faisoient, lorsqu'elles s'insinuoient dans quelques Corps. Enée leur auroit pu donner un trés-bon conseil, si elles en avoient voulu profiter. Ce Prince Troien [45], étant allé voir son Pere Anchise dans les Enfers, s'étonna beaucoup que des Ames, qui étoient déja venues une fois sur la Terre animer des Corps, eussent encore la fantaisie de faire une seconde fois cette folie.

Les

sequantur; non tamen propterea Deus magis dici potest ex libertate voluntatis agere, quam propter ea, quæ ex motu, & quiete sequuntur, (infinita enim ex his etiam sequuntur) dici potest ex libertate motus & quietis agere. Quare Voluntas ad Dei naturam non magis pertinet, quam reliqua naturalia; sed ad ipsam eodem modo sese habet, ut motus, & quies, & omnia reliqua, quæ ostendimus ex necessitate Divinæ Naturæ sequi, & ab eadem ad existendum, & operandum certo modo determinari. *Bened. Spinos.* Opera Posthuma, Ethices. Part. I. de Deo. pag. 29.

45 O Pater, anne aliquas in Cœlum hinc ire putandum est
Sublimes Animas, iterumque ad tarda reverti
Corpora? Quæ lucis miseris tam dira cupido?
Virgil. Æneid. Lib. VI.

Les Philosophes qui soutenoient la Métempsychose avoient bien compris que leurs Adversaires leur reprocheroient le peu de jugement de ces portions de la Divinité Pour répondre à cette objection, ils disoient que les Ames étoient obligées de passer dans différens Corps, afin d'expier les fautes qu'elles commettoient sur la Terre, & que leur transmigration ne cessoit que lorsqu'elles étoient entiérement purifiées. Ce raisonnement est bien foible, car ou une Ame, qui descendoit pour la premiére fois, pour venir animer un Corps, avoit péché, ou n'avoit pas péché: si elle n'avoit pas péché, elle avoit donc bien peu de jugement de venir, sans y être forcée essuyer une punition qui n'étoit réservée qu'aux Ames vicieuses; & si elle avoit péché, il falloit que ce fût de concert avec la Divinité, n'ayant fait avant sa descente qu'une même Ame avec l'Ame Divine, c'est-à-dire avec l'Ame du Monde. Or peut-on rien dire de plus absurde que de supposer que Dieu puisse pécher? Il faut donc en revenir à se retrancher sur le desir que les Ames ont de venir animer des Corps, & avouer qu'il n'est rien de moins sensé que les parties de la Divinité, & quelles courent commes des étourdies après tout ce qui peut les rendre mal-

heu-

heureuſes. Malgré cela il reſte encore une difficulté aſſez grande, c'eſt qu'il paroît fort vraiſemblable qu'un Dieu composé de parties folles, étourdies, impies, ſacrilèges, &c. ne peut guère être fort parfait, puisqu'un Tout ſe reſſent neceſſairement des qualités & des attributs des, parties dont il eſt composé. En vérité je ne comprends point comment il s'eſt trouvé des gens aſſez prévenus pour faire quelque cas du Syſtème de Spinoſa, car les modifications l'expoſent à cette derniére objection: que le Dieu, ou la Subſtance qu'il admet, doit être la choſe la plus imparfaite, puisqu'elle eſt le Centre, où ſe réuniſſent tous les défauts & toutes les imperfections. Juſte Dieu! quelle Divinité, qu'une Divinité pareille!

Je reviens. *Monſieur*, à l'opinion des Platoniciens, des Pythagoriciens, & des Stoïciens ſur la nature des Ames; N'avois-je pas raiſon de vous dire que, parmi tous les Philoſophes Anciens, ceux qui les ſuppoſoient mortelles, & de la même qualité que les autres parties du Corps, raiſonnent le moins ridiculement. Mais direz-vous peut-être: Eſt-il permis que Platon qui a dit de ſi belles choſes, qui a relevé ſi fort l'eſſence de l'Ame humaine doive être taxé d'avoir raiſonné moins ſen-

ſenſément qu'Epicure? Oui, *Monſieur*, c'eſt-là une vérité evidente, & Platon, à force de vouloir illuſtrer l'Ame humaine eſt tombé dans un excès plus grand, & ſi j'oſe dire plus criminel qu'Epicure en la détruiſant totalement. Car rien n'eſt plus contraire au bon ſens, à la juſteſſe du raiſonnement, & aux idées de l'ordre, que d'élever la nature de l'Ame humaine aux dépens de la Divinité. „Platon, *dit Tertullien* [46], a accordé tant de „Divinité à l'Ame, qu'il l'a rendue égale „à Dieu."

Il reſte encore une reſſource aux partiſans des Philoſophes qui ont admis l'immortalité de l'Ame: ils vantent beaucoup leur ſageſſe & leur pénétration ſur cet article; mais il ont moins de ſujet de triompher qu'ils ne penſent. Ce n'eſt pas aſſez, pour être louable, d'adopter une opinion [47], il faut la ſavoir ſou-

46 Plato tantam Animæ conceſſit divinitatem, ut Deo adæquetur. *Tertul.* de Anima, Cap. XXIV.

47 Lactance remarque avec raiſon que quoique les Philoſophes qui admettoient la metempſychoſe cruſſent l'immortalité de l'ame, il ne pouvoit pas cependant s'empêcher de blâmer ces philoſophes par ce qu'ils ſoutenoient leur opinion par de très-mauvaiſes raiſons & quils avoient découvert une verité

ſoutenir par de bonnes raiſons; or toutes celles que les Philoſophes anciens ont données de l'immortalité de l'Ame ſont très-foibles, & en ſuivant les Dogmes & les Principes de cette Philoſophie, qui faiſoient l'Eſprit d'une matiére ſubtile, déliée, ignée, &c. les Epicuriens raiſonnoient beaucoup plus conſéquemment; C'eſt ce que je vais vous prouver.

On peut diviſer les ſentiments des anciens Philoſophes en deux claſſes différentes: les uns, comme les Pythagoriciens les Stoïciens, les Platoniciens, ont cru l'Ame immortelle, & ont admis les transmigrations dans des Corps différens! les autres, comme les Epicuriens, les Péripatéticiens entiérement attachés à la Doctrine d'Ariſtote, ont cru l'Ame mortelle. Il s'agit donc d'examiner quelles étoient les raiſons, dont les uns & les autres ſoutenoient leurs opinions. Il faut déja établir

non par un raiſonnement juſte mais par cas fortuit. 'Alii autem contraria his diſſerunt, ſupereſſe animas poſt mortem, & hi ſunt maximè Pythagorici ac Stoici: quibus & ſi ignoſcendum eſt, quia verum ſentiunt, non poſſunt tamen reprehendere eos, qui non ſententia, ſed caſu inciderunt in veritatem. Lact. Inſt. Lib. III. Cap. XVIII. de falſa Sapientia.

blir ce Principe certain, c'eſt qu'aucun Philoſophe n'a cru l'Ame immortelle, qui n'ait auſſi admis la Métempſychoſe. „Voici un „défi, *dit le*[48] *ſavant Pere Mourgues*, qui „pourroit n'être pas téméraire, c'eſt qu'on „ne ſauroit produire (hors des Sectes qui „ont nié l'immortalité de l'Ame) un ſeul „Philoſophe qui ait nié la pluralité des vies. „Je mets-là le fond de la Métempſychoſe.“ Voilà déja, *Monſieur*, un grand avantage que les Epicuriens ont ſur leurs Adverſaires, car nous ſommes convenus qu'il eſt abſurde de vouloir élever l'Ame humaine en outrageant la Divinité; mais examinons en détail toutes les raiſons des plus célébres Philoſophes. Cicéron nous les fournira lui ſeul: il met dans la bouche de Caton tous les plus forts raiſonnemens de Pythagore, de Socrate, de Platon, de Xénophon; il les orne de ſon éloquence, & avec cela il n'a pas le talent de les mettre à l'abri de pluſieurs objections qui les terráſſent entiérement.

Je

48 Plan Théologique du Pythagoriſme, &c. Tom. I. Lettre XI. *pag.* 227.

49 Ego veſtros Patres, P. Scipio, tuque, C. Læli, Viros clariſſimos, mihique amiciſſimos vivere arbitror, & eam quidem vitam quæ eſt ſola vita nominanda. Nam

Je ſuis perſuadé, *dit* [49] *Caton*, „que vos „Peres, ces illuſtres Perſonnages n'ont point „ceſſé de vivre, quoiqu'ils ayent paſſé par la „mort, & qu'ils ſoient toujours vivants de „cette ſorte de vie, qui ſeule mérite d'être ap- „pellée de ce nom-là. Car tant que nous „ſommes dans les liens du Corps, nous y „ſommes comme des Forçats à la chaine, „puiſque notre Ame eſt quelque choſe de di- „vin, qui du Ciel, comme du lieu de ſon „origine, eſt jettée & comme abimée dans „dans cette baſſe Région de la Terre, qui eſt „un lieu d'exil & de ſupplice pour une Sub- „ſtance céleſte & éternelle de ſa nature."

Tout ce beau raiſonnement de Caton ſe réduit à étabir ce Dogme abſurde de la Métempſychoſe & de l'Ame du Monde: Les Ames ſont des portions de la Divinité qui ſont jettées dans cette baſſe Région pour animer les Corps, &c.

Je ne m'arrêterai pas davantage à ce premier article: vous en connoiſſez à préſent tout

dum ſumus in his incluſi compagibus Corporis, munere neceſſitatis, & gravi opere perfungimur. Eſt enim Animus cæleſtis ex altiſſimo domicilio depreſſus, & quaſi demerſus in terram, locum divinæ Naturæ æternitatique contrarium. *Cic.* de Seneƈt, Cap. XXI.

tout le faux & l'absurde. Poursuivons. „Je crois [50] que si les Dieux ont engagé nos „Ames dans nos Corps, c'est afin que ce grand „Ouvrage de l'Univers eût des Spectateurs, qui „admirassent le bel ordre de la Nature & le „cours si réglé des Astres, & qu'ils l'exprimassent en quelque sorte par le réglement „& l'uniformité de leur vie."

Cela est pitoyable! Les Dieux envoyent d'autres Dieux sur la Terre pour voir promener le Soleil & la Lune, & ces Ames qui sont des portions de la Divinité sont assez sottes de quitter le céleste séjour pour avoir le plaisir de contempler le cours des Astres. Il faut que le Métier d'Astronome, & celui d'Astrologue soit quelque chose de bien noble, puisque des parties de la Divinité se font gloire de venir l'exercer dans ce Monde. Il est vrai qu'elles répondent quelquefois très mal aux intentions du Dieu dont elles se détachent, puisqu'au lieu d'exprimer par le réglement & l'uniformité de leur vie la régularité du cours des

[50] Sed credo Deos Immortales sparsisse Animos in Corpora humana, ut essent, qui Terras intuerentur, quique Cælestium ordinem contemplantes, imitarentur, eum vitæ modo atque constantia. *Idem*, ibid.

[51] Nec me solum ratio ac disputatio impulit ut ita cre-

Corps céleſtes, elles font ſur la Terre toutes ſortes de crimes & de ſottiſes.' En vérité voilà un Dieu bien mal obeï, & composé de parties bien mal moriginées! Il ſeroit beaucoup mieux de ne les pas laiſſer venir faire les vagabondes ici bas.

Ecoutons encore Caton. „Ce n'eſt pas[51], „ſeulement le raiſonnement & la méditation „qui m'ont imprimé ce ſentiment; mais encore l'autorité de tout ce qu'il y a eu de „plus grands Philoſophes. Car ne ſavons-„nous pas que c'eſt ce qu'en ont penſé Py-„thagore & ſes Diſciples, & que ces Philoſo-„phes que nous pouvons appeller nos com-„patriotes, & à qui l'on a donné dès les „premiers tems le nom de Philoſophes Itali-„ques, n'ont jamais douté que nos Ames ne „fuſſent des portions de cette Intelligence uni-„verſelle que nous appellons Dieu."

Ces Philoſophes ont penſé une très-grande abſurdité, & Caton auroit fort bien fait de la rejetter plutôt que de s'en ſer-

derem, ſed nobilitas etiam ſummorum Philoſophorum & auctoritas. Audiebam Pythagoram, Pythagoreosque, Incolas pene noſtros, qui eſſent Italici Philoſophi quondam nominati, nunquam dubitaſſe, quin ex univerſa Mente divina delibatos Animos haberemus. *Idem* ibid.

ſervir pour fonder l'immortalité de l'Ame humaine.

Continuons. „C'eſt ce que m'a fait [52] „comprendre l'excellent Diſcours de l'immor„talité de l'Ame, que fit le dernier jour de „ſa vie celui que l'Oracle même d'Apollon „a déclaré le plus ſage des hommes.“

Je conviens que Socrate dit avant que de mourir d'aſſez belles choſes ſur la Morale, & qu'il tâcha d'apporter quelques bonnes raiſons pour prouver l'immortalité de l'Ame; mais il faut avoir autant d'envie, qu'en avoit Caton, de croire l'Ame immortelle, pour les regarder comme fort convaincantes, ou autant de docilité que celui que Platon introduit dans ſes Ouvrages, répondant à Socrate. Voici un morceau du dernier entretien que ce Sage eut avec ſes amis. „Je vous dis, par exemple, Cébes, que les „Ames des hommes intempérans, brutaux „& laſcifs, & qui ſe ſont mis au-deſſus des „régles de l'honnèteté, entrent dans des Corps „d'Anes, ou d'autres ſemblables Animaux. „Cela ne vous paroit-il pas vraiſemblablé? „ Ci-

52 Demonſtrabantur mihi præterea quæ Socrates ſupremo vitæ die de immortalitate Animorum diſſeruiſſet;

„*Cébes*, Assurément, Socrate. *Socrat.* Et „les Ames qui n'ont aimé que l'injustice, la „tyrannie, & les rapines vont animer des „corps de Loups, d'Eperviers, de Faucons; „des Ames de cette nature peuvent-elles aller „ailleurs? *Céb.* Non sans doute, Socrate. „*Socrat.* Il en est donc de même des autres; „elles vont dans des corps de Bêtes d'espéce différente, dont elles avoient le naturel. „*Céb.* Cela ne se peut autrement selon ces „principes. *Socrat.* Que dirons-nous de ceux „qui, dans le train d'une vie commune, se „sont fait une habitude de pratiquer les ver-„tus populaires de justice & de tempérance, „quoique sans entrer autrement dans la Philo-„sophie & dans la contemplation des choses „intelligibles? Ne doivent-ils pas avec cela „être plus heureux que les autres, & leurs „Ames ne seront-elles pas mieux logées après „la mort? *Céb.* Apprenez-nous donc, So-„crate, quel sera leur heureux partage. *So-„crat.* C'est qu'il est vraisemblable que leurs „Ames passent dans des corps d'Animaux „économiques & doux, comme sont les Gue-„pes

is, qui esset sapientissimus Oraculo Apollinis judicatus. *Idem*, ibid.

„pes & les Fourmis; ou qu'elles retournent „même dans des Corps humains, pour „faire d'autres hommes tempérans & „ſages [53]."

Il faudroit être bien complaiſant pour ſe payer de pareilles fadaiſes, dans une queſtion auſſi épineuſe que celle de l'immortalité de l'Ame. Je ne puis comprendre comment Caton pouvoit s'accommoder de ces transmigrations dans les Corps des Anes, & dans ceux des Fourmis & des Guepes réſervés pour ſervir d'étuis aux Ames des ſages Philoſophes. Je vous avouerai, *Monſieur*, que, ſi je croyois l'immortalité de l'Ame, à la maniére de Socrate, il n'y a point de crime que je ne commiſſe pour paſſer après ma mort par préférence dans le corps d'un Ane. Je ſerois au deseſpoir d'animer celui d'une Guèpe; ſi donc, c'eſt un Animal qui n'eſt bon qu'à piquer les gens. Quant aux Fourmis, elles reſtent ſix ou ſept mois de l'année renfermées dans un trou: j'aime trop la liberté & le grand jour, j'opte ſans ba-

53 Platon dans le Phædon, cité par le Pere Mourgues, Tom. I. p. 495.

54 Quid multa? Sic mihi perſuaſi, ſic ſentio, cum tanta celeritas Animorum ſit, tanta memoria præterito-

balancer en faveur de l'Ane, & je le préfére à tous les autres Animaux dont les Corps sont destinés aux sages Philosophes. Revenons aux preuves de Caton sur l'immortalité de l'Ame.

„Enfin [54] quand je vois ce qu'il y a d'ac„tivité dans nos Esprits, de mémoire du „passé, de prévoyance de l'avenir: quand je „considére tant d'Arts, de Sciences, & de dé„couvertes où ils sont parvenus; je crois, „& je suis pleinement parsuadé, qu'une Na„ture qui a en soi le fond de tant de grandes „choses ne sauroit être mortelle. "

Cette raison est bien foible; car si l'immortalité des Ames dépendoit de leurs connoissances & de leur penétration, les trois quarts seroient mortelles & plus que mortelles. Je ne pense pas qu'il y ait d'Animaux plus stupides que la plùpart des Païsans & des Bergers, qui vivent dans les Campagnes & dans les Forets. On a trouvé des Peuples entiers réduits au seul *Instinct*, n'ayant aucune connoissance des Arts, se devorant

rum, futurorum prudentia, tot Artes, tantæ sapientiæ, tot inventa, non posse eam Naturam quæ res eas contineat, esse mortalem. *Cicer.* de Senect. Cap. 21.

vorant mutuellement les uns les autres, &c. mangeant la cuisse d'un homme avec autant de sang-froid qu'un Italien mange sa soupe de *Macaron*, & un Hollandois sa *Couque* & sa *Boterame*. Les Ames de ces Sauvages sont-elles immortelles? Si elles ne sont point sujettes à la mort, la Science ou l'Ignorance n'opérent en rien sur les preuves de l'immortalité, & si elles sont mortelles, il faut donc dire qu'il y a parmi les hommes deux espéces d'Ames différentes. Si Caton avoit vêcu jusqu'à aujourdhui, il eut peut-être supprimé cet argument. Examinons en un autre.

„Je vois d'ailleurs que l'Esprit étant dans „un mouvement perpétuel [55], & n'ayant „point d'autre principe de ce mouvement que „lui-meme, ce mouvement ne finira point „puisque l'Esprit qui se le donne ne s'abandon„nera pas lui-même."

Vous sentez sans doute, *Monsieur*, le faux de ce raisonnement. Car si l'Ame n'a point d'autre principe de son mouvement

55. Cumque semper agitetur Animus nec principium motus habeat quia se ipse moveat, nc finem quidem habiturum esse motus, quia nunquam se ipse sit relicturus. *Idem*, ibid.

ment qu'elle-meme, & qu'elle ait eu de tout tems ce mouvement, il faut qu'elle ait existé pendant toute l'éternité antérieure; il faut encore qu'elle participe au pouvoir de la Divinité, puisqu'elle a pu agir de tout tems par elle même. Cette absurdité n'est fondée que sur le Dogme de la Métempsychose & de l'Ame du Monde.

„Je vois encore que l'Esprit est quelque „chose de simple [56], sans mêlange d'aucune „substance d'une nature différente de la sien„ne, & qu'il est par conséquent quelque „chose d'indivisible; or ce qui est indivisi„ble ne sauroit périr."

Cette objection qui a beaucoup de force dans les Ecrits des Philosophes modernes, parce qu'ils admettent l'Ame absolument spirituelle, n'en avoit aucune dans les Ouvrages des Anciens, parce que, quoiqu'une Substance soit sans mêlange d'aucune autre substance étrangére, ce n'est point une raison pour qu'elle ne soit pas divisible; c'est l'étendue qui rend sujet à la division, & dès qu'une

[56] Et cum simplex Animi natura esset, neque haberet in se quidquam admistum dispar sui atque dissimile, non posse eum dividi. *Idem.* ibid.

qu'une chose a de l'extension, soit qu'elle soit mêlangée, ou non, elle a des parties, & par conséquent peut être divisée. Or Socrate croyoit que les Ames étoient composées d'une matiére extrêmement déliée, telle que je vous ai déja dit si souvent. Elle devoit donc être sujette à la desunion, quoiqu'elle fût sans mêlange d'aucune autre substance.

„Quant à l'origine des Ames [57], je ne vois „pas qu'on en puisse douter, „s'il est vrai que „les hommes viennent au monde munis d'un „grand nombre de connoissances: or une „grande marque que cela est ainsi, c'est la fa„cilité, & la promptitude avec laquelle les „Enfans apprennent des Arts très-difficiles, „& où il y a une infinité de choses à com„prendre; ce qui donne lieu de croire „qu'elles ne leur sont pas nouvelles, & qu'en „les leur apprenant on ne fait que leur en „rappeller la mémoire. C'est ce que nous „apprend notre bon ami Platon."

Cet argument est encore fondé en partie sur la Métempsychose; si ce n'est qu'il se fortifie de l'autorité qu'on tire des prétendues idées

57 Quod si non possit, non posse interire: magnoque esse argumento, homines scire pleraque antequam nati sint, quod jam pueri, cum Artes difficiles discant, ita

idées innées, qu'on veut que les Ames apportent en naiſſant. Dans la Lettre que j'aurai l'honneur de vous écrire, & où je vous parlerai des Philoſophes modernes, j'eſpere vous montrer la fauſſété de cette derniére opinion. Je me contenterai à préſent de vous faire obſerver que cette facilité, avec laquelle les Enfans apprennent ce qu'on leur enſeigne, eſt eſt un très-mauvais prétexte pour autoriſer ce reſſouvenir des choſes paſſées; puisque les hommes ſe portent naturellemeut à la Verité, & qu'elle eſt tellement l'objet de leur eſprit, „qu'au lieu de s'étonner, *dit un ſavant* „*Académciien*, qu'ils entrent dans celles qui „leurs ſont préſentées, il faudroit s'étonner „au contraire de ce qu'ils ne les trouvent pas „eux-mêmes, comme il arriveroit infailliblement, ſi les hommes étoient moins occupés „de ce qui flatte leurs ſens."

Ecoutons actuellement Ciceron qui va nous rapporter un Fait hiſtorique qu'il emprunte de Xénophon pour fortifier ſon ſentiment.

„Je

celeriter res inumerabiles arripiant, ut eas non tum primum accipere videantur, ſed reminiſci, & recordari. Hæc Plato noſter. *Idem*, ibid.

„Je puis adjoûter à ce que je viens de „dire, le Discours que le Premier Cyrus fit à ses Enfans sur le point de mourir, & qui „est rapporté, par Xénophon. Gardez-vous „bien de croire, mes chers Enfans, *leur dit-il*, „que je ne sois plus rien, ou que je ne sois „nulle part„ lorsque je vous aurai quittés. „Car dans le tems même que j'étois avec vous, „vous ne voyiez point mon Esprit; mais ce „que vous me voyiez faire vous faisoit pen-„ser qu'il y en avoit un dans mon corps. Ne „doutez donc point que cet Esprit ne subsiste, „après même qu'il en sera séparé, quoiqu'il „ne se marque plus par aucune action. Car „rendroit-on aux grands Hommes les hon-„neurs qu'on leur rend après leur mort, si „leur Esprit étoit sans aucune action qui pût „en faire durer la mémoire[58]."

Il y a dans ce premier morceau deux suppositions fausses. La premiére, c'est que, parce qu'on ne voit pas l'Ame tandis qu'elle anime le corps, elle doit subsister après la mort. Si

58 Apud Xénophontem autem moriens Cyrus major hæc dicit: Nolite arbitrari, o mihi carissimi filii, me cum a vobis discessero, nusquam, aut nullum fore: nec enim, dum eram vobiscum, animum meum videbatis: sed eum esse in hoc corpore, ex iis rebus quas gere-

Si l'Ame, comme le prétendent les Epicuriens, n'est autre chose qu'un certain amas de matiére subtile, formant un des ressorts cachés du corps, qui comme balancier d'une Pendule met tous les autres en mouvement, il faut d'abord que tous les ressorts de la Pendule périclitent & se brisent, que le balancier reste sans mouvement & suive leur sort. Avant que de vouloir prouver que l'Esprit doit subsister après la ruïne du Corps, parce qu'il ne peut être apperçu lorsqu'il l'anime, il faut avoir démontré qu'il est une substance absolument distincte de ce Corps; or c'est ce que Cyrus auroit bien eu de la peine à pouvoir prouver. La découverte d'une si grande vérité étoit réservée à la Révélation: elle seule pouvoit instruire les foibles mortels d'un mystére aussi caché. La seconde supposition, qui est qu'on ne rendroit pas aux grand Hommes les honneurs qu'on leur rend après leur mort, si leur Ame n'étoit immortelle, est aussi mal fondée que la premiére.

Les

bam, intelligebatis. Eundem igitur esse creditote, etiamsi nullum videbitis. Nec vero clarorum post Virorum mortem honores permanerent, si nihil eorum ipsorum Animi efficerent, quo diutius memoriam sui tuerentur. *Cic. de Senect. Cap.* 23.

Les coutumes & les usages que la vanité humaine a établis ne déterminent point la vérité d'une chose. Combien n'y a-t-il pas de cérémonies établies chez les Turcs pour éviter que les Anges noirs n'approchent des morts? Un homme raisonneroit-il fort sensément, s'il disoit que ces coutumes ne subsisteroient point si les Anges noirs n'existoient réellement? Par un raisonnement semblable à celui de Cyrus, je veux établir la réalité du Purgatoire, puisque s'il n'y en avoit aucun, les Prêtres ne chanteroient point pour les morts tant d'*Oremus*, d'*Antiennes*, & de *Requiem.* Il me semble que j'entends quelque zélé Protestant s'écrier que l'avarice des Prêtres a alumé le feu du Purgatoire; un Philosophe ne sera-t-il pas en droit de dire que la vanité à inventé les honneurs funèbres, & la pompe des enterremens?

„Pour moi, je n'ai jamais pu me per„suader que nos Esprits ne vivent qu'au„tant qu'ils sont dans nos corps [59], & „qu'ils

[59] Mihi quidem nunquam persuaderi potuit Animos, dum in Corporibus essent mortalibus, cum exissent ex iis, emori: nec vero tum Animum esse insipientem,

„qu'ils meurent quand ils en sortent; ni „qu'ils demeurent dépourvus d'intelligence „& de sagasse, lorsqu'ils sont dégagés d'un „Corps, qui n'a par lui-même ni sens ni rai-„son. Je crois au contraire que l'Esprit, dé-„gagé de la matiére, se trouve dans toute la „pureté & toute la simplicité de sa nature; „c'est alors qu'il a le plus de lumiere & de „sagesse. «

A ce raisonnement Epicure auroit ré-pondu: Vous pensez de cette maniére & moi d'une autre; prouvez-moi par des raisons que l'Esprit est entiérement distinct du Corps: que ce sont deux Substances d'une espece entiérement différente: que l'Ame n'a ni étendue, ni solidité; mais tandis que vous m'avouerez qu'elle est matérielle, quelque déliée que vous la fassiez, vous me permettrez de croire qu'el-le est sujette à la desunion, & que ce qui cause la ruïne du Vase qui la contient entraine nécessairement la sienne.

„A la

cum ex insipienti Corpore evasisset; sed cum omni ad-mixtione corporis liberatus purus & integer esse cœpis-set, tum esse sapientem. *Idem, ibid.*

„A la mort on voit ce que deviennent les „parties dont nos Corps sont composés[60], „& si elles retournent d'où elles ont été tirées; „mais l'Esprit, qui est d'une autre nature, „ne se voit, ni quand il est dans le Corps, „ni quand il en est dehors."

Il est fort naturel qu'on ne voye pas la desunion qui arrive dans les parties de l'Ame après la mort, puisque son essence subtile ne permet pas que nos yeux puissent agir sur elle, & qu'elle est d'ailleurs, cachée dans le Vase qui la contient. Il ne faut pas être bien savant & bien subtil, pour répondre à cette objection.

„Rien n'est plus semblable à la mort[61] „que le sommeil; or c'est pendant le „sommeil que l'Esprit fait le mieux voir „qu'il est quelque chose de divin. Car „c'est alors, qu'étant moins occupé du „Corps, il perce dans l'avenir, & y „découvre une infinité de choses. Que sera-

„ce

60 Atque etiam cum hominis natura morte dissolvitur, cæterarum rerum perspicuum est quo quæque discedant: abeunt enim illuc omnia, unde orta sunt; Animus autem solus, nec cum adesset, nec cum discedit, apparet. *Idem*, ibid.

61 Jam vero videtis, nihil esse morti tam simile, quam

„ce donc, quand il en sera, entiérement „dégagé?"

Je ne doute pas qu'Epicure n'eût félicité les Philosophes, qui lui auroient fait un pareil raisonnement, du grand bonheur qu'ils avoient de faire des rêves divins. Il est vrai qu'il leur eût peut-être dit: Messieurs, quant à moi, je dors comme une Taupe, & je ne fais jamais de rêves. Ainsi je vous prie de me dispenser d'ajouter foi aux Révélations nocturnes que vous recevez pendant votre sommeil. Ces songes divins, dont les Anciens parloient tant, me rappellent ceux que faisoit Cardan. Ce Philosophe a eu la bonté d'instruire le Public que non-seulement lui, mais même toute sa famille, femme, filles, garçons avoient le bonheur de faire un bon nombre de songes divins toutes les nuits. Il faudroit être de bien mauvaise humeur pour ne pas croire un fait aussi vraisemblable, & de plus attesté par un Philosophe. J'appli-

somnum. Atqui domientium Animi maxime declarant divinitatem suam. Multa enim, cum remissi & liberi sunt, futura prospiciunt. Ex quo intelligitur, quales futuri sint, cum se plane Corporis vinculis relaxaverint. *Idem*, ibid.

pliquerai volontiers à Cardan ce que les Epicuriens disoient des Platoniciens; en se moquant de l'Ame du Monde, & leur reprochant ce Dieu rond & fait au tour, ils les accusoient de rêver[62] plutôt que de raisonner. Je pense que Cardan croyoit de ne rêver que lorsqu'il dormoit, & qu'il rêvoit même en veillant.

Je vais finir, *Monsieur*, l'examen des preuves que les Anciens donnoient de l'immortalité de l'Ame, par une dont quelques Philosophes modernes se sont servis; c'est le desir que l'Homme a d'aller à l'immortalité. „Jamais on ne me persuadera, mon cher Scipion, *dit Caton*[63], que, ni votre pere Paul „Emile, ni vos deux Ayeuls, Paul & Scipion „l'Afriquain, ni le Pere de celui-ci, ni son „Oncle,

[62] Mundum animo & sensibus preditum, rotundum, volubilem Deum. Portenta & Miracula non differentium Philosophorum, sed somniantium, *Cicer.* de Nat. Deor. Lib. I.

[63] Nemo unquam mihi, Scipio, persuadebit, aut Patrem tuum Paulum, aut duos Avos, Paulum & Africanum, aut Africani Patrem, aut Patruum aut multos præstantes Viros, quos enumerare non est necesse, tanta esse conatos, quæ ad posteritatis memoriam pertinerent: nisi animo cernerent, Posteritatem ad se pertinere.

At censes (ut de me, ipso aliquid more Senum glo-

„Oncle, ni tant d'autres grands Hommes dont, „il n'est pas besoin de faire le dénombrement, „eussent entrepris tant de grandes choses, „dont la Postérité conservera la mémoire, s'ils „n'eussent vu clairement que l'avenir, même „le plus éloigné, ne les regardoit pas moins „que le présent.

„Et pour me vanter aussi, à mon tour „selon la coutume des Vieillards, croyez-„vous que j'eusse travaillé jour & nuit, comme „j'ai fait, & à la Guerre & dans l'intérieur „de la République, si la gloire de mes tra-„vaux eût du finir avec ma vie? N'aurois-je „pas sans comparaison mieux fait de la pas-„ser dans le repos, sans m'embarrasser d'au-„cune sorte d'affaires? Mais, mon Ame s'é-„levant en quelque sorte au dessus du tems „que

rier) me tantos labores diurnos, nocturnosque domi mi litieque susceptururm fuisse, si iisdem finibus gloriam meam, quibus vitam, essem terminaturus? Nonne melius multo fuisset, otiosam ætatem & quietam sine ullo labore & contentione traducere? Sed nescio quomodo Animus erigens se, posteritatem semper ita prospiciebat, quasi, cum excessisset e vita, tum denique victurus esset; quod quidem ni ita se haberet, ut Animi immortales essent, haud optimi cujusque Animus maxime ad immortalitatis gloriam niteretur. *Cicer.* de Senect. Cap. 23.

„que j'avois à vivre, a toujours porté ſes vûës ;
„jusqu'à la Poſtérité : & j'ai toujours com-
„pté que ce ſeroit après la fin de cette vie
„mortelle que je ſerois le plus vivant. C'eſt
„ainſi que tous les grands Hommes comptent ;
„& , ſi l'Ame étoit mortelle„ ils ne feroient
„pas tant d'efforts pour arriver à l'immor-
„talité."

La Vanité humaine ſuffit pour inſpirer aux hommes le deſir de laiſſer après eux une mémoire illuſtre, On a vu des Athées de profeſſion jaloux jusqu'à l'excès de la gloire. Spinoſa auroit conſenti volontiers à être mis en pièces par la populace, pourvû qu'une mort auſſi cruelle eût pu lui aſſûrer une longue mémoire, & transmettre ſon nom à la poſtérité la plus reculée. Jamais Prince ne fut plus flatté de la gloire d'être eſtimé des Savans dans les Siècles futurs que Léon X.; peut-être n'y eut-il jamais de plus parfait Athée. St. Evremont avouoit qu'il ſouhaitoit que ſes Ouvrages paſſaſſent juſqu'à nos plus éloignés Neveux ; il eſt mort Spinoſiſte. Voilà des exemples authentiques, contre lesquels on ne ſauroit s'inſcrire en faux. D'ailleurs, n'eſt-il pas ridicule de ſonger, qu'après la mort nous ſerons touchés de l'approbation des hommes, comme nous le ſom-

mes

mes pendant la vie? L'Ame forme donc des souhaits imaginaires, qui ne la rendront ni moins malheureuse, ni plus fortunée. N'est-il pas absurde de vouloir établir son immortalité sur ces souhaits inutiles & chimériques?

Après avoir examiné les opinions des Platoniciens & des Philosophes, qui croyoient l'Ame éternelle, parcourons celle des Epicuriens; mais considérons en la justesse suivant les Principes qu'ils établissoient. Car il ne s'agit pas ici de la mortalité, ou de l'immortalité de l'Ame: sa durée éternelle, dès le moment qu'elle a été créée par Dieu, est une Vérité que la Révelation nous a apprise, & que la bonne Philosophie nous a enseigné à prouver par des raisons inconnues aux Anciens. Examinons donc seulement quels étoient ceux qui raisonnoient le moins absurdement, & qui suivoient le mieux leurs principes.

Vous avez vu les impertinences, qu'enseignoient tous les Pythagoriciens, les Platoniciens, les Stoïciens, & combien ils outrageoient, détruisoient, ravaloient cet Etre Suprême, qu'ils reconnoissoient. Le premier point de leur Philosophie étoit vrai; les suites, & les conclusions qu'ils en tiroient étoient

fausses. Les Epicuriens, au contraire, posoient d'abord un principe fou, extravagant, criminel: mais les conséquences qu'ils en tiroient étoient amenées naturellement; ils raisonnoient avec justesse sur une matière fausse. Comme ils n'admettoient aucune Providence, & qu'ils croyoient le Monde l'Ouvrage du Hasard, ils regardoient l'Ame comme une simple partie du Corps qu'elle animoit, & qui avoit une grande influence sur toutes les autres. „Ce qui nous découvre, „*dit Lucrèce* [64], que la nature de l'Esprit & „de l'Ame est corporelle, c'est que les membres sentent la force de ses impulsions: „elle nous arrache des bras du sommeil: elle „change la couleur du visage, & l'homme „qu'elle maîtrise entiérement est le sujet de ses „diver-

[64] Denique concidere ex Animi terrore videmus
Sæpe homines: facile ut quivis hinc noscere possit,
Esse Animam cum Animo conjunctam; quæ cum Animi vi
Percussa est, exin Corpus propellit, & icit.
Hæc eadem ratio naturam Animi, atque Animaï
Corpoream docet esse, ubi enim propellere membra:
Conripere ex somno corpus, mutareque vultum,
Atque hominem totum regere ac versare videtur.
(Quorum nil fieri sine tactu posse videmus.
Nec tactum porro sine corpore) nonne fatendum est

„diverſes agitations ; tous ces effets naiſſent „abſolument de la violence dont les mem„bres ſont frappés. La nature de l'Ame & „de l'Eſprit eſt donc un aſſemblage corporel. „Nous voyons d'ailleurs que les opérations „de l'Eſprit, ſont dans une mutuelle intelli„gence avec les fonctions du Corps ; car ſi „la mort porte la fureur de ſes coups juſque „dans l'intérieur de l'Animal, & ſi les os & „les nerfs ſont attaqués, quoiqu'il réſiſte par „la force de l'union de ſes principes, cet ef„fort ne laiſſe pas d'être ſuivi d'une extrême „langueur. Tantôt nous ſentons un charme „ſecret à nous laiſſer aller à terre, & tantôt; „par une reunion de nos forces, une ſaillie „s'opoſe à ce penchant ; & quelquefois auſſi „la volonté balance dans le choix de demeu-rer

Corporea natura Animum conſtare, Animamque?
Præterea pariter fungi cum corpore, & unà
Conſentire Animum nobis in corpore cernis.
Si minus offendit vitam vis horrida teli,
Oſſibus ac nervis diſcluſis intus adacta:
Attamen inſequitur languor, terræque petitus
Suavis, & in terra mentis qui gignitur æſtus;
Interdumque quaſi exſurgendi incerta voluntas.
Ergo corpoream naturam Animi eſſe neceſſe eſt,
Corporeis quoniam telis, ictuque laborat.
T. Lucret. de Rer. Nat. Lib. III. Verſ. 158. & *ſeq.*

„rer couché, ou de se relever. Or puisque „l'Esprit est capable de souffrir les ateintes du „Corps & qu'il en partage les disgraces, il „faut que sa nature soit un assemblage cor- „porel.“

Ce n'est pas là; *Monsieur*, raisonner à la Pythagoricienne. Lucrèce ne suppose *ni voyage dans la Lune*, *ni distinction entre l'Entendement & le Char de l'Ame*, *ni transmigration dans des corps d'Anes & de Fourmis*. Il établit sur des principes qui sont connus de tout le monde, & dont chacun a dans soi-même une conviction intuitive, la nécessité de l'uuion étroite de l'Ame & du Corps. Il prouve que, puisqu'ils prennent part tous les deux aux maux qui leur arrivent, & que l'une souffre ce que l'autre endure, il faut par consequent que leur ruïne & leur destruction arrivent dans le même tems. Les raisons dont il appuye son sentiment sont si fortes

[65] Præterea quæcumque manent æterna necess' est,
Aut quia sunt solido cum corpore, respuere ictus,
Nec penetrare pati sibi quidquam, quod queat arctas
Dissociare intus parteis, ut Materiaï
Corpora sunt, quorum naturam ostendimus ante;
Aut ideo durare ætatem posse per omnem,

tes & si évidentes, des qu'on n'admet point l'essence de l'Ame entiérement spirituelle (comme nous savons à présent qu'elle l'est), que je m'étonne que des gens, qui croyoient, ainsi que tous les anciens Philosophes, que *l'Esprit étoit Corps*, ayent pu balancer un moment à vouloir les adopter. „Il faut, *dit* „*Lucrèce*[65], que tout ce qui subsiste par l'a- „vantage de son immortalité, soit capa- „ble, par la solidité de son corps, de se sou- „tenir d'une maniére inviolable contre les „coups qu'il reçoit: & qu'il soit tellement „inaccessible à la pénétration, que rien ne „puisse s'immiscer au dedans, pour dissou- „dre l'étroite union de ses parties, ainsi que „sont les premiers corps de la matiére c'est- „-à-dire les atomes, dont nous avons démon- „tré la nature solide; ou bien l'existence „éternelle d'une chose dépend de ce qu'elle est „hors de l'atteinte des impressions, ainsi que „le Vuide, qui demeure toujours impassible;

Plagarum quia sunt expertia, sicut inane est,
Quod manet intactum, neque ab ictu fungitur hilum;
Aut ideo, quia nulla loci sit copia circùm.
Quò quasi res possint discedere, dissolvique.
T. Lucret. Lib. III. Vers. 806. & seq.

Y 4

„& ne peut être frappé d'aucune façon; ou „parce qu'enfin il n'est point environné de „lieux qui puissent favoriser la retraite, & la „dissolution des choses.“

Trouvez-vous, *Monsieur*, que j'aye eu tort de vous dire que les Epicuriens raisonnoient d'une façon bien plus précise & bien plus conséquente que les autres Philosophes? Car enfin, que peut on dire de plus vrai que cette Proposition de Lucrèce: Pour qu'une chose soit immortelle, ou il faut qu'elle soit à l'abri de la division par son essence, ou par celle du Vase qui la contient; or l'Ame étant matérielle, ainsi que vous en convenez, quelque subtile que soit sa nature, quelque ignée & déliée que vous la supposiez, elle est divisible. Puisqu'elle a des parties, elle n'a par conséquent point par elle même les privileges d'une nature immortelle; elle ne les a pas non plus, à cause du Vase qui la contient & la conserve, puisque ce Vase est encore d'une matiére plus aisée, que la sienne, à être pénétrée & divisée.

„Lu-

[66] Scilicet a vera longe ratione remotum'st
Præter enim quam quod morbi est, cum corpori ægre'st:
Advenit id, quod eam de rebus sæpe futuris
Macerat, inque metu male habet, curisque fatigat:

„Lucrèce [oo] avoit raison de reprocher aux „Philosophes de son tems, que c'étoit com„battre la vérité du raisonnement, & vouloir „s'aveugler, que de prétendre que l'immor„talité de l'Ame étoit d'autant plus réelle que „sa subtile essence la mettoit à l'abri des atta„ques mortelles; parce que les coups qu'elle „recevoit étoient impuissans pour la détruire „totalement, ou parce que les impulsions „violentes, qui lui étoient faites, étoient plu„tôt repoussées qu'elles n'avoient fait sentir „leurs atteintes. C'est-là une absurdité évi„dente, car outre que l'Ame partage les ma„ladies du corps, elle en a plusieurs qui lui „sont propres à elle-même, & qui suffisent „pour causer sa perte. Ajoutez aussi à tant „d'infirmités différentes la fureur qui trou„ble quelquefois l'accord intelligent de l'E„sprit: joignez y la perte de la mémoire, „l'oubli total des choses passées, les noires „vapeurs de la léthargie, qui étouffent ses lu„miéres & détruisent ses connoissances; & „jugez après cela si l'Ame par son essence résiste

Præteritisque admissa annis peccata remordent:
Adde furorem animi proprium, atque oblivia rerum;
Adde quod in nigras lethargi mergitur undas.
Idem, ibid. Vers. 834, & seq.

„résiste aux coups & aux impulsions qui peu-
„vent lui nuire."

Je crois, *Monsieur*, qu'en voilà assez pour vous prouver que les Epicuriens raisonnoient d'une maniére beaucoup plus conforme à leurs principes, que les autres Philosophes; & je ne doute pas, si Lucrèce vivoit aujourd'hui, qu'il ne sentit toute la force d'un argument que les Philosophes modernes pourroient lui faire contre la mortalité de l'Ame, & qu'il ne craignoit pas de la part des Anciens. L'Ame, lui diroit un Cartésien, n'est point mortelle, parce que par sa nature elle ne peut-être divisée, car tout ce qui est spirituel n'a point de parties, & par conséquent est indivisible; or l'Ame étant un Etre purement spirituel, qui ne peut être divisé, il faut necessairement qu'elle soit affranchie des loix

[67] Sed est Deceptor, nescio quis, summe potens, summe callidus, qui de industria me semper fallit; haud dubie *Ego etiam sum*, si me fallit: & fallat quantum potest, nunquam tamen efficiet, ut nihil sim, quamdiu me aliquid esse cogitabo; adeo ut omnibus satis superque pensitatis denique statuendum sit hoc pronunciatum, *Ego sum, Ego existo*, quoties a me profertur, vel mente concipitur, necessario esse verum. *Renati Descartes* Meditat. de prima Philosophia, &c. Medit. II. pag. 9. Edit. Amstel.

loix de la mort par vos principes mêmes, puisque vous convenez qu'une nature indivisible, telle qu'est l'Atome, n'est point sujette à la dissolution.

Lucrèce répondroit sans doute à ce raisonnement : Si l'Ame n'est point une Substance matérielle, elle n'est donc rien du tout, car tout ce qui existe est corps ; or si l'Ame existe, il faut donc qu'elle soit corporelle, & par consequent d'une nature divisible.

Vous vous trompez, repliqueroit Descartes, & je vais vous le prouver. La pensée est l'essence de l'Ame, c'est ce qui constitue sa nature, car l'Ame peut douter de tous ses attributs, mais elle ne sauroit douter de celui par lequel elle a le droit de penser, puisqu'en doutant elle pense, & que le doute [67] même est une pensée : or la pensée [68] n'a ni

[68] Proinde ex hoc ipso, quod sciam me existere, quodque interim nihil plane aliud ad naturam sive essentiam meam pertinere animadvertam, præter hoc solum quod sim res cogitans, recte concludo : meam essentiam in hoc uno consistere, quod sim res cogitans. Et quamvis fortasse (vel potius ut postmodum dicam pro certo) habeam corpus, quod mihi valde arcte conjunctum est, quia tamen ex una parte claram & distinctam habeo ideam mei ipsius, quatenus sum tantum res cogitans non extensa ; & ex alia parte distinctam ideam

ni longueur, ni largeur, ni profondeur: elle n'a rien de ce qui appartient au corps; ainsi donc elle n'est point un mode d'une Substance étendue. Si elle n'est point un mode d'une Substance étendue, il faut donc qu'elle en soit un d'une Substance incorporelle; par conséquent l'Ame est spirituelle, n'est point composée de parties, & est exempte des loix de la destruction.

Je ne doute pas que Lucrèce entendant ce raisonnement ne comprît qu'il dispute avec des gens qui ne s'amusent pas à faire voyager les Ames dans les corps des Anes, ou à les placer, en partie sous la Lune, en partie dans les Enfers. Voilà penseroit-il, une façon de raisonner bien différente de celle des Platoniciens. Cependant après avoir réfléchi quelque tems, sans doute qu'il diroit à Descartes: Apprenez-moi, je vous prie, comment vous savez que tous les attributs de la Matiére se terminent à l'étendue, à la profondeur, & à la largeur. Qui vous a dit que la faculté de penser, lorsque le Corps prend certaines modifications ne devient pas un de ses at-

corporis, quatenus est tantum res extensa non cogitans, certum est me a corpore meo revera esse distinctum.

attributs néceſſaires? Toutes les qualités de la Matiére ne nous ſont point counues, ou du moins on ne peut démontrer qu'elles nous le ſoient; ainſi on ne peut pas dire qu'une choſe n'a pas une faculté parce que nous ignorons comment elle peut l'avoir. Vous faites conſiſter l'eſſence de la Matiére uniquement dans l'étendue; moi, je dis qu'elle peut dépendre de trente autres attribus, tous également néceſſaires, & qui nous ſont tous également inconnus. Si la nature d'une choſe conſiſte dans cinquante qualités différentes, & inſéparables les unes des autres, & qu'on en connoiſſe dix d'une maniére diſtincte, il ſeroit abſurde de conclure qu'on a des notions parfaites de cette choſe; on en auroit au contraire de très-imparfaites. Faites l'application de cette vérité à la Matiére; vous en connoîſſez quelques attributs, vous en ignorez beaucoup d'autres, parmi leſquels eſt compriſe la faculté de penſer, lorſque cette Matiére eſt modifiée d'une certaine maniére.

Quand

& abſque illo poſſe exiſtere. *Idem* ibid. Meditat. VI. pag. 39.

Quand même, repliqueroit Descartes à cette objection, j'ignorerois toutes les qualités qui sont dans la Matiére, je sentirois toujours qu'elle est incapable de penser. Car je ne conçois point que, de quelque façon qu'elle soit, que, quelque forme, quelque figure qu'elle prenne, quarrée, ronde, ovale octogone, conique, triangulaire, elle puisse aquérir la faculté de penser; ainsi je ne puis accorder à une Substance un attribut que je vois ne pouvoir lui convenir, & en qui je n'apperçois que de l'étendue. [69]

Hé quoi! diroit Lucrèce, parce que vous ne concevez pas une chose êtes vous en droit de la rejetter? A ce compte-là j'ai donc gagné ma cause, car je défie quil y ait un mortel dans l'Univers, qui conçoive clairement comment une chose qui n'a point d'éten-

[69] Nempe imprimis hic adverto magnam esse differentiam inter Mentem & Corpus, in eo, quod Corpus ex natura sua sit semper divisibile, Mens autem plane indivisibilis. Nam sane cum hanc considero, sive me ipsum, quatenus sum tantum res cogitans, nullas in me partes possum distinguere, sed rem plane unam & integram me esse intelligo. Et quamvis toti Corpori tota Mens unita videatur, abscisso tamen pede, vel brachio, vel quavis alia corporis parte, nihil ideo de Mente sub-

tendue exifte : comment une chofe qui n'a point de parties agit fur la Matiére : & comment à fon tour la Matiére agit fur une chofe qui n'a point d'étendue ; par conféquent l'Ame doit être matérielle, fujette à la divifion, & mortelle.

Pour répondre à cette objection, Defcartes auroit recours à l'exiftence de Dieu : il prouveroit d'une maniére invincible & fans replique, la néceffité de la fpiritualité de Dieu, un Dieu matériel étant une chimére & un Monftre compofé d'un million de Dieux; & après avoir forcé Lucrèce à renoncer à fon extravagant Syfteme des atomes, acrochés par le hafard les uns avec les autres il concluroit que puifqu'il exifte évidemment un Etre fpirituel, infini, fouverainement puiffant, il peut y en avoir d'autres qui ne foient pas

ductum effe cognofco : neque etiam facultates volendi, fentiendi; intelligendi, &c. ejus partes dici poffunt, quia una & eadem Mens eft, quæ vult. quæ fentit, quæ intelligit : contra vero nulla res corporea five extenfa poteft a me cogitari, quam non facile in partes cogitatione dividam, atque hoc ipfo illam divifibilem effe intelligam : quod unum fufficeret ad me docendum Mentem a Corpore omnino effe diverfam, fi nondum illud aliunde fcirem. *Idem*, ibid. pag. 44.

pas matériels, formés & créés par ce premier Etre ſpirituel.

Je conviens, repliqueroit Lucrèce puisque la force de la Vérité m'oblige à reconnoitre une Puiſſance Souveraine, un premier Moteur & Créateur de toutes choſes, dont la nature eſt incorporelle, je conviens, dis-je, quil ſe peut faire que l'Ame ſoit ſpirituelle; mais il ſe peut auſſi qu'elle ſoit corporelle. Car ſi l'Etre ſouverainement puiſſant a voulu qu'elle fût matérielle, & a jugé à propos d'accorder la penſée à la Matiére; il faut être auſſi fou que je l'étois, lorſque je mettois le Haſard pour principe de toutes choſes, pour oſer nier qu'il ne l'ait pu. Quoi! Dieu, qui de rien a créé tous les Etres, qui a tiré la Matiére du néant, n'a pu, s'il l'a voulu, lui accorder la faculté de penſer, pendant tout le tems qu'elle ſe trouvoit modifiée d'une certaine maniére, & l'en priver lorsqu'elle changeoit de mode! En vérité, on ne peut ſoutenir une pareille Thèſe, ſans heurter de front le Bon-Sens & la Lumiére naturelle. Par conſéquent je ſuis toujours en droit de conclure que vous n'avez aucune preuve évidente de la ſpiritualité de l'Ame & de ſon immortalité. Lucrèce alors ne manqueroit pas de s'appuyer de l'autorité d'un célèbre Philo-

ſophe

ſophe Anglois, & de dire avec lui [70]: „Qui „voudra ſe donner la peine d'examiner & de „conſidérer librement les embarras & les ob„ſcurités impénétrables de ces deux Hypo„thèſes, n'y pourra guère trouver de raiſon, „capable de le déterminer entiérement pour „ou contre la matérialité de l'Ame; puis„que, de quelque maniére qu'il regarde „l'Ame, ou comme une Subſtance non éten„due, ou comme de la matiére étendue qui „penſe, la difficulté qu'il aura de compren„dre l'une ou l'autre de ces choſes l'entrai„nera toujours vers le ſentiment oppoſé, lors„qu'il n'aura l'Eſprit appliqué qu'à l'un des „deux."

Avouons de bonne foi, *Monſieur*, que ſi la Révélation n'avoit pas terminé nos doutes, & fixé notre croyance, Lucrèce trouveroit peut-être autant de Partiſans que tous les Philoſophes qui ont admis l'immatérialité & l'immortalité de l'Ame. La connoiſſance de ces Vérités eſt encore ſi obſcure, que l'on peut dire que la Religion a établi plutôt la réalité de ce Dogme, qu'elle ne la dévelopé.

Un

70 Locke, Eſſai Philoſ. ſur l'Entendement Humain. Liv. III. Chap. 4.

Un des plus illustres Savans de ces derniers niers tems s'est expliqué là dessus d'une maniére bien sage & bien modeste. Il convient que la nature de l'Ame est au-dessus des connoissances humaines. „St. Augustin, *dit la* „*Mothe-le-Vayer*[71], ayant voulu écrire en „Philosophe sur cette matiére avoue, dans ses „Rétractations, que son Livre de l'Immortalité „de l'Ame étoit si obscur, qu'en beaucoup „de lieux il ne l'entendoit pas lui-même. „Et Tertullien s'étant jetté un peu auparavant dans cette même carriere, puisqu'il „l'appelloit déja *Palæstram opinionum*, a „plus commis d'erreurs dans son Traité de „l'Ame, qu'en tout le reste de ses Oeuvres, „la faisant corporelle aussi-bien qu'Origène, „quoiqu'immortelle, & voulant que nous la „tenions de la semence de nos Peres avec le „corps, qui est encore aujourd'hui l'Hérésie „des Abyssins, comme autrefois des Lucifériens. Ce n'est pas qu'il ne sçût bien que ce „sujet excédoit les bornes de la Philosophie, „car il nous apprend, avec Diogène-Laërce, „qu'Héraclite, après y avoir bien pensé, „prononça qu'il n'y avoit pu rien comprendre. Il reconnoit que personne ne peut dé-

„mon-

71 Discours sur l'Immortalité de l'Ame, Tom. I. Pag. 498. Edit, in Folio.

„montrer la nature de l'Ame que ſon Créa-
„teur; & il eſt d'opinion que ſi quelques Phi-
„loſophes en ont bien parlé: ç'a été ſeule-
„ment par une heureuſe ignorance, & par
„une félicité aveugle, comme il arrive à ceux
„que la tempeſte jette heureuſement dans le
„Port. Mais avec tout cela, & nonobſtant
„qu'il eût de ſi ſages précautions, il n'a pas
„laiſſé de tomber dans les inconvéniens que
„nous venons de remarquer; & nous pou-
„vons dire qu'il nous a plus inſtruit de la
„foibleſſe humaine par ſes fautes, que de
„l'eſſence de l'Ame par tout ce qu'il en a écrit.
„C'eſt ce qui m'a toujours fait penſer qu'on
„n'en pouvoit parler avec trop de ſoumiſſion,
„& que le plus ſûr étoit d'en remettre la dé-
„ciſion auſſi-bien que les Articles de la Tri-
„nité, de l'Incarnation, de la Réſurrection
„des Corps, & du Péché Originel, à ce que
„nos Ecoles Chrétiennes en ont déterminé.
„Car puiſque St. Auguſtin eſt d'avis que
„nous tenions plutôt de la Religion les plus
„aſſûrés Préceptes de la Morale, que de la
„Philoſophie, pour ce qu'elle rend toutes
„choſes problématiques, au contraire de la
„Foi, qui ne nous donne rien que de cer-
„tain; n'eſt-il pas bien plus à propos, &
„plus avantageux, de croire par ſon moïen

„l'immortalité de l'Ame, que de l'assujettir „aux doutes de la raison humaine? Il y au„roit même peut-être quelque chose de dé„raisonnable en cela, n'étant pas du cours „ordinaire de la justice qu'on se la rende à „soi-même, ni qu'une personne prononce „de son propre fait. Pourquoi l'Ame seroit„elle juge d'elle-même? & où peut-elle être „mieux renvoyée qu'au Tribunal de son „Créateur? Ce même grand Docteur de l'E„glise nous apprend, en un autre endroit, „qu'Archelaüs, Auteur de la seconde Acadé„mie, n'avoit établi l'incompréhensibilité de „toutes choses, dont ses Sectateurs firent „profession, que pour s'opposer à la dange„reuse Doctrine de Zénon, qui enseignoit „dogmatiquement la mortalité de l'Ame. „Ce n'est pas, *dit-il*, que ces Académiciens „fussent assûrez de son immortalité, mais ils „prévoyoient fort bien les mauvaises consé„quences d'une Opinion qui alloit perdre la „Société des hommes. Le zèle de ce Philo„sophe Payen peut être imité par un Chré„tien, non pas en rétablissant une si générale „irrésolution qu'étoit la sienne; mais en se dé„fiant des forces de notre Raison sur une ma„tiere si importante, & en se remettant aux „Oracles du Ciel, & aux certitudes de la Foi, „d'où

„d'où nous tirerons plus de satisfaction, que „de tous les axiômes de la Philosophie.“

Si la nature de l'Ame est difficile à connoître, l'endroit où elle réside dans le corps est un mystère encore plus obscur, puisque même dans ce dernier point la Révélation ne nous a rien appris. On peut donc dire des différentes opinions sur le siège de l'Ame ce que disoit un Ancien des opinions sur la nature de l'Esprit: „Quelque Divinité pourra savoir qu'elle est la „véritable.“ Empedocle [72] la mettoit dans le Sang: les Stoïciens [73] disoient qu'elle étoit répandue dans tout le cœur: Parménide dans toute la poitrine; Epicure [74] la plaçoit dans le milieu de la Poitrine, ainsi que nous l'avons déja vu. Pythagore [75], Hippocrate [76], & Galien en mettoient la partie raisonnable dans le Cerveau, & la partie vitale dans le Cœur. Platon [77], quoique persuadé que le Cœur fût le Principe des Veines & du Sang, n'a pas laissé

72 Inesse (Animam) ait Empedocles in Sanguinis substantia. Plut. de Placit. Philos. Lib. IV. Cap. 5.

73 Stoici in universo Corde. *Idem*, ibid.

74 Nunc animum, atque Animam, &c. *Vide supra.*

75 Pytagoras vitalem Animæ partem, circa Cor, Rationem & mentem circa Caput. Plut. de Placit. Philosoph. Lib. IV. Cap. 5.

76 Gal. de Pla. Hypocrates passim.

77 In arce Capitis, *Plat.* in Timæo.

de placer l'Ame dans la tête, parce qu'il prétend qu'elle est la plus noble de toutes les parties, & qu'elle domine sur les autres. Il a donc cru qu'elle résidoit dans le Cerveau. Aristote a rejetté cette opinion; [78] il a prétendu qu'elle étoit dans le Cœur, & que le Cerveau n'avoit d'autre fonction que de temperer la chaleur du Cœur. Ciceron l'a placée dans la tête; mais il n'a pas jugé à propos d'en dire les raisons, quoiqu'il assûre qu'il en avoit de très-bonnes & de très solides [79]. Il ajoute ensuite qu'il les réserve pour une autrefois. Ce raisonnement est si singulier, qu'on peut appliquer à l'Orateur Romain ces deux Vers de la Comédie du Joueur:

— — — *Un trait de cette sorte*
Est volé d'un Gascon, ou le Diable m'emporte.
Il vient de la Garronne . . . .

Les Scholastiques ont presque tous suivi le sentiment d'Aristote. Descartes [80] place l'Ame dans une petite glande du Cerveau appellée pinéale. La raison qu'il en donne, c'est que toutes les parties du Cerveau étant doubles, hormis cette glande, il faut qu'il y ait un endroit, où les deux images, qui passent par les deux yeux, viennent à se réunir avant que de se faire sentir à l'Ame, sans quoi elle verroit deux objets au lieu d'un.

Sur

78 Cerebrum igitur calorem fervoremque Cordis moderatur, et tempericm affert. *Arist.* de Par. Anim. Lib. III. Cap. 4.

79 Credo equidem in Capite, & cur credam afferre possum, sed de hoc alias. *Cicer.* Tusc. Quæst. Lib. II.

80 *R. Descartes*, de Passionibus. Part. I. Art. 31.

Sur ces différens sentimens je pense qu'il est difficile de pouvoir prendre une détermination bien assûrée. Ils s'appuyent tous sur quelque probabilité; mais aucun sur l'évidence. Écoutons encore sur cet Article le sage & savant la Mothe-le-Vayer & terminons par ses Réfléxions sensées. „Il n'y „a pas moins, *dit-il* [81], de contestations entre eux „pour le lieu de l'Ame, car encore qu'elle anime „tout le Corps, & que pour cela Xénocrate, Dis-„ciple de Platon, ait cru qu'elle y étoit également „diffuse par-tout, si est-ce que la plûpart de ceux „qui en ont écrit lui ont donné un siège particu-„lier, où elle résidoit par éminence, & où elle „exerçoit ses principales & plus nobles fonctions; „de la même sorte, à peu près, que les Intelli-„gences Péripatétiques, encore qu'elles mouvent „toute leur sphére, ne laissent pas d'être comme „attachées en un lieu certain & défini. Or il n'y „a quasi partie du Corps qui n'ait été assignée pour „être ce lieu choisi & déterminé. La Teste n'a „guère d'endroits où l'on n'ait voulu la placer. „Tous les ventricules, & toutes les membranes du „Cerveau ont été choisis séparément par quelques-„uns. Straton, surnommé *le Physicien*, la logeoit „entre les deux sourcils, par une façon de philoso-„pher assez plaisante, quoique sourcilleuse. Et „nous voyons Xerxès en colére, dans Hérodote, con-„tre un certain Lydien, dont le discours lui avoit „déplu, le menacer qu'il lui fera connoître que „l'Ame de l'homme a sa principale demeure dans

„les

[81] *Discours Chrétien* sur l'immortalité de l'Ame. Tom. I. pag. 499. Oeuvres de la Mothe-le-Vayer, *Edit. in folio.*

„les oreilles. Ariſtote, & beaucoup d'autres après „lui, l'ont miſe au Cœur; mais pour ce qu'il a diver„ſes cavitez, & qu'il contient en ſoi des eſprits, des „veines, & des artéres, l'on s'eſt encore partagé là„deſſus. Epicure, après Parménide, veut que ſon „vrai ſéjour ſoit dans la Poitrine: d'autres dans le „diaphragme: quelques-uns dans l'intérieur du foye, „& Empedocle dans toute la maſſe ſanguinaire, „ayant été ſuivi par les Poëtes, qui font répandre „l'Ame avec le Sang, ſelon cette façon de parler „dont l'Ecriture ſe ſert, quand elle défend aux „Iſraëlites de manger du ſang d'aucun Animal, par„ce que c'eſt le ſiège de l'Ame. Parmi tant d'opi„nions differentes quel eſt celui qui peut ſe flatter „de connoître la plus juſte?"

Pour achever, *Monſieur*, de vous donner une idée complette du mérite des différens Philoſophes Anciens, il me reſte encore à vous faire voir jusqu'à quel point ils avoient pouſſé leurs connoiſſances dans la Phyſique. C'eſt ce que j'exécuterai dans la premiere Lettre que j'aurai l'honneur de vous écrire; & en comparant les Philoſophes Modernes, dont je ne vous ai point encore parlé, avec les Anciens, il ſera aiſé de juger diſtinctement de la ſcience des uns & des autres. Je ſuis avec un parfait attachement,

MONSIEUR,

VOTRE TRES-HUMBLE
& très- &c.

FIN DU II. TOME.

